







L'ESPION
DANS
LES COURS
DES
PRINCES CHRÉTIENS;
OU
MÉMOIRES

Pour ſervir à l'Hiſtoire de ce Siécle depuis 1637. juſqu'en 1697.

NOUVELLE ÉDITION.
Revue, corrigée & augmentée.

TOME NEUVIEME.





A AMSTERDAM.

M. DCC. LVI.





TABLE DES LETTRES ET MATIERES

De ce neuvieme Volume.

a 2

Fin de la Table du IXe Volume.



L'ESPION



L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRÉTIENS; OU MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire de ce Siècle, depuis 1637. jusqu'en 1693.

LETTRE PREMIERE.

Au Cadilesquer de Natolie.

Relation d'un accès surprenant de dévotion qu'a eu le Roi de France & toute sa Cour à Versailles, & du véritable sujet qui en fut la cause.

IL arrive rarement que je propose aux Vrais-Croyans aucun des Nazaréens comme un modele, parce qu'ils sont, prin- 1691

cipalement dans ce pays ci, les plus grands
1691 hypocrites du monde. Ils font sur-tout de la Religion un véritable masque de tromperie, & l'extérieur qu'ils affectent pour paroître dévots, couvre toujours quelque fraude pieuse pour en imposer aux simples, ou pour faire impression sur l'esprit du peuple, afin qu'il porte avec plus de résignation le pesant fardeau dont on a dessein de le charger. Cette conduite a donné lieu à un proverbe parmi eux, qui dit : *Gardez vos poules quand le renard fait le dévot.*

Ce n'est donc pas l'infâme hypocrisie des Nazaréens François que je prétens recommander aujourd'hui ; mais comme leur affectation est accompagnée de l'extérieur d'une sainteté angélique, c'est cet extérieur que je voudrois que les fidéles Musulmans s'étudiassent de faire paroître, non comme un prétexte, ainsi que cela se fait ici, pour cacher les plus grands vices, mais comme une marque éclatante de la sainteté qui réside dans l'intérieur, comme une preuve de la pureté de leurs intentions, & comme un indice certain de la perfection de la vertu.

Le peuple de Paris est tout ce qu'il plaît au Roi qu'il soit ; & quoique ce peuple soit naturellement le plus gai, le plus prodigue, & le plus debauché du mon-

de, cependant le Roi n'a qu'à lui donner
l'exemple d'un accès subit de dévotion, 1691
le voilà tout d'un coup plus devot &
plus sage en apparence qu'il n'étoit libertin.
Ce changement a quelque chose d'affreux; car cet air léger & enjoué qui fait le caractere de toute la Nation, ces danses & ces chansons que l'on entendoit frédonner éternellement, même quand les gens alloient dans les rues, & dont ils avoient bien de la peine de s'empêcher dans leurs Temples, toute cette magnificence d'habits, cette coquetterie de rubans, de mouches & de fard; ce nombre infini de carrosses que l'on voyoit dans les promenades des Tuileries, du Cours & du Parc de Versailles; les vaudevilles, les airs nouveaux, les ballets, les nouveaux operas & le bruit constant de toute sorte de Musique; tout cela, dis-je, a disparu subitement pour faire place à un extérieur de dévotion outrée, & Paris est devenu tout d'un coup un assemblage de cellules de Santons & d'Emirs. Si les femmes sortent encore, c'est dans un grand deshabillé, & affublées comme si elles étoient voilées; & au lieu des promenades publiques, on ne quitte plus la maison que pour aller dans les Mosquées, & y réciter à la hâte certaines formules auxquelles on attribue une grande vertu, & au sortir de là on re-

1692 tourne droit au logis : les Pages & les Laquais trottent à la vérité comme auparavant par la ville, mais c'est pour aller chez les Libraires, & y acheter des livres de dévotion & de piété. Le nombre des acheteurs est même si grand, que quelque considérable que soit celui des Libraires, & quelque bien fournis qu'ils soient depuis long-tems de ces sortes de Livres, n'en ayant presque point vendu d'un millier de différentes éditions de divers ouvrages de cette espece, on a présentement de la peine à en trouver, & ils sont montés à un prix excessif : tous les autres Ecrits, soit Histoires, Contes, Nouvelles, Romans, Comédies, &c. ne servent plus qu'à empaqueter, car personne ne les achete. Au lieu qu'on voyoit les Parisiens chanter & danser quand ils marchoient dans la rue, tout débraillés, le chapeau sous le bras, avec un air fat & étourdi, les petits-maîtres d'autrefois vont à présent le chapeau enfoncé sur les yeux, l'habit boutonné jusqu'au menton, & les bouts de la cravate négligemment flottans ou cachés sous la veste ; en un mot ils ont l'air grave, marchent doucement, parlent sérieusement, & s'étudient à devenir mornes & rêveurs.

Les maisons publiques, les cabarets, & les Traiteurs paroissent avoir fait banqueroute ; les Operas, les lieux de Con-

certs, & les Académies de jeux sont fermés, il n'y a rien d'ouvert que les Temples : les belles promenades & les beaux jardins des maisons du Roi dans la ville, autrefois si remplis de carrosses, de Dames & de Bourgeoises, sont maintenant d'affreuses solitudes ; les femmes qui en étoient le principal ornement, sont à l'heure qu'il est toutes à genoux depuis le matin jusqu'au soir dans les Mosquées, où elles récitent certaines prieres que les Nazaréens appellent les Heures, ou bien dans les Couvens & Hopitaux, pour rendre visite aux Religieuses & parler de Religion, ou pour servir les malades. Pour ce qui est des carrosses, des habillemens, des Pages, & des Laquais en livrées magnifiques, tout cela ne se voit plus ; & les personnes qui brilloient ci-devant à la Cour, & la rendoient la plus belle & la plus charmante de l'Europe, sont à présent toutes en retraite, ne voyant personne, ne rendant visite à qui que ce soit, & ne parlant que de quitter le monde : plusieurs même sont effectivement sorties de la ville pour se rendre à leurs maisons de campagne, quoique l'on soit dans la saison où chacun a accoutumé de venir en ville. 1691

Pendant que la Noblesse paroît être ainsi dans l'humiliation, les Bourgeois de

Paris ont un ſujet bien plus réel d'y être
1691 véritablement : leur deuil eſt ſérieux ; car le négoce, qui ne ſubſiſte preſque ici que par le luxe du peuple le plus extravagant du monde, eſt tout-à-fait tombé par ce changement : les Perruquiers, les Parfumeurs, les Ouvriers en or, en argent & en ſoie, tous les Marchands de galanteries & de rubans, les boutiques à dentelles, les Coëffeuſes, les Paſſementiers, les Merciers, les Drapiers, les Tailleurs, & mille autres profeſſions qui dépendent des précédentes, ſont toutes ruinées ; les Maîtres ſe promenent dans leurs boutiques & les Garçons dans les rues, ſe tordant les bras, battant du pied & s'arrachant les cheveux (car ici on ne porte point de barbe) comme des gens perdus, leur négoce étant abîmé & leur ſubſiſtance ôtée tout d'un coup ; leurs femmes ſont aſſiſes dans leurs comptoirs toutes en larmes ; perſonne ne vient acheter, les belles marchandiſes ſont entierement inutiles, & point eſtimées ; perſonne ne porte plus de beaux habits. Si quelqu'un paroiſſoit avec la perruque poudrée, ou ſi une Dame ſortoit habillée comme ci-devant, on les regarderoit comme des étrangers, comme gens qui viendroient d'un pays fort éloigné, & on ne manqueroit pas de les renvoyer s'ils ſe préſentoient quelque part.

pour y entrer, fût-ce même à la Cour; 1691
en un mot on les prendroit pour gens qui
ne sçavent pas vivre, ou qui ne sçavent ce
qu'ils font. Voilà comme l'extérieur de la
Nation la plus joviale du monde est tout-à-coup changé en celui de la race du genre
humain la plus pensive & la plus stupide,
& on diroit à voir cette étonnante métamorphose, que la ville seroit affligée de
la peste, & que les habitans craignent de
se parler de peur d'être infectés.

Il semble que le vieux Prophete Arabe
Jonas soit venu exécuter la même commission qu'il fit à Ninive, & qu'il eût annoncé aux Parisiens que dans quarante
jours leur ville seroit détruite, & que,
pour détourner ce coup, les habitans font
pénitence.

Mais qu'est-ce en effet que tout ceci?
Est-ce devotion sincere? Le naturel de la
Nation est-il changé? Les Peuples sont-ils devenus véritablement dévots? Rien
moins que cela: tout n'est que momerie,
& qu'un pur jeu de politique. Le Roi a
commencé à en donner l'exemple; il a paru
dévot, & en quelque maniere reclus dans
son cabinet, au sujet, dit-on, de la guerre,
du ravage & du dégât des pays & des nations, de l'incendie des grandes villes, &
de l'effusion du sang humain, maux qui,
à ce qu'on prétend, doivent tomber l'an-

née prochaine ſur les ennemis du Roi ;
1691 comme un jugement du Ciel ; & après le Roi, tout le monde s'eſt jetté à corps perdu dans la dévotion.

Il eſt néanmoins conſtant que tout cela n'eſt que pure grimace ; auſſi les plus ſages n'oſent dire ce qu'ils en penſent dans le fond, ſe contentant d'attribuer avec les autres la cauſe des glorieux ſuccès des armes du Roi pendant l'année derniere, quoiqu'environné d'un nombre infini d'ennemis, à la piété exemplaire de ce Prince, qui pendant quelque tems s'eſt appliqué aux jeûnes, à la priere, à des œuvres de mortification, à une entiere abſtinence de tout plaiſir, ayant outre cela fait dire un nombre infini de Meſſes, & autres choſes ſemblables ; & c'eſt là la raiſon pourquoi ſes meilleurs ſujets veulent ſuivre la même méthode, ſe mettre bien avec le Ciel, & s'aſſurer par là d'un heureux état des choſes pour l'avenir : mais le nombre de ceux qui penſent ainſi eſt fort petit ; tout le reſte n'en agit extérieurement de même que par un eſprit de mode.

Tu n'ignores pas, ſublime Juge d'équité & de juſtice, les violences infinies que les François commettent dans tous les endroits du monde, dans le tems même qu'ils prétendent pleurer les calamités du genre humain & s'en affliger ; &

comme tu as tous les jours devant toi l'hiſtoire de ces excès, tu perces facilement à travers le maſque de dévotion dont ils affectent de ſe décorer. 1691

Tu en as devant les yeux une forte preuve dans les ſollicitations continuelles de l'Ambaſſadeur de France à la ſublime Porte, pour encourager le Divan à pouſſer vigoureuſement la guerre contre l'Empereur d'Allemagne, & renverſer les projets de paix qui avoient été mis ſur le tapis. Tu y es témoin des intrigues de la France, & des ſecours qu'elle donne aux Ottomans, tant en Ingenieurs & Canonniers, qu'en argent, par où elle donne le démenti à tout le ſemblant qu'elle fait, puiſque tous ſes ſoins tendent à redoubler les préparatifs de guerre, & à en rendre la continuation inévitable.

De l'autre côté, je ſuis ici témoin de la véritable joie qu'ils ont des ſuccès du Grand-Viſir en Hongrie, de la victoire de Nizza & de la priſe de cette place, du recouvrement ſurprenant de Belgrade & de pluſieurs autres avantages remportés : il y a même ici des gens qui diſent que la ville de Belgrade eſt tombée entre nos mains par trahiſon, & que le Comte d'Apremont, François de naiſſance, & Gouverneur de cette Place, a fait lui-même ſauter les magaſins, afin que l'armée

1691 des Musulmans y pût entrer le cimeterre à la main, & pour lui en rendre la conquête plus aisée; ces personnes ajoutent que comme ce coup ne manquera pas de causer la derniere confusion dans les affaires de l'Empereur, & obligera ce Prince de rappeller une partie de ses troupes Allemandes, tant de l'Empire que de l'Italie, le Roi de France profitera de cet intervalle pour pousser le Duc de Savoie de toutes ses forces, qui, n'étant plus soutenu par les Allemands, sera obligé de changer de parti, & d'embrasser celui de la France.

Pendant qu'on fait ces démarches, pendant que le Roi de France recherche l'alliance des Musulmans, quoique tous les Nazaréens en général, & ceux du parti Romain les premiers, regardent la sublime Porte comme leur ennemie commune, qu'ils se croyent obligés en conscience d'attaquer & de détruire dans toutes les occasions, puisque leur Religion leur représente les Vrais-Croyans comme des infidéles, comme une race qu'ils doivent tâcher d'exterminer, & à laquelle ils ne doivent pas souhaiter de bonheur, pas même contre leurs plus grands ennemis; pendant, dis-je, que les François font profession de toutes ces choses, & qu'on leur voit pratiquer tout le contraire en se-

cret, eſt-il poſſible de penſer qu'il peut y avoir la moindre ſincerité dans l'extérieur de leur humiliation & dans leur prétendue dévotion ? Non, non, ſage héros de la juſtice, nous ſçavons que Dieu eſt unique dans la ſimplicité de ſa nature, & qu'il demande que nous ſoyons toujours droits, ſimples & unis dans notre conduite. Les Fidéles ſont inſtruits que Dieu pénetre dans le fond de nos imaginations, & qu'il abhorre le maſque de la dévotion lorſqu'il ſert à couvrir de mauvaiſes intentions. — 1691

Gardons-nous donc de reſſembler aux François dans leur exécrable hypocriſie, & ſouvenons-nous que les juſtes en agiſſent toujours par des principes de juſtice, & qu'ils ne ſçauroient obtenir d'eux-mêmes d'en impoſer au monde par un pompeux appareil de dévotion, non plus que d'offrir à l'unique & grand Allah, le Dieu de la pure & parfaite droiture, un hommage & un culte ambigu.

Je ne ſçaurois finir ſans te faire remarquer que quoique je ſois perſuadé que les Pariſiens donnent la Comédie à toute la terre par la piété ſubite dont ils paroiſſent ſaiſis, ce n'eſt pas une petite violence que celle qu'ils font par là à leur naturel. Mais ce qui eſt plus extraordinaire que tout le reſte, c'eſt la ſevere retraite des femmes, qui dans cette ville plus que dans au-

cun endroit du monde, jouissent d'une ex-
1691 trême liberté, & aiment si fort les Compagnies qu'on n'en voit jamais de bonnes dont elles ne soient. Depuis cinquante ans que je suis ici, je me suis si fort accoutumé à les voir & à les rencontrer par tout où je vais, que ce qui m'a paru le plus étrange dans le changement dont je t'ai entretenu, est de n'en plus voir que fort peu, excepté dans les Couvens & dans les Temples : en un mot, il me semble qu'à cet égard je me trouve au milieu de la ville Impériale. Ne penses pas neanmoins que je veuille comparer les chastes épouses des Musulmans aux Dames Françoises ; il y a trop de différence des unes aux autres : sages par raison autant que par devoir, les premieres ne se montrent jamais dans les rues qu'avec des précautions dignes de l'affection qu'elles portent à leurs maris ; on ne les voit point parées pour plaire à d'autres qu'à ceux qui sont en droit de prétendre à leur cœur : leur modestie ne leur permet en aucun tems, ni en aucune occasion, de faire juger de leur beauté qui que ce soit au monde, & c'est une faveur quand leurs maris mêmes s'en peuvent former une idée complette ; elles ne sollicitent pas par leurs regards l'attention des personnes d'un autre sexe que le leur ; leurs yeux, ni leurs manieres n'invitent

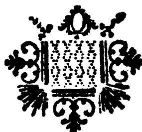
pas à des desirs criminels, & si elles en font naître contre leur intention, dès qu'elles s'en apperçoivent elles s'en punissent par la fuite de tous les hommes ; le soin de leur famille & celui de plaire à leurs époux, les occupent uniquement. Quelle différence de ce portrait à celui des femmes de Paris, qui en est précisément le contre-pied ? car quelque semblant de modestie qu'elles fassent à présent, crois-moi, rien ne les gêne davantage que cette contrainte, quoique volontaire : or comme tout ce qui est violent ne sçauroit être de longue durée, on ne tardera pas à les voir reprendre leur air naturel ; & de même que la transition de leur vie ordinaire à l'état apparent de mortification s'est faite tout d'un coup, elles passeront avec plus de rapidité encore des pénitences aux plaisirs, de la retraite dans les bonnes compagnies, & de la modestie au luxe.

1691.

Il en sera de la prétendue dévotion des hommes comme de celle des femmes ; la piété affectée du Roi même ne tiendra plus long-tems. Dès qu'il s'agira d'ouvrir la campagne, on verra sortir du Conseil de ce Prince les ordres les plus rigoureux comme les années passées ; sa dévotion alors deviendra si ardente, qu'elle mettra tout en combustion ; elle embrasera les villes & les villages des plus fer-

tiles & des plus beaux cantons du pays
1691 ennemi, & elle ne cessera d'agir qu'après avoir tout consumé & réduit en cendres. Voilà à quoi aboutiront, selon toutes les apparences, ces airs de pénitence & de mortification dont on prétend éblouir le monde, mais qui ne sçauroient en imposer à celui dont les yeux percent les plus épaisses ténebres, & qui connoît tous les replis du cœur des hommes.

Bénis soient à jamais les desirs des Vrais-Croyans, qui marchent dans les sentiers de la droiture & de la sincerité, rendant la justice, & ayant les yeux attachés sur les portes d'Eden, qui sont pleines de joie, & qui couronnent de plaisirs les justes.



1691

LETTRE II.

Au Kaïmakam.

Des victoires remportées par la France sur les Alliés, particulièrement à la bataille de Fleurus, à celle de Saluces en Piémont, & à un combat naval.

C'Est à toi, heureux Murath, qui gardes les poteaux de l'illustre porte de la ville de joie, dans l'enceinte de laquelle habite le puissant, le resplendissant miroir de la gloire, le Roi des Empereurs, dont les jours soient multipliés, & la félicité sans fin; c'est à toi, dis-je, qu'il appartient d'entendre ce qui se passe dans les grandes villes des pays étrangers, lorsque les heureuses armes de leurs Princes y amenent le triomphe.

Contre l'attente des ennemis, & à la surprise du monde entier, chaque coup frappé l'année derniere sur les frontieres de la France a fourni quelque sujet de triomphe à son Roi: les François ont été inondés de joie de tous côtés, & cette joie est d'autant plus grande, qu'ils n'étoient pas sans quelque appréhension de la grande supériorité de leurs ennemis.

1691 Ils ont d'abord été salués d'une victoire complette au commencement de l'année à Fleurus, sur les bords de la Sambre ; & ensuite d'une autre victoire par mer au mois de Juin. J'ai déja fait rapport au Divan de la premiere ; mais quant à la seconde je te dirai que la flotte Françoise, une des plus formidables dont jamais aucune Puissance ait pû se vanter depuis qu'on a fait des vaisseaux de guerre, attaqua sur les côtes d'Angleterre & défit la flotte combinée des Anglois & des Hollandois, ayant brûlé, fait échouer, coulé à fond & pris sept vaisseaux de 70 à 90 pieces de canon chacun ; après quoi elle mit quelques troupes à terre, qui pillerent & brûlerent plusieurs villages. En Italie, où l'on croyoit le Duc de Savoie si bien appuyé par ses alliés, ce Prince a été attaqué par le Maréchal de Catinat, vieux & expérimenté Capitaine, & défait dans une grande bataille près de Saluces en Piémont, laissant quatre mille morts sur la place, outre mille prisonniers, son canon, son bagage, & plusieurs drapeaux ; peu s'en est même fallu que le Duc n'ait été pris lui-même. Cette dernière victoire est si importante dans la situation présente des affaires, quoique l'action en elle-même n'ait pas été fort considérable, que la Cour n'a pu en cacher sa joie ;

& l'on a oui dire au Roi en cette occasion, qu'il l'estimoit plus que les deux autres victoires de cette même année, entendant parler de celle de Fleurus, & de celle de mer. 1691

Il a en effet raison de parler ainsi; car comme la guerre lui coûtoit beaucoup plus en Savoie que par tout ailleurs, étant si éloignée & poussée avec beaucoup d'animosité de part & d'autre, le Roi souhaitoit aussi infiniment de l'amener à une conclusion, afin de pouvoir tourner ses armes ailleurs avec plus d'utilité pour lui. Une autre circonstance qui a encore plus contribué à sa satisfaction, c'est qu'il avoit plus à craindre de ce côté-là que d'aucun autre, si les ennemis avoient eu le dessus sur ses troupes.

Mais à l'heure qu'il est, il a suffisamment mis à couvert ses Etats du côté de l'Italie, & son armée continue de ravager le pays, afin d'empêcher celle du Duc de Savoie d'y subsister. Les François ont encore pris Saluces, Savigliano & plusieurs autres postes importans dans le Piémont, comme une suite de leur victoire; & pour finir l'année par un avantage qui répondît à ceux qu'ils avoient déja remportés, ils se sont emparés de tout le Duché de Savoie, excepté la forteresse de Montmelian & la ville de Suze; de sorte qu'à moins

1691 que l'Empereur ne soutienne puissamment le Duc, il se verra dans peu réduit dans de terribles détresses.

Sur le Rhin, les Alliés se vantoient de grandes choses; ils ne parloient pas de moins que de pénetrer dans le cœur de la France, & d'y mettre tout à feu & à sang. On disoit entr'autres que le Duc de Baviere, qui commande leur armée depuis la mort du Duc de Lorraine, se mettroit en campagne avec cent mille hommes; cependant le Dauphin, dont l'armée n'a jamais passé quarante-cinq mille combattans, a défendu les frontieres contre toutes ces rodomontades, & à son tour a passé le Rhin, faisant subsister son armée dans les plaines de Stolhofen aux dépens de l'ennemi, & se retirant après cela sans se battre; ce qui vaut seul une bataille gagnée.

Voilà comme tout a concouru à faire triompher le Roi de France de ses ennemis, & le fait vivre dans un bruit continuel de joie; car le canon ne cesse pas de tirer pour les bonnes nouvelles qui viennent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pendant que je suis tranquille dans ma retraite, & ris de la folie de ces Infideles, qui s'affoiblissent & se détruisent de la sorte les uns les autres, & ouvrent par là une porte assurée à la victoire des armes

du Grand-Seigneur, dont les entreprises
soient heureuses, & les triomphes sans interruption. 1691

Il n'est pas besoin, heureux Murath, de t'exhorter à ne laisser échaper aucune occasion d'avancer l'intérêt de la sublime Porte; ton zéle suffit pour te porter à ne pas manquer de profiter de tous les justes avantages que te présentent les dissensions des Puissances Nazaréennes. Il n'y a pas de doute que voici l'époque marquée par le destin pour le recouvrement de tous les pays que le Grand-Seigneur a perdus par la malheureuse conduite du Visir Azem, lorsqu'il forma cette fatale entreprise contre Vienne, dans le tems que le Prophete étoit indigné, & Dieu irrité, de sorte que les Fidéles tournerent le dos, & s'enfuirent de devant leurs ennemis.

Vers la fin de la quatriéme lune, que l'on nomme ici Avril, mourut la Dauphine, femme du fils aîné du Roi de France; ce qui ayant plongé toute la Cour en deuil, a beaucoup diminué le lustre & les fêtes qu'on auroit vu ici au sujet des victoires dont je t'ai parlé; mais la joie que les François en ont n'est pas moins vive malgré leur extérieur lugubre, vû qu'il n'y a rien au monde par où cette Nation soit plus remarquable & par où elle se distingue davantage, qu'en paroissant ce qu'elle

1691 n'eſt pas, & en étant ce qu'elle ne paroît pas.

Que tout bien arrive aux Vrais-Croyans, qui triomphent par une véritable droiture d'ame, & qui ne diſſimulent jamais leur amour ou leur haine, mais font connoître ouvertement ce qu'ils ont dans le cœur. La diſſimulation eſt un effet de la lâcheté & de la baſſeſſe de l'ame, & provient de la crainte qu'elle a de montrer ſon intérieur : on ne ſçauroit jamais ſuppoſer, ſans avoir des idées blaſphématoires, que Dieu qui abhorre l'hypocriſie, puiſſe approuver le procedé de ces Nazaréens, car la ſincerité paroît comme entierement bannie de chez eux.

Que les portes du Paradis te ſoient ouvertes, & que l'Ange de la vallée te reçoive à bras ouverts, prêt à te tranſporter ſur la montagne de la joie, & à t'ouvrir les myſteres des plaiſirs inconcevables.



1691

LETTRE III.

Au Kislet Aga, Chef des Eunuques du Serrail.

Que les victoires du Grand-Visir en Hongrie ont sauvé la France d'une ruine entiere; & que la Porte doit profiter de ses avantages pour faire une paix honorable avec l'Empereur.

CEux là se trompent grossierement qui croyent que les affaires de la Porte n'influent pas sur celles de ces quartiers-ci. Ceux qui m'y envoyerent, & qui brillent présentement dans le jardin de la beauté, en avoient bien d'autres idées, puisque sans cela ils ne m'auroient pas obligé à y faire une si longue résidence.

On convient ici que les heureux succès du Grand-Visir en Hongrie, qui ouvrent le chemin à de plus importantes conquêtes aux armes des victorieux Musulmans, ont sauvé le Roi de France de la ruine certaine que la supériorité des Allemands & de leurs Alliés lui auroit infailliblement causée; & la conclusion que je tire de cet aveu est, qu'aussi-tôt que la parfaite sagesse de notre puissant Empereur jugera

à propos de mettre des bornes aux con-
1691 quêtes qu'il fait en Hongrie, & qu'il consentira d'accorder une tréve à ces Infideles, il n'y a point de doute que toutes les Puissances de l'Europe qui sont présentement alliées contre la France, ne prêtent la main à cet ouvrage, & ne joignent leurs efforts pour persuader l'Empereur d'Allemagne à consentir à toutes les conditions qu'il plaira au Grand-Seigneur de lui prescrire, afin qu'ils ayent par là le loisir de tourner toutes leurs forces unies contre le Roi de France, qu'ils regardent comme l'ennemi commun de toute l'Europe. Ne nous laissons point éblouir par le langage flatteur des Infideles, qui disent que les Musulmans ont encore un coup attiré la fortune dans leur parti; & peut-être, ajoutent-ils, auront-ils trouvé le secret de l'enchaîner si bien à la tente de leur Visir, qu'elle ne s'en échappera pas une seconde fois.

J'écris ceci pour te mieux faire sentir la solidité d'une ancienne maxime de Caled le Grand, premier Visir de Caliphe Abubeker, successeur du Prophete dans le gouvernement civil & militaire. Ce grand homme tenoit *qu'un tems de victoire est le tems de faire la paix; par la raison*, disoit-il, *qu'alors on est assuré de garder ce que l'on a gagné, & d'obtenir ce que l'on demande.*

On dit ici que les Ministres d'Angleterre & de Hollande à la Porte ont ordre de travailler au nom de leurs maîtres à inspirer au Grand-Seigneur des sentimens de paix, & d'offrir pour cet effet leur médiation. Si cela est ainsi, on le doit regarder comme une marque infaillible de la mauvaise situation des affaires de l'Empereur d'Allemagne : c'est comme si l'on voyoit arborer le pavillon blanc sur les remparts d'une place assiégée qui demanderoit à capituler & à se rendre ; & je ne doute pas que le Grand-Visir n'en sçache tirer avantage. 1691

Il est vrai que la France n'ayant égard qu'à son propre intérêt, s'opposera de tout son pouvoir à ces négociations de paix, sçachant bien que si l'Empereur d'Allemagne fait sa paix avec la Porte, il lui sera difficile d'en obtenir une bonne. Mais s'il m'est permis de dire mon avis sur une affaire de si grande importance, je crois que la Porte doit peser avant tout ses propres forces & consulter son intérêt, sans oublier de remarquer que quoique la Porte pousse la guerre aux sollicitations de la France & par égard pour elle, il est certain que celle-ci n'en auroit aucun pour les avantages du Grand-Seigneur si elle trouvoit moyen de finir la guerre par une paix honorable, mais

1691 qu'elle aſſiſteroit plutôt l'Empereur contre les Muſulmans, comme elle fit à la bataille de Raab, comme elle aida les Vénitiens au ſiége de Candie, & en pluſieurs autres occaſions dont la Porte les pourra faire ſouvenir en tems & lieu.

Le meilleur conſeil donc que tu pourras donner lorſqu'on t'en demandera, eſt, crois-moi, de prêter l'oreille aux Anglois & aux Hollandois pendant que la victoire accompagne nos entrepriſes, afin de mettre fin à l'effuſion du ſang des Fideles.

Ce n'eſt pas que je craigne rien pour le Grand-Viſir, quoique l'on vante extrêmement les forces formidables de l'Empereur d'Allemagne, & qu'on diſe même ici tout haut qu'à la campagne prochaine il aura cent mille hommes de troupes bien diſciplinées ſur pied en Hongrie. Je t'avoue qu'il ne me paroît pas raiſonnable d'ajouter foi à cette rodomontade; car ſi je puis m'en rapporter à ce que j'ai toujours entendu dire, il eſt plus difficile d'avoir de l'argent en Allemagne que des troupes, & l'Empereur ſera terriblement en peine de trouver les fonds néceſſaires pour cette double guerre, ſi elle dure encore une campagne.

Ses pays héréditaires ſont entierement épuiſés, les contingens ou contributions des Princes de l'Empire, qu'on appelle

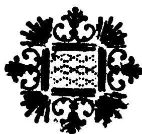
Mois

Mois Romains, ne sont pas seulement payés lentement, mais la plupart ne le 1691
sont pas même du tout; les petits Princes sont les seuls qui payent encore quelque chose, tandis que les autres n'en font plus rien. Les premiers alléguent continuellement leur impuissance, & les derniers se fiant en leurs forces, donnent de mauvaises raisons de leur non-payement, & des réponses fieres quand on les presse, sans fournir cependant la moindre chose de leur argent à la caisse militaire, ou envoyer leur contingent de troupes à l'armée.

Encore un coup, les plus sages Princes songent toujours à mettre des bornes à leurs conquêtes, lorsqu'ils ont le pouvoir de les étendre plus loin : c'est assez que le Grand-Visir ait vengé l'honneur de l'Empire Ottoman, qu'il ait recouvré les bords de la Save & de la Teisse, & que Belgrade & Temeswar demeurent les invincibles barrieres des Etats de notre puissant Monarque. Pour ce qui est du reste de la Hongrie, il en coûtera plus aux Allemands de le garder qu'il ne leur rapportera : les Hongrois, qui les haïssent à la mort, étant tous mécontens, tant par rapport à la Religion qu'à l'égard du gouvernement, ne manqueront jamais d'y exciter des soulevemens; ce qui affoiblira

insensiblement le pouvoir, & épuisera les
1691 finances de l'Empereur, jusqu'à ce que, ruinés eux-mêmes par des factions continuelles, ce Royaume tombera naturellement entre les mains des Musulmans, sans qu'ils ayent besoin de tirer le cimeterre, ou de verser une seule goutte de sang.

Qu'heureux soient les jours de l'Empereur des Justes : que sa tête resplendissante de gloire brille comme les étoiles, & que son turban soit une constellation de cinq cens soleils. Puisse aussi ton ame élevée nager dans la joie, tant ici bas qu'en Paradis.



LETTRE IV. 1691.

Au Kaïmakam.

Portrait du Roi Guillaume III, & du Congrès tenu à la Haye pour former une ligue contre la France.

J'Ai souvent envoyé au Divan des portraits d'hommes illustres de ces quartiers du monde ; je t'ai dit aussi que le Roi de France a les meilleurs Généraux de l'Europe, & il est très-certain que le Duc de Luxembourg, qui commande en Flandre, ainsi que le Général François qui fait tête au Duc de Savoie, & qui s'appelle M. de Catinat, sont deux des plus grands hommes que ce siécle ait produit, vû qu'il semble que la victoire accompagne tout ce qu'ils entreprennent.

Mais la glorieuse figure que fait dans le monde le nouveau Roi d'Angleterre, m'appelle de ces petits objets à un autre qui est véritablement grand, si tant y a que les premiers puissent être appellés petits, après ce que j'en ai dit.

Je t'ai déja parlé plusieurs fois de cet homme sous le nom de Prince d'Orange; mais étant présentement assis dans la chai-

rè de Majesté, & monté sur le trône
1691 d'Angleterre, ou plûtôt sur celui de la Grande Bretagne, & sa puissance égalant maintenant son génie martial, auquel elle étoit fort inférieure auparavant, il commence à menacer la France d'un appareil plus formidable pour les campagnes futures qu'aucun Prince de l'Europe n'ait jamais fait avant lui.

Il a été en personne en Irlande, où il a passé une grande riviere appellée la Boyne, à la barbe d'une armée composée de François & d'Irlandois, & supérieure à la sienne, & il l'a défaite en bataille rangée. La boucherie à la vérité n'a pas été grande, mais la victoire a été complette, & vérifiée telle par la fuite du Prince infortuné qui la commandoit, je veux dire du ci-devant Roi d'Angleterre, qui pour la seconde fois s'est retiré en France, où il arriva vers la fin de l'année derniere.

Le Prince victorieux poursuivant sa bonne fortune, a regagné la plus grande partie du Royaume d'Irlande, & laissant à ses Généraux le soin d'achever le reste, il s'est rendu à la Haye, où il forme actuellement des alliances contre la France, & il paroît dans ses desseins qu'il menace d'armer contre son ennemi tout le reste de l'Europe.

Il eſt incroyable combien tous les Princes étrangers & les Etats le careſſent. Une 1691
preuve de leurs ſentimens à ſon égard eſt le Congrès qu'il a formé à la Haye, choſe qu'on n'a jamais vûe avant lui dans ces pays : en un mot, il fait l'adoration de toutes les Puiſſances de l'Europe, hormis la France ; & quoique l'on diſſimule ici l'appréhenſion qu'on a de lui, il eſt certain qu'on le craint furieuſement.

L'eſprit altier du Roi des François, qui ne ſçait ce que c'eſt que de craindre Dieu ni les hommes, eſt à la vérité ce qui ſoutient encore ſes ſujets, & leur penchant naturel à la vanité fait qu'ils ſemblent mépriſer ce Prince ; mais ils ne ſçauroient ſi bien cacher leur conſternation intérieure qu'elle ne perce par quelque endroit. Ils ſe préparent à la guerre, mais c'eſt comme ſi on devoit la faire d'une maniere différente de ce qu'on a accoutumé ; & ils ſe mettent ſur-tout en poſture en Flandre, comme ſi on devoit les attaquer de ce côté-là plus vigoureuſement que dans aucun autre endroit.

Ils trient & choiſiſſent avec ſoin dans leurs armées les meilleures troupes, & les Généraux les plus actifs & les plus entreprenans : ils remontent toute leur cavalerie de neuf, & font mille choſes pour encourager les Officiers à bien faire

1691 leur devoir, leur faisant sentir en même tems qu'ils n'ont qu'à se préparer aux coups, qu'ils doivent s'attendre à une campagne meurtriere, & qu'il n'y aura qu'un courage & un nombre supérieur qui puisse les maintenir de ce côté-là.

Pour ce qui est du Roi d'Angleterre, il est, comme j'ai dit, présentement à la Haye, où il a convoqué ou invité tous les Princes du Nord de l'Europe, qui sont arrivés dans ce lieu-là en si grand nombre, soit en personne ou par leurs Ambassadeurs, que cela est digne de l'attention du Divan, puisque jamais il n'est arrivé rien de pareil. Tous ces Princes concertent une ligue, ou, comme ils l'appellent, une alliance offensive, pour faire agir toutes leurs forces contre la France. Si son Roi peut faire tête à cette confédération, il faut nécessairement que l'Europe fléchisse sous sa puissance, & soit réduite à une Monarchie universelle ou en un seul Empire, plus grand de beaucoup que celui de Charlemagne.

Comme les registres du Divan sont le repertoire de tout ce qui se passe d'important ou d'extraordinaire chez les Chrétiens, & qu'il ne s'est encore rien vû qui approche le Congrès de la Haye, outre que la chose peut être de conséquence pour le service du Grand-Seigneur, je

vais tâcher de t'en donner une idée. Le
principal personnage de cette fameuse 1691
assemblée est le Roi de la Grande Bretagne, accompagné de quatorze des plus grands Seigneurs de ses Royaûmes, qu'il a amenés avec lui pour soûtenir la splendeur de ses Etats nouvellement acquis: on y voyoit de plus les Electeurs de Brandebourg & de Baviere vingt-cinq Princes souverains, possedant des Etats & des Terres en propre; tels que le Duc de Brunswic-Lunebourg, le Landgrave de Hesse Cassel, le Duc de Saxe-Eysenach, le Duc de Courlande & d'autres du même rang; encore quatorze Princes de grandes Maisons, non Souverains; trente-sept Généraux, ayant tous des titres d'honneur, outre leurs charges militaires; le Lieutenant Grand-Amiral d'Hollande Tromp; le Marquis de Castagna, Gouverneur des Pays-Bas Espagnols, & le Prince de Commerci, Général de l'Empereur.

Outre ceux-ci il y a un train prodigieux d'Ambassadeurs, d'Envoyés extraordinaires & de Ministres publics des autres Princes, Etats & Puissances, qui se trouvent trop éloignés pour s'y rendre en personne, & même ceux de quelques-uns qui sont présens, & qui doivent rester quand leurs Principaux s'en seront retour-

nés. La relation que j'ai vûe contient la
1691 liste suivante.

Trois Ministres de l'Empereur, deux du Roi d'Espagne, un de Suede, deux de Dannemarck, deux de Savoie; des Electeurs de Baviere, de Brandebourg, de Treves, de Mayence & de Cologne, deux de chacun; un de l'Electeur Palatin, un du Roi & de la République de Pologne, un de l'Electeur de Saxe, deux du Landgrave de Hesse-Cassel, un de l'Evêque de Munster; des Maisons de Hanover, de Lunebourg, de Zell, & de Wolffembuttel, un de chacune; un du Duc de Holstein, un de chacune des villes de Liége, & de Hambourg, outre les Agens de la Suisse, des Grisons, de Geneve & de Neufchatel.

Il n'est pas nécessaire que je te fasse un détail de la puissance de chacun de ces Princes, à toi qui es si versé dans la connoissance des Cours de l'Europe; mais il faut que tu sçaches qu'étant tous unis entr'eux, & résolus d'opposer cette union au pouvoir croissant de la France, chacun d'eux est entré dans les mesures générales, & s'est engagé de contribuer un contingent proportionné, soit en argent ou en troupes, pour le soutien de l'alliance; & comme il y en a peu qui n'ayent quelque prétention sur la France, semblables

aux paons de la fable, chacun d'eux prétend reprendre sa plume que le geai leur 1691
avoit enlevée pour s'en parer.

L'harmonie entre un si grand nombre de Princes & de Puissances ne doit pas te surprendre : il est beaucoup plus étonnant de voir que la France ait continué si long-tems à empiéter généralement sur tous ses voisins, jusqu'à ce que tout le monde, pour ainsi dire, ait quelque grief contre elle, & que cependant jamais personne ne s'avisa auparavant de faire corps ensemble pour s'en venger. Si tu me demandes la raison de cette indolence des Princes, je te dirai que la conduite de cette Cour a été si subtile & si déliée que le Roi a toujours trouvé moyen de desunir, & même de brouiller les Princes qu'il avoit opprimés, & de rompre par là toutes les mesures chaque fois qu'ils en ont voulu prendre pour s'opposer conjointement à ses desseins ; non seulement cela, mais le Roi de France a souvent eu l'adresse de se les attacher secrettement par la promesse de quelques autres avantages qu'il sçavoit leur tenir à cœur, & qu'il s'engageoit de leur procurer contre leurs concurrens ; de sorte qu'ils se sont laissé leurer par ses captieuses propositions, & ont plutôt pensé à l'emporter l'un sur l'autre en se détruisant mutuellement, qu'à

s'unir ſelon leur véritable intérêt, pour
1691 faire tête à leur ennemi commun.

Tu ſeras ſans doute curieux d'apprendre à quoi le Roi de France s'occupe pendant tout ceci, & quelle apparence il y a qu'il ſe défende contre tant & de ſi puiſſans adverſaires. Quant au premier, dans le public les François, comme je l'ai déja inſinué, tournent en ridicule tout ce qui ſe fait à la Haye, & en font des moqueries : ils traitent le nouveau Roi d'Angleterre, tantôt de *petit Prince d'Orange*, tantôt de *Bourgeois de la Haye*, & un de leurs Poëtes crotés a fait ſur ce ſujet une ſatyre qu'il appelle *la Cavalcade de la Haye*, dans laquelle il prétend faire le portrait de tous les Princes & grands perſonnages du Congrès ; mais ſon ouvrage eſt ſi infâme, & il y traite les Princes ſouverains avec tant d'indécence & de groſſiereté, que les honnêtes gens d'entre les François même, qui, à leur rendre juſtice, ſont toujours fort polis, l'ont en averſion.

Mais quoique le gros de la Nation raiſonne ſur la grande alliance qui ſe fait contr'eux avec une eſpece de gaiété & même de mépris, le Roi fait aſſez voir qu'il connoît mieux le Prince d'Orange, & qu'il n'y a pas tant à railler. Sur ce principe il ſe prépare à en agir ſérieuſe-

ment avec lui ; car son armée en Flandre
sera forte, en y comprenant les garni- 1691
sons, de cent trente-deux mille hommes, desquels le Duc de Luxembourg, qui doit les commander, prétend, en cas de besoin, pouvoir former un corps de cent dix mille hommes en ordre de bataille.

Ce Duc est certainement un Général fortuné & politique ; mais on dit de lui qu'il ne s'est encore trouvé qu'en une seule bataille contre le Prince d'Orange, où il fut bien étrillé. On veut parler de la bataille de Mons, qui se donna vers la fin de la derniere guerre entre les François & les Hollandois, & dont je rendis alors un compte exact au Divan, comme tu peux le voir sur les registres, où toutes mes relations sont couchées pour servir dans les siécles futurs.

Réjouis-toi, heureux chef de la ville Impériale, dans l'éclat de ta grande autorité, & dans la faveur du Sultan notre invincible Maître, qui est le vrai & le plus sublime miroir de la plus parfaite sagesse humaine, & l'image de la gloire souveraine sur la terre, dont les rayons se communiquent à ses fidéles serviteurs, & les remplissent de joie & d'allegresse.

1691

LETTRE V.

A Hoganquin Zelem Atran, Etudiant en Antiquités à Zabbachz en Arabie.

De l'origine des Dieux des Payens.

Toi qui recherches les anciennes connoiſſances, comment peux-tu chercher du ſecours dans ces quartiers du monde, où les hommes ne ſçavent rien que par une eſpece de tradition Talmudique, je veux dire où ayant reçu l'erreur de leurs peres, ils la tranſmettent de même à leur poſtérité ? De ſorte que tout y eſt reçu pour vérité, pourvû qu'il l'ait été de même par les générations précédentes.

Tu me demandes une hiſtoire des Dieux que les Nations payennes adoroient autrefois, & comment il s'eſt fait qu'on a donné aux étoiles des noms ſous leſquels ils adoroient leurs fauſſes divinités.

Je pourrois te donner de longues légendes de fables ſur l'origine des Dieux, dreſſées l'une d'une maniere, l'autre d'une autre, ſelon que la littérature des ſiecles dans leſquelles ces choſes ont été écrites, les dicta, & comme les différens Auteurs, tels que Stephanus, Philon, Arnobe,

Diodore de Sicile, Platon, & plusieurs autres, les conçurent. 1691

Mais si tu veux sçavoir mon sentiment sur ces choses, je ne te dirai que ce que m'ont appris les feuilles de l'arbre inflétrissable d'Alphelezma, sur lesquelles l'histoire du monde fut écrite par l'Ange même de la Porte avec une plume de diamant; si je dois, dis-je, t'apprendre mon opinion, je te conseille que tu adresses tes prieres régulierement trois fois par jour au Prophete, pour obtenir l'illumination nécessaire, & que tu sois instruit des registres éternels; car de cette façon rien de ce qui s'est passé ne te demeurera caché.

Certainement l'introduction de l'adoration des idoles & des images fut inspirée aux hommes par le malin esprit du Lac, lequel, pour affoiblir la connoissance du seul & unique Dieu véritable, fabriqua des maisons & des familles de Dieux, & inventa des Romans fondés sur les prétendues découvertes & les traditions des anciens événemens.

Comme ceci les ramena, quoique tâtonnant, à la premiere connoissance des choses, ils y trouverent aussi une idée fort confuse des personnes; & comme rien ne sembloit mieux mériter d'être l'objet de leurs recherches que l'histoire des premiers hommes, ainsi, sur la fable de leur répu-

1691 tation, car le tems reduit d'ordinaire les grandes histoires en romans, ils ne firent aucun scrupule d'en former les Dieux qu'ils ont transmis à leur postérité.

C'est donc de ces registres de traditions, qu'on ne trouve plus que dans les archives sacrées de la caverne des merveilles; c'est, dis-je, de ces registres que viennent tous les Dieux qu'ils ont inventés : ils attribuerent d'abord des choses divines aux hommes qui avoient existé long-tems avant eux, & peu-à-peu ils ne firent plus difficulté de les considerer comme des Dieux, à cause de leurs grandes actions.

Voilà comme ces aveugles rétrograderent jusques au commencement des hommes pour se figurer des Divinités; car Saturne qu'ils appellent le pere des Dieux & des hommes, n'étoit certainement autre qu'Adam, le fils aîné de la création, auquel le globe terrestre fut donné en fief simple, comme Seigneur de la terre.

Comme Adam fut le premier Saturne, il paroit aussi que Caïn fut le premier Jupiter : Eve fut aussi appellée la Déesse Rhea, & Naamath, fille aînée d'Eve & femme de Caïn, eut le nom de Venus; Tubalcain est le même qu'ils appellent Vulcain : la ressemblance du son s'est même assez bien conservée dans ces derniers noms; car en ôtant du mot de Tubalcain

la premiere syllabe, il n'y a plus qu'une légere différence entre Balcain & Vulcain. 1691

Je sçais que les générations suivantes, à l'imitation de cette premiere apothéose, firent dans la suite le même honneur aux héros de leurs propres ancêtres, lès plaçant dans le firmament comme des étoiles de distinction, & les adorant comme Dieux; mais ceux-ci sont modernes en comparaison de ceux dont je t'ai parlé plus haut, & que je prens pour l'ouvrage des premiers siécles du monde.

C'est des contes que les habitans du vieux monde transmirent à leur postérité, que sont venues la plupart des fables dont l'Orient fourmilla, & dont on trouve encore aujourd'hui quelques-unes dans les anciens Poëtes & Historiens, tels que sont Homere, Hesiode, Ovide, & plusieurs autres.

De même aussi la construction de cet étonnant escalier, ou de l'énorme bâtiment nommé la Tour de Babel, a donné occasion aux Poëtes d'imaginer leur fable d'Ossa sur Pelion, ou l'entreprise de la guerre des Géans contre les Dieux, entassant les montagnes l'une sur l'autre, pour donner l'assaut au Ciel.

Leur conte des trois fils de Saturne, qui se partagerent le monde, tire pareillement son origine des histoires véritables & an-

1691 tentiques, qui nous apprennent que la Terre fut occupée par les trois fils de Noé & par leur postérité. La fiction du Dragon qui gardoit les pommes d'or dans le jardin des Hesperides, a été empruntée du jardin d'Eden, où nous sçavons qu'il y avoit un arbre gardé par la malédiction divine, & selon quelques-uns, l'enlevement d'Henoc dans le Ciel a servi de modele aux apothéoses des Payens, ou au transport de leurs héros & de leurs grands hommes dans le firmament, où ils étoient rangés au nombre des étoiles & des signes célestes.

Si tu parviens jamais au bonheur de voir & de feuilleter les étonnans manuscrits des Anciens, qui sont cachés dans la caverne miraculeuse, & qui ont été recueillis avec grande industrie par les plus anciens Arabes, tu y trouveras la confirmation de ces vérités, & la juste raison de déterminer l'antiquité des fictions payennes, en remontant jusqu'aux premiers âges du monde.

Tu découvriras encore des rapports sans nombre si tu étudies la loi écrite de Moyse & l'histoire des anciens Hébreux, où tu trouveras la coutume des Rois & des Conquerans, faisant des alliances, des traités & des conventions, fondée sur l'établissement de Salomon, & même sur des exem-

ples plus anciens, pendant que tout ce qui regarde les ſacrifices eſt emprunté de Moyſe, qui, lorſqu'il lut l'alliance de Dieu au peuple, l'aſpergea du ſang de la victime. 1691

Pourquoi donc, diligent Atran, tournes-tu les yeux de ce côté pour avoir l'intelligence des choſes anciennes, tandis que les familles diſperſées des fils de Noé n'ont pas laiſſé l'Orient ſans des preuves très-autentiques de leur origine, & des coutumes de leurs ancêtres.

Je ſçais que les fables de Lybie tirent leur origine des Dieux que les Grecs apportent en Afrique, pays dans lequel, diſent les habitans, Uranus regna le premier. Ce Prince dont le nom ſignifie le Ciel, fut honoré par ſon peuple après ſa mort comme une conſtellation, à cauſe de la grande connoiſſance qu'il avoit des étoiles : ils diſent que cet Uranus fut le pere des Titans ou des Géans. Sa femme, ſurnommée Titea, qui veut dire la Terre, fut auſſi élevée au rang de Déeſſe; & voilà comme le Ciel & la Terre s'allierent : leur fils Hyperion ayant épouſé ſa ſœur Baſilée, en eut deux enfans, nommés le Soleil & la Lune.

Le reſte de ces fictions eſt trop long pour t'en rompre la tête, & ne ſert qu'à t'apprendre combien ces Nations étoient

1691 ignorantes des plus anciennes vérités, & que le vrai & unique fond de l'antiquité ne se trouve que dans les archives de Churuth, & dans les repositoires de la sainte montagne, d'où moyennant que tu pries le Prophete, tu recevras la sagesse, & tu seras instruit au juste des choses cachées.

LETTRE VI.

Au Kaimakam.

De la prise de Mons & de Nice par les François.

NE t'étonnes pas que cette depêche suive de si près la premiere que je t'ai envoyée, puisque j'ai à t'apprendre aujourd'hui des choses qui te confirmeront ce que je t'ai mandé ci-devant. Le Roi de France est sans contredit le Prince le plus rusé & le plus politique du monde : non seulement il n'ignoroit rien de tout ce qui se faisoit contre lui à la Haye dans ce grand Congrès de Princes dont je t'ai parlé dans ma précédente, mais il sentoit aussi parfaitement la réputation & le poids que cette fameuse Assemblée donneroit aux armes confédérées, si on leur donnoit le tems de continuer comme ils avoient com-

mencé ; c'est pourquoi il jugea que de frapper au plutôt un coup d'éclat, dans l'enfance même de leur alliance, étoit non seulement le meilleur moyen de les affoiblir & de les déconcerter, mais encore de diminuer la haute idée d'une ligue si monstrueuse, qui ne ressemble pas mal à l'hydre, étant composée de plusieurs têtes, ainsi que d'un grand nombre de membres. 1691

Quoi qu'il en soit, il demeura en repos jusques à ce que le Prince d'Orange eût congédié son Congrés, & s'en fût allé lui-même à son Palais de Loo, maison de plaisance qu'il a dans la Gueldre Hollandoise, où il avoit dessein de passer le tems jusques à ce que la saison pour entrer en campagne l'en tirât.

Mais à peine y étoit-il qu'il reçut exprès sur exprès, qui l'avertissoient que les François faisoient des préparatifs dans toutes leurs Places frontieres pour quelque grande entreprise ; & que quoiqu'il s'en fallut bien au moins encore de deux mois que la saison ne fût propre pour les opérations des armées, il étoit toutefois certain que les François se mettroient incessamment en marche.

Ces nouvelles allarmerent le Prince, qui étoit lui-même parfaitement vigilant, & aussi capable de juger des desseins de

l'ennemi qu'aucun Officier de son armée.
1691 La Haye, qui quelques jours auparavant étoit peuplée de Princes, d'Officiers Généraux, & de Colonels de l'armée, devint tout-à-coup un désert en comparaison de ce qu'elle étoit auparavant : les Gouverneurs des Places & des Provinces, les Généraux & autres Officiers se rendirent avec tant de diligence à leurs postes respectifs, que s'ils y eussent été transportés par un tourbillon.

Aussi ne fut-ce pas sans raison ; car environ dix jours après la premiere alarme, ils trouverent que les François, dont les mouvemens sont plus prompts que ceux d'aucune autre nation du monde, étoient actuellement en campagne au nombre de soixante mille hommes, & qu'en moins de cinq autres jours, malgré la rudesse de la saison, la difficulté des chemins impraticables, & toutes les incommodités d'un siége d'hyver, ils avoient investi la ville de Mons, capitale du Hainaut, dans les Pays-Bas Espagnols. Ceci arriva le quatorziéme jour de la lune.

Cette Place est non seulement fort considérable par elle-même étant une très-bonne frontiere, mais encore comme le boulevard d'un grand pays, qui sera desormais soumis aux François : elle est partout environnée de bonnes fortifications,

& de dehors bien ménagés, excepté entre les portes de Bruxelles & d'Ath, où elle n'est revêtue que d'une simple muraille, étant couverte de ce côté-là par un marais large & profond, qui empêche l'ennemi de l'approcher. On dit que le dessein des François étoit de dessécher ce marais, ce qui étant fait, la ville auroit été facilement prise. Quelque impraticable cependant que cela parût, sur-tout dans la saison où nous sommes, les François ne laisserent pas d'assembler vingt mille Pionniers pour cet effet, qu'ils mirent à l'ouvrage sous la protection de leur armée. La garnison de la Place consistoit en sept mille hommes de troupes bien disciplinées, dont la plupart étoient Allemands, & outre la garnison il y avoit un grand nombre d'habitans bien exercés aux armes, qui promirent de faire une vigoureuse résistance, tous sous le commandement du Prince de Bergues, qui prétendoit tenir bon jusqu'à la derniere extrêmité. Malgré tout cela la France se piquant d'honneur dans cette affaire, n'a rien négligé pour venir à bout de son dessein. Le Roi, le Dauphin, la plûpart des Maréchaux de France, & tous les meilleurs Généraux du Royaume devoient être présens à l'assaut général, pour lequel on avoit fait venir de l'Allemagne Françoise tout ce qu'il

1691

y avoit de meilleures troupes : en un mot,
1691 on peut dire que la France a fait tomber toute sa puissance sur cette pauvre ville.

Le Prince d'Orange revint d'abord de Loo, n'y ayant couché que deux nuits seulement : arrivé à la Haye, il dépêcha en toute diligence des couriers à tous les Princes ses confédérés, pour en obtenir du secours au plus vite, & toutes les troupes à portée eurent ordre de s'assembler incessamment au rendez-vous qui leur étoit assigné.

Mais que peuvent des troupes en quartier dans les pays de Brandebourg ou de Hesse, ou dans d'autres cantons éloignés, contre une armée déja en pleine marche, & pour secourir une ville actuellement investie par dix mille chevaux? Les François ayant prévu toutes ces circonstances, & par là assurés du succès, pousserent le siége avec la derniere vigueur, & pour animer les soldats à mieux faire leurs efforts, le Roi résolut de commander le siége en personne ; il arriva au camp le vingt-uniéme de la troisiéme lune, visita lui-même les portes, eut un Officier tué à ses côtés d'un coup de canon, & vit le vingt-quatre ouvrir la tranchée devant la place de ses propres yeux : après quoi la ville capitula le huitiéme jour de cette lune.

Le Roi d'Angleterre avoit cependant assemblé toutes les troupes qu'il avoit pû trouver à la hâte, & s'étoit campé à Hall, pas fort loin du camp des François, mais il ne put jamais ramasser au-delà de trente-quatre mille hommes. 1691.

Il faut avouer que la garnison de la ville a fait une défense fort vigoureuse, aussi a-t-elle été réduite par le siége à deux mille quatre cens hommes; mais il n'y avoit pas moyen de résister à la furie des François, qui avec une nombreuse artillerie bien servie, mirent bientôt bas tous les ouvrages de la Place, & à la faveur de ce grand feu la presserent par des attaques si fréquentes, sans menager la vie de leurs propres gens, qu'il a été impossible aux Assiégés d'y résister.

La Ville ayant donc capitulé, les François y ont mis dix mille fantassins & quatre mille chevaux en garnison, après quoi ils se sont retirés dans leurs quartiers, ayant ainsi taillé à leurs ennemis, dès le commencement de la campagne, assez de besogne pour les occuper peut-être pendant toute l'année.

Comme par ce coup de main le Roi a pris les devans des Alliés, aussi leur a-t-il fait sentir, qu'entrant de si bonne heure en campagne, il les laissera toujours beaucoup en arriere, & que leur confédération

1691 ne fera pas un grand effet tant que les troupes de chaque Prince retourneront dans leur pays pour y passer l'hyver.

Le Roi de France ne s'est pas contenté de ce seul avantage; car du côté du Piémont il a fait précisément la même chose que dans les Pays-Bas, prenant sur le Duc de Savoie la ville de Nice, & Villa Franca, le principal port que ce Prince eût sur la Mediterranée.

Cette entreprise s'est exécutée avec tout le secret possible, & avec la promptitude qui est particuliere à la Nation Françoise, & en quoi elle peut servir de modele à tous ceux qui voudront être heureux dans de grandes entreprises. Monsieur de Catinat, Général vigilant & actif, a commandé cette expédition. On commença par assembler les troupes à Toulon, & le rendez-vous général fut indiqué entre cette place & la ville de Grace, située sur la riviere de Vaar: toutes les troupes y furent le vingt-deuxiéme jour de la seconde lune; mais la marche étant fort difficile, elles ne purent arriver devant Nice que le treiziéme de la lune suivante: ce qui pourtant étoit assez tôt, puisqu'aucunes troupes excepté celles de France, qui, comme tu vois, surmontent toute sorte de difficultés, n'avoient encore pensé à entrer en campagne.

La

La ville de Nice est environnée de forts, de redoutes & d'ouvrages avancés à une bonne distance du corps de la Place, & les principaux endroits par où il faut passer pour y arriver en sont pourvus. On trouve premierement Villa-Franca, ville à une lieue ou environ de Nice ; ensuite le fort appellé le château de Villa-Franca, puis le fort St. Hospitio ; plus loin, le fort de Mont-Alban ; & enfin la ville de Nice même qui est de plus munie d'une bonne citadelle. Tous ces endroits étoient bien fortifiés, principalement le château de Villa-Franca, & le fort de Mont-Alban : malgré tout cela les François se trouverent les maîtres de tous ces dehors le vingt-sixieme au matin, qu'ils commencerent le siége de la citadelle de Nice : afin d'en faciliter la prise, ils avoient fait venir une escadre de vaisseaux de guerre pour en bloquer le port du côté de la mer, & empêcher qu'il n'y pût entrer aucun secours. 1691.

Pour couper court, Nice a eu le sort de Belgrade ; car une bombe tombant dans un magasin à poudre, le fit sauter avec trois autres, tua sept cens hommes de la garnison, renversa la plupart des fortifications, & effraya si fort le Gouverneur & ce qui restoit de troupes, qu'ils capitulerent sur le champ.

1691 C'eſt ainſi que tout concourt à rendre le Roi de France la terreur de ſes ennemis. Le Duc de Savoie, comme tu vois, eſt en beau train de ſe voir ruiné, & ſouhaite, dit-on, de faire ſa paix. Le tems nous apprendra bientôt ſi cela eſt fondé ou non; mais il eſt ſûr au moins que s'il ne la fait pas, ou s'il n'eſt puiſſamment ſecouru par l'Empereur, & dans peu ſa perte n'eſt pas éloignée. Le Roi de France a réſolu de donner cinquante mille hommes à M. de Catinat, pour le réduire tout d'un coup, & l'expedier; de l'autre côté, le Duc d'Orleans, frere du Roi, & beau-pere du Duc de Savoie, lui a envoyé un exprès à Turin, pour l'avertir des dangers qui le menacent, & lui conſeiller de prendre au plus vîte des meſures pour s'arranger avec le Roi, offrant en même tems ſes bons offices pour diſpoſer Sa Majeſté à lui être favorable: mais il ſemble que le Duc ne craint pas tant la France que les autres, ou qu'il a quelqu'appui ſecret dont on n'eſt pas informé ici.

Quoi qu'il en ſoit, le Roi de France, par les deux actions dont je viens de parler, a ſi fort anticipé la gloire de la campagne prochaine, que ſes ennemis auront bien du mal à regagner pendant tout l'été ce qu'il leur a enlevé au commencement

du printems : & comme il pourra se contenter pendant la campagne à se tenir sur 1691.
la défensive, jusqu'à ce que les forces des Alliés soient de nouveau dispersées dans des quartiers éloignés, ils doivent s'attendre qu'il leur jouera le même tour l'année prochaine qu'il a fait celle-ci.

Il n'est pas besoin de te proposer ces choses pour modele. Les succès des armes Ottomanes contre les Infideles, font assez connoitre que le Grand-Visir n'a besoin ni d'exhortation, ni d'exemple, ni de conseil pour s'appliquer à inventer, non plus que de vigueur pour exécuter de grandes entreprises. Puissent la vertu & la gloire augmenter toujours sa renommée ! & puisse le Sultan notre Souverain, se voir élever par les illustres exploits de ses fideles serviteurs au-dessus de tous les Rois de la terre, autant que le soleil l'est au-dessus de notre globe ! & enfin, puisses-tu, avec les autres Ministres de la sublime Porte, briller comme une étoile de la premiere grandeur au firmament politique, jusqu'à ce que tes travaux soient récompensés dans le plus agréable canton d'Eden !



1691

LETTRE VII.

Au Capitan Bacha.

De la grande victoire des Anglois & des Hollandois sur la flotte Françoise, dont les plus gros vaisseaux avoient été brûlés à la Hogue.

CE seroit oublier ce qui est dû au poste relevé que tu remplis si dignement dans l'Empire des Fideles, que de ne pas te faire part de la plus grande bataille navale qui se soit peut-être jamais donnée dans les mers de l'Europe, soit qu'on ait égard à la force des flottes, ou à la vigueur & aux conséquences de l'action.

Tu sçais quelle est depuis plusieurs années la gloire & l'ambition du Roi de France, sur-tout par rapport à sa Marine; tu n'ignores pas non plus qu'il s'étoit élevé à une puissance maritime qui surprenoit tous ceux qui connoissoient l'état dans lequel il étoit auparavant à cet égard, en comparaison de ses voisins les Anglois & les Hollandois; & que ceux-ci lui étoient non seulement supérieurs en forces navales, mais qu'ils prétendoient même pou-

voir l'empêcher de relever jamais sa Marine, ou d'avoir plus de vaisseaux en mer qu'ils ne voudroient eux-mêmes. 1691.

Il n'y a que deux ans que nous avons vû la flotte de France attaquer celles d'Angleterre & de Hollande en pleine mer, & leur être supérieure, soit par rapport au nombre des vaisseaux, soit à l'égard de leur force : nous avons vû les Anglois & les Hollandois éviter alors les François, & enfin être battus.

L'année suivante on comptoit que les forces navales de la France montoient à cent vaisseaux de guerre, de cinquante à cent dix pieces de canon, & même au-dessus, tandis que les flottes combinées Britannique & Hollandoise paroissoient beaucoup moins portées à les attaquer que de coutume.

Mais cette année, par je ne sçais quel accident, si c'est par la vigilance & la bravoure de l'Amiral Britannique, ou par la témerité & l'orgueil de l'Amiral François, a été fatale à la Marine du Roi de France, puisque dans une grande bataille navale sa flotte a été non seulement entierement défaite ; mais que de plus vingt de ses plus gros vaisseaux de guerre, parmi lesquels il y en avoit dont on ne connoît pas de pareils en grandeur, ont été brûlés ou détruits ; perte dont la France, à

ce que je prévois, aura bien de la peine
1691 à ſe relever de pluſieurs années, ſuppoſé
qu'elle s'en releve jamais.

Les flottes ſe rencontrerent de la maniere la plus naturelle que l'on puiſſe concevoir; car l'Amiral François, qu'on appelle M. de Tourville, quoiqu'il n'eût en tout pas plus de cinquante-deux voiles, entra hardiment dans la Manche, ou dans le bras de mer qui ſépare l'Angleterre du continent, pour y chercher ſes ennemis, qui avoient près de quatre-vingt-dix voiles. Il n'eut pas de peine à les trouver; car tu ſçais que lorſque le plus foible cherche le plus fort, ils ſe rencontrent facilement.

Le combat a été ſanglant, & il n'y a point de doute que ſi les François avoient eu autant de vaiſſeaux que les Alliés, ceux-ci auroient été battus; mais une ſi grande diſproportion dans le nombre ne laiſſa d'autre reſſource aux François que de regagner au plus vîte leurs côtes après un combat ſi inégal, dans lequel la plus grande conduite & la bravoure des Capitaines & des Officiers particuliers n'a pû réparer la témerité inexcuſable de l'Amiral, d'aller attaquer l'ennemi dans le tems que rien ne l'y obligeoit, qu'il auroit pû l'éviter, & qu'il devoit être averti de la trop grande inégalité des forces.

Les François disent, pour justifier leur Amiral, qu'il avoit des ordres positifs & exprès de combattre les Conféderés partout où il les rencontreroit ; mais on leur répond fort bien que c'étoit à condition qu'il vît jour à les battre, ou que du moins il y eût quelque apparence de succès ; mais nullement pour se battre à tout hazard, deux contre trois, & où il n'y avoit presque pas à douter qu'il ne seroit battu lui-même. 1691

Quoiqu'il en soit, le Roi, qui est le meilleur interprête de ses propres ordres, a reçu parfaitement bien cet Amiral, & lui a parlé avec un visage riant, bien loin de lui témoigner le moindre ressentiment, comme s'il eût outrepassé ses ordres.

La perte cependant que la France a faite en cette occasion est inestimable ; dix-sept des plus beaux vaisseaux que l'on ait jamais vûs ont été brûlés & détruits dans ses propres ports, à la barbe des habitans & sujets, outre plusieurs autres moindres bâtimens. La vûe de ce desastre a dû être extrêmement mortifiante pour tous les François qui s'y sont trouvés, & particulierement pour les gens de marine, qui, dit-on, ne demandoient pas mieux que d'avoir pû combattre de vaisseau à vaisseau & d'homme à homme, & qui s'arrachoient les cheveux de rage & de

1691 dépit, en voyant brûler leurs vaisseaux sous leurs yeux, sans qu'il leur fût possible de l'empêcher ou de s'en venger.

Mais il n'y avoit point de remede : les flottes Britannique & Hollandoise poursuivoient vivement leur avantage, & les restes de la flotte Françoise s'étoient dispersés & fuyoient vers Brest, où les François mirent enfin eux-mêmes le feu à quelques-uns de leurs vaisseaux, après en avoir sauvé tout ce qui étoit portatif, & les avoir fait échouer, ou du moins placés de façon que le canon pût être facilement péché.

Jamais on ne vit de pareils tourbillons de flamme ; la lueur en fut apperçue à cent milles de là, à l'extrême terreur des peuples, qui ne sçavoient pas la raison de ce phénomene.

Les troupes que l'on avoit postées le long du rivage empêcherent cependant les Anglois de mettre pied à terre ; & par le moyen de quelques pieces d'artillerie plantées sur de grandes batteries, elles tinrent en respect les chaloupes ennemies, envoyées pour brûler le reste de leurs vaisseaux, de sorte qu'elles furent obligées de demeurer dans un grand éloignement de la côte : cette précaution sauva encore deux vaisseaux de guerre & les empêcha d'être brûlés comme les autres.

La perte des équipages n'a pas été fort considérable ; la relation que j'en ai vû ici ne compte que deux mille cinq cens de morts & trois mille de blessés : celle des ennemis n'a pas été beaucoup moindre ; mais la perte des vaisseaux est ce qui tient le plus à cœur aux François, qui eux-mêmes ne croyent pas qu'il soit possible de la réparer de plusieurs années. 1692.

Depuis ce malheur on a conseillé au Roi d'épargner la dépense excessive que demande l'équipement d'une si grande flotte, & de mettre les matelots sur de petits vaisseaux armés en course, pour troubler le commerce des Alliés, qui ont beaucoup de vaisseaux marchands en mer dans toutes les parties du monde.

Cet avis auroit été plus salutaire, si on l'eût proposé & suivi avant le dernier échec. Si le Roi de France avoit desarmé sa grande flotte, & encouragé ses sujets à équiper des Armateurs, il auroit épargné trente millions par an, & blessé ses ennemis à l'endroit le plus sensible en ruinant leur commerce, qui est le nerf & le soutien de tout ce qu'ils ont de puissance : mais cet avis est un peu tardif à l'heure qu'il est, & prouve la vérité d'un apophtegme d'un des plus sçavans Nazaréens ; sçavoir que les Italiens sont sages avant l'action, les Hollandois dans l'ac-

tion même, & les François après coup.

1691 Cette violente atteinte donnée à la puissance navale de la France peut être de quelque heureuse conséquence pour les affaires de notre glorieux Maître. En effet, le Grand-Seigneur sçaura bien l'usage qu'il en devra faire pour l'élévation de la puissance Ottomane dans le Levant, & dans toute la Mediterranée, afin de maintenir la supériorité des forces maritimes de la Porte dans toutes les parties du monde.

Que la gloire & les heureux succès accompagnent par-tout les vaisseaux du plus grand Empereur du monde, sous ta sage & fortunée conduite, invincible Amiral de la redoutable Marine des Musulmans, & puissent les pavillons des sectateurs du Prophete couvrir toutes les mers, & remplir de terreur les ports de leurs ennemis! Que les superbes pavillons de France & de Venise soient respectueusement baissés devant les banderoles de ta galere, & que les vents & la mer te soient toujours favorables dans tes courses & dans tes illustres exploits, sur-tout contre la race de ces ennemis jurés des Fideles qui infestent les côtes d'Afrique & l'Archipel, & qui se sont tellement fortifiés sur une des plus petites Isles de la Mediterranée, qu'il n'a pas été possible à ces pré-

déceſſeurs de les en dénicher ! Je ſouhaite que tu ſois plus heureux, & qu'en les chaſſant de Malthe comme ils le furent autrefois de Rhodes, ton nom ſoit marqué en lettres d'or ſur les regiſtres de la ſublime Porte, pour conſerver à la poſterité la mémoire d'un exploit ſi diſtingué. 1691

LETTRE VIII.

A Amurath Zahabbezin, Proſelyte Juif à Trebizonde.

Réfutation de la doctrine des Talmudiſtes & autres Juifs, touchant l'interprétation de la loi ſuivant les principes des Rabins, ou par la tradition.

QUOIQUE je te croye un véritable Muſulman, & que tu ayes abandonné de fait les erreurs de tes anciens freres errans, je trouve néanmoins par tes lettres que tu tiens encore toujours quelque choſe des principes des Rabins, & que tu es une eſpece de Phariſien Mahometan; car tu ne ſçaurois t'empêcher d'appuyer de tems en tems extrêmement ſur la tradition de nos ancêtres, comme ſi l'Alcoran, que nous croyons ſur de bons fondemens être envoyé du ciel à notre

grand Prophete, avoit besoin de quel-
1691 que explication. Je ne puis donc me dispenser de t'écrire encore sur ce sujet, pour tâcher de te guerir radicalement de cette superstition.

Il paroît visiblement que les loix de Dieu données à Israël par le ministere de Moïse, venant immédiatement de l'Oracle céleste, & étant prononcées par la bouche de Dieu même, & ensuite couchées par écrit de la main de Moïse, Secrétaire fidéle de tout ce que Dieu lui avoit dicté, n'avoient pas besoin d'explication. Une autre objection plus que suffisante contre le Talmud des Juifs, contre la Gemara, & tous les écrits qu'on appelle les Recueils des anciens, c'est qu'ils différent tous de la loi de Moïse, ou des Prophetes dans leur préface ou introduction. Moïse commence tous ses préceptes par ces mots: *Ainsi a dit l'Eternel; l'Eternel prononça toutes ces paroles, disant: La parole de l'Eternel me fut adressée, disant: La bouche de l'Eternel a parlé*, & plusieurs autres formules semblables: au lieu que dans le Talmud & les Recueils des explications & traditions, on trouve par voie d'introduction, *le Rabin Simeon dit ceci; le Rabin Juda dit cela; le Rabin Eliezer dit de la sorte;* & ainsi du reste.

Mais pourquoi cherches-tu un plan ca-

baliftique, ou un recueil d'explications & de traditions fur la parfaite loi de Mahomet? Ignores-tu comment l'Alcoran fut apporté du ciel, & donné au favori de Dieu, à notre grand Apôtre Mahomet? Ne fçais-tu pas que tout Mufulman croit qu'il n'a befoin d'aucune autre loi pour l'expliquer ou le fortifier? 1691

Il eft vrai que nous avons un Sonnah, dans lequel on dit que font contenues les explications traditionelles du texte de l'Alcoran; mais les principes de la croyance des Mufulmans font fi clairs, fi intelligibles, & en fi petit nombre, qu'aucun Sonnah, aucuns préceptes traditionels, n'y peuvent rien ajouter ni les expliquer: toute notre foi roulant fur ces deux grands points fondamentaux, comme fur des pivots inébranlables; que Dieu eft unique en lui-même, & que Mahomet eft fon Prophete.

Le Sonnah, ou la Mifna de notre loi, peut expliquer les préceptes de Mahomet qui regardent la conduite de fes difciples ou de fes fectateurs; mais le grand article qui caractérife un Mufulman, & qui eft de croire une unité abfolue en Dieu, & la dignité de Mahomet: cet article, dis-je, n'admet aucune explication; auffi le Sonnah de nos Emirs ne fe rendit-il jamais coupable d'un attentat fi injurieux à la Divinité.

1691 Quittes donc, éclairé Morat, tes vieilles idées cabaliftiques, & tâche de te défaire de l'eftime que tu portes aux traditions ; crois fimplement que Dieu eft un feul & unique Dieu, & que Mahomet qui eft fon Prophete, jouit du bonheur d'Eden, des plaifirs du Paradis, où des océans d'une félicité inexprimable découlent en ruiffeaux de délices, où des millions de beautés éclatantes fervent les Fidéles, & font d'une forme fi raviffante, que s'il en paroiffoit une feule fur la terre, tout le genre humain mourroit d'amour pour elle, & feroit abîmé dans des tourmens inconcevables s'il venoit à la perdre.

Ne donnes pas à tes amis lieu de foupçonner que tu n'es pas entierement inftruit, ou que tu n'as pas embraffé le bon chemin avec un efprit droit.

Il pourroit être vrai que la loi de Moïfe auroit befoin de l'interprétation & de la folution d'hommes fçavans & judicieux ; par rapport aux cas douteux & difficiles qui regardent les obfervations fabbatiques, les retributions légales, &c. quoique je croye, je te l'avoue, que toutes ces traditions ont plutôt corrompu la poftérité qu'ils ne l'ont inftruite, & ont répandu une nuée ou un voile fur la loi, plutôt qu'ils n'ont levé les difficultés apparentes qui la couvroient auparavant.

1691

Mais posons le contraire; car je sçais que les Rabinistes qui sont les plus éclairés d'entre les Juifs que je trouve dans ces quartiers, s'en tiennent tous étroitement à la voix des Anciens, & que pour cette raison toute l'étude de leurs Docteurs est employée à la Misna, qui est le texte autentique & original des traditions des Juifs ou des opinions des Anciens : tout cela que fait-il aux véritables Musulmans, qui croyent que Mahomet fut un Prophete envoyé de Dieu, & que Dieu même lui donna un corps de loix écrites, sçavoir, l'Alcoran, vu que nous n'avons que faire des autorités des Rabins, ni d'instituts ou de traditions pour l'intelligence de cette loi ?

Quelques-uns des sçavans Peres ou Rabins des Nazaréens, m'ont raconté qu'un certain Nicolas Clenardus, fameux dans l'étude des loix du Messie, & versé dans toutes les langues qui sont en usage dans ces quartiers, obtint il y a cent soixante ans, sçavoir, en 1531, un passeport du Roi de Maroc, pour aller à Fez, ville capitale des Maures en Afrique, & y étudier l'Arabe, dont à peine un seul sçavant dans tout le monde Nazaréen de ce tems-là pouvoit lire un mot.

Il semble autant que j'ai pu m'appercevoir, que son dessein étoit de chercher à

1691 s'ouvrir un chemin que les autres pussent suivre dans la recherche des fondemens de nos principes, dans l'examen de l'Alcoran, dans la lecture des histoires de notre grand Prophete, dans l'étude des Sonnahs des anciens Emirs, & dans le jugement à porter sur le recueil de la science des traditions qu'is pourroient attraper; dans le dessein d'introduire parmi leur gens la méthode de disputer avec succès contre les Docteurs Musulmans & nos Dervis, si l'occasion s'en présentoit.

Mais à quoi aboutît toute l'étude de cet homme célebre? J'ai appris qu'il demeura onze ans à Fez, pendant lesquels il se rendit maître parfait dans la langue Arabe, & s'instruisit à fonds des loix de Mahomet. Il devint ensuite Professeur en Arabe dans l'Université de Prague, & de-là il fut appellé successivement en plusieurs autres endroits; de sorte qu'il forma par-tout tant d'éleves qui étoient Maîtres dans cette langue, que les Sçavans de ce pays-ci en ont encore aujourd'hui une connoissance passable, dont ils sont redevables à celui qui l'alla puiser le premier dans la source même. Je n'ai cependant jamais appris qu'on menagea, en conséquence des connoissances apportées d'Afrique, une seule dispute avec aucun Musulman, ni qu'on pût entamer aucun argument opposé

au point fondamental des loix de Mahomet, qui eſt qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, ou que Dieu eſt unique. 1691.

Pourquoi donc t'étudies-tu, ſçavant Morat, à nous donner à la maniére Rabinique des explications par rapport à notre loi, telles que ſont les traditions de nos anciens Muftis, & de nos principaux Docteurs? Choſes de fort peu d'uſage, puiſque les préceptes de notre Prophete ſont clairs & ſimples, pleinement propres à conduire les Fidéles dans le chemin du ſalut, ſans qu'ils ayent beſoin d'autre choſe pour cet effet. Crois-moi, tu travailles en lumiere pour amener les ténébres; car, comme les traditions des Anciens ont fait éclipſer peu-à-peu la véritable lumiere de la loi de Dieu parmi les Juifs; de même toute l'étude des plus ſçavans hommes qu'il y ait, ou qu'il y aura jamais ci-après, n'ajoutera rien à la lumiere des Vrais-Croyans, qui ſont déja ſuffiſamment inſtruits par leur grand Prophete à choiſir le droit chemin.

Bien plus, comme tu es actuellement convaincu que les traditions de la Cabale Juive renferment pluſieurs choſes injuſtes & contraires à la Morale, & qu'en cette conſéquence tu as très-bien argumenté contre les Juifs, deſquels heureuſement pour toi tu t'es ſéparé en embraſſant la lumiere

1691 de la sagesse; tu peux de même conclure sans restriction, que ces traditions Rabiniques sont infames, & par cette raison rejettables, puisqu'il répugne à la bonté, à la justice & à la sagesse d'un Dieu unique, de donner à ses serviteurs une loi écrite, sainte, positive, pleine de commandemens aussi sages & justes qu'ils sont simples & évidens, & de permettre ensuite aux hommes d'en détruire les sens & l'intention, & même le fondement, pour introduire à la place des interprétations humaines.

Cette conduite des Rabins les a justement avilis aux yeux des Nazaréens, comme une secte d'hommes qui abondent dans leur sens; mais qui en effet sont devenus fous & stupides, en s'arrogeant le droit de corriger la pure loi de Dieu, & d'énerver ses Commandemens par leurs gloses absurdes & corrompues, & leurs explications ridicules, enseignant qu'il faut entendre la loi de Dieu d'une maniere très-différente de ce qu'elle paroît signifier & dicter du premier abord.

Ne leur ressembles donc pas, de peur que tu ne te rendes aussi méprisable qu'eux; fais plutôt un bon usage de tes connoissances, & augmentes-les en enseignant aux hommes la véritable maniere d'obtenir l'inspiration divine, qui est de prier le

Ciel, que la vérité ſoit ſon propre interprete dans les cœurs des Fidéles. La bénédiction du Prophete ſoit ſur tous ceux qui choiſiſſent les choſes droites, & que l'erreur & l'idolâtrie diſparoiſſent ſur la terre. 1691.

LETTRE IX.

A Morat Ebn Allwazhair, Etudiant en Aſtronomie à Hadramurt en Arabie.

Du progrès fait dans les Sciences, & de la différence entre la Philoſophie ancienne & moderne.

A Quoi t'occupes-tu, ſçavant ſolitaire, & pourquoi t'enſevelis-tu tout vivant depuis trente-cinq ans ? Concentré dans les étoiles, tu te diſtilles le cerveau ſur des rouleaux de figures, & ſur le calcul de la révolution des Cometes & des éclipſes des Planetes, dans le ſyſtême de leurs mondes, qui ne ſont pas encore découverts.

Il y a quinze ans que tu m'écrivis, que pendant les vingt années précédentes tu avois employé toute ton étude à faire des efforts inutiles pour ſoutenir la vieille Philoſophie, & à démontrer que le ſyſtême de Ptolomée l'emportoit ſur toutes les ob-

jections des Modernes, & sur les notions
1691 les plus précises des Philosophes de l'Europe, parce que tu ne pouvois souffrir que les Infidéles, qui n'ont pas le sens d'embrasser les vraies lumieres de la Religion que les Musulmans professent, eussent été capables de parvenir dans toute autre science à un degré de connoissance supérieure à celui que les anciens sçavans Arabes ont dicté les premiers; car ce fut d'eux que Ptolomée reçut les rudimens & les premiers principes des mouvemens célestes, qu'il réduisit en systême, & eut l'honneur de le voir appellé de son nom.

Mais après vingt années d'étude, il sembloit que tu étois assez porté à reconnoître l'excellence du plan de Copernic, de même que les corrections & les additions de la nouvelle Philosophie, & que par conséquent tu avois trouvé des méthodes pour resoudre tous les phénomenes difficiles qui ont tant fait suer Aristote & les plus grands sçavans de l'Orient.

Je suppose donc que, dans le tems que j'écris ceci, tu te desseches sur le mouvement des Planetes dans le systême solaire, où tu as posé le Soleil dans le centre, comme il y doit être sans doute, étant la vie, le guide, l'ame & le souverain directeur, après Dieu s'entend, qui est le grand Moteur de tout le systême.

Peut-être as-tu passé bien du tems,
peut-être même plusieurs années, à trou- 1691
ver les justes proportions de la pésanteur, par laquelle les distances & les grandeurs des Planetes se peuvent connoître, & peut-être as-tu découvert, comme j'ai fait ici en examinant de semblables calculs, dans les études des sçavans du pays où je suis, que la grandeur du Soleil, & notre éloignement de lui, comme celui des autres Planetes de cet œil de la Nature, de même que la distance qu'il y a de l'une à l'autre, sont en effet infiniment plus grands que nos Ancêtres ne le supposoient, & peut-être infiniment plus grands que nous ne l'avons trouvé encore; vû que tous les calculs qui jusqu'ici ont été faits avec quelque justesse, & sur un jugement solide, éloignent toujours le Soleil de plus en plus de notre sphere, & ajoutent à ses dimensions; jusques-là que de la premiere supposition qui le fit trois cens soixante-six fois plus grand que la terre, nous sommes venus à reconnoître qu'il n'est pas moins de neuf cens mille fois plus grand; de sorte que nous disons à présent de la terre, qu'elle est à plus de soixante millions, que quelques-uns prétendent même étendre à plus de quatre-vingt-un millions de mille géometriques de la terre.

Que toutes les Planetes pésent vers le Soleil & vers elles, selon de justes pro-

portions, quoique différentes, & que tou-
1691 tes ces proportions ſoient connues & calculées d'une maniere réguliere par les régles de l'art, c'eſt de quoi je ne vois pas lieu de pouvoir douter; je ſuis même perſuadé que quand tu auras vu & examiné quelques-uns des calculs des Maîtres qu'il y a préſentement dans cette noble étude, & que je t'envoye ci-joints, tu conviendras ſans peine qu'ils ſont fort exacts.

Les progrès que l'on a fait ici dans la connoiſſance de ces choſes ſont grands & ſurpaſſent toute croyance, ce qui vient du grand encouragement que le Roi donne à cette étude, ayant bâti pour ceux qui s'y exercent un Obſervatoire avec une dépenſe prodigieuſe, & les ayant pourvûs des meilleures lunettes d'approche que l'on puiſſe trouver au monde, dont tous ceux qui s'appliquent à ces connoiſſances peuvent faire uſage: auſſi eſt-il étonnant de voir les nouvelles découvertes que l'on fait tous les jours dans la Nature par le ſecours de ces lunettes, & à quelle perfection on a porté les découvertes.

Heureux Morat, quoique tu reçoives des inſtructions ſupérieures par la ſublime Intelligence, tu n'es peut-être pas inſtruit de tout ceci; c'eſt pourquoi je te félicite d'autant plus ſur les progrès que tu as fait dans la partie la plus cachée des connoiſſances Aſtronomiques, ſçavoir, dans les

révolutions, le nombre, la grandeur & la distance des Cometes ; corps également hors de notre portée & de notre vue. 1691

Si tu peux amener cette difficile étude à sa perfection, elle mettra des bornes à tous les enthousiasmes capricieux des Nazaréens, qui pâlissent à faire continuellement des calculs pour trouver le point général de la Nature, celui où le tems finira son cercle, & que le pouls de la Nature ne battra plus.

Car si, selon notre ferme croyance, l'embrasement universel qui mettra fin à toutes choses, doit arriver par le feu d'une Comete, qui à l'heure marquée s'approchera si fort dans son mouvement direct de notre terre qu'elle l'allumera, de même que la Lune & peut-être toutes les autres Planetes de notre systême ; & si tu peux arriver par un calcul exact à la connoissance de la juste révolution de cette seule Comete, tu seras capable, sans autre inspiration prophétique, de déterminer à une minute, même à une seconde près, quand & de quelle maniere l'embrasement de ce monde-ci, & en un mot, la fin de toutes choses doit commencer.

Certes cette noble étude est bien digne que tu t'y appliques de toutes les puissances de ton ame ; & comme tu es déja dans le jardin des sciences, & que tu bois

journellement des eaux prophétiques d'A-
1691 roa Jaïroth, qui eſt une branche du torrent d'Eden, où tu parviendras un jour à ce ſublime point de connoiſſance, ou bien il faudra conclure que, pour des raiſons auſſi ſages que juſtes, Dieu veut abſolument cacher cette circonſtance aux hommes, juſqu'à ce que peut-être Mahomet ſoit renvoyé ſur la terre pour porter au monde une lumiere ſurnaturelle.

Quoi qu'il en ſoit, illuſtre Morat, comme tu as ſans doute fait des découvertes infinies dans les ſecrets de la Nature, & dans les mouvemens, l'ordre & l'économie des corps céleſtes, pourquoi ne te communiquerois-tu pas aux autres les choſes que l'on en peut ſçavoir, afin que les tems à venir puiſſent profiter de l'avantage de ton travail & de tes études?

Tu ſçais bien, que le décret de la Puiſſance ſuprême a voulu que les connoiſſances des hommes meurent avec eux, & ne ſe communiquent point par la génération, ni ne ſe léguent par teſtament à leurs héritiers. C'eſt bien aſſez pour nous, & c'eſt de quoi nous devons nous réjouir, que les capacités propres à recevoir l'inſtruction nous ſont ſouvent tranſmiſes, comme des conſéquences d'une nature plus ſublime & plus ſpirituelle, par le cours ordinaire de la génération: ce que le pere y met du

ſien,

fien, participant à sa vigueur extraordinaire prépare l'étui qui renfermera l'ame, il 1691.
en dilate les organes, en étend les parties, & les approprie à l'entiere reception d'une grande intelligence. C'est ainsi que souvent le fils participe aux talens naturel du pere; mais il n'en est jamais de même des acquis; il faut que par sa propre étude & application il se pouvoie lui-même des sciences acquises, à l'exemple de son infatigable pere.

Observes, te dis-je, que ce ne sont que les capacités naturelles qui sont infusées par la voie de la génération, & que, quoiqu'il arrive souvent que ces choses soient transmises de la sorte, elle ne le sont pourtant pas toujours : nous trouvons au contraire fréquemment, que comme parmi les Rois de la nation Juive, un foible, faiéant & stupide Roboam succéda à un sage & incomparablement savant Salomon ; de même des idiots & des sots sont souvent le produit de la génération des grands Philosophes & des plus déliés Politiques. Mais je reviens à ce qui te regarde en particulier.

Puisque donc toutes tes connoissances doivent mourir avec toi, & que tu emporteras en Paradis la science que tu as acquise, pour t'en réjouir dans la découverte consommée que tu y trouveras, le

résultat de quarante ou cinquante années
1691 d'étude, & tout ce que tu en auras acquis sur la terre, ne servira qu'à te préparer pour les sublimes délices du jardin de la sagesse : or quel profit le monde recueillera-t-il de ta science si tu ne la communiques pas, si tu ne lui fournis pas les élemens de ta sagesse, sur lesquels la postérité puisse bâtir ?

Les Infidéles parmi lesquels j'habite, se vantant des progrès qu'ils font dans les parties les plus relevées des connoissances humaines, reprochent aux Musulmans d'être ennemis de la science, & parfaitement dépourvus des avantages qu'elle procure, & les accusent de vivre comme de vraies bêtes, ainsi qu'ils s'expriment, sans cultiver l'étude, ou sans marquer le moindre desir d'acquerir des connoissances & de la sagesse.

Mais c'est en quoi ils découvrent leur propre ignorance & leur extrême injustice, n'étant point instruit des nombreuses retraites de curieux, qui s'appliquent jour & nuit à la recherche de la sagesse qu'il y a parmi les Vrais-Croyans, & qui occupent jusqu'à ce jour les heureuses plaines de Hadramurt, les vallées de Saada, & les montagnes d'or d'Oman, qui sont les cantons les plus délicieux de l'Arabie heureuse, où les ames inspirées des sages sont

navies dans les délices de la sageſſe, &
où les connoiſſances mêmes prennent plai- 1691.
ſir d'habiter.

Mais voici en quoi ils pourroient nous blâmer juſtement, s'ils ſçavoient que c'eſt en cela que nos ſçavans manquent ſeulement; ſçavoir, que pendant que les véritables curieux des ſciences trouvent dans les lieux mentionnés des découvertes infinies, & qui ſurpaſſent même ce que la Nature peut produire dans les autres endroits du monde, toutefois ceux qui y font des progrès, ravis d'une joie inexprimable que leur cauſe la connoiſſance univerſelle dont ils ſont illuminés, paſſent leurs années dans les extaſes & dans les contemplations, ſans laiſſer à la poſtérité, dans des volumes compoſés avec ſoin, des plans, des découvertes qu'ils ont faites.

Je dis ſouvent ici aux gens qui ſe vantent de ſçavoir quelque choſe, que s'ils veulent approfondir parfaitement les ſecrets de la ſageſſe, & trouver l'entrée des tréſors cachés de la Nature, il faut qu'ils aillent habiter parmi les Peres de la ſageſſe dans le territoire de Kaled, & boire des eaux de Cazimurt, où le ſçavoir eſt attiré par l'haleine, où les connoiſſances s'inſinuent avec l'air qu'on reſpire, & où la ſageſſe découle en ruiſſeaux comme une riviere; mais je ne manque pas de

leur faire sentir en même tems que s'ils
1691 avoient le bonheur d'y être, semblables à nos sages spéculatifs, ils n'écriroient point de livres, non plus qu'eux, & qu'abîmés dans leurs profondes méditations, ils ne pourroient jamais se résoudre à interrompre leurs extases pour un seul moment, à dessein d'instruire le monde des ravissantes découvertes qu'ils auroient faites, & qu'ainsi les siécles futurs n'y profiteroient pas davantage.

Tu connois la démangeaison des Européens de barbouiller du papier, & de débiter en termes pompeux les plus grandes pauvretés & souvent des absurdités; ainsi, comme tu as fait de si grands progrès dans les sciences humaines, je voudrois qu'il te prît la même envie d'écrire, & que tu communiquasses au monde tes sublimes connoissances pour le bien du genre humain. Songes pour cet effet, quelle gloire ce seroit pour toi, que les arrogans Infidéles mêmes seroient obligés de se confesser redevables à un sçavant Arabe de plus de rares découvertes dans le globe céleste, qu'à tous les Telescopes de l'Europe, ou aux recherches de mille Universités prises ensemble.

1691

LETTRE X.

A Isuff Oglan, Bacha, Inspecteur des exercices des jeunes Janissaires à Constantinople.

De la nécessité de soumettre les Janissaires à la même discipline, de leur enseigner la même maniere de se battre, & de leur apprendre à manier les mêmes armes qui sont en usage chez les Chrétiens.

JE connois ton mérite & ton expérience dans les affaires de la guerre, ton courage, & les blessures que tu as reçues pendant le cours des fidéles services que tu as rendus à l'Empire des Musulmans: je me souviens de ceux de ton pere, qui perdit un bras d'un coup de canon à la bataille de Raab; enfin je sçais combien tu es utile au Grand-Seigneur, qui sçachant parfaitement tout ce que vaut un homme de ton expérience, t'a nommé inspecteur de ce corps de troupes qui fait la principale force & la défense de la sublime Porte.

Tu me connois de même de longue main, & tu n'ignores pas que je ne te flattai jamais. Je n'ai point changé de na-

turel ; bien au contraire, il se trouve for-
1692 tifié par les ordres précis que j'ai, de dire librement mon sentiment sur toutes choses. Ne te fâche donc pas si j'entreprens de te donner quelques instructions que je juge nécessaires, & que mon zéle pour toi & pour le bien général des Vrais-Croyans me dicte.

Il me semble, illustre Maître de la brave jeunesse des Odas, que nonobstant l'excellence des méthodes présentes pour la discipline & l'exercice des Janissaires, il est nécessaire de changer non seulement les exercices, mais même les armes dans lesquelles ils s'exercent, afin que comme ils surpassent toutes les nations des Infidéles en valeur & en bravoure, ils les égalent du moins en connoissance & en adresse, & puissent, à la faveur des avantages qu'ils en retireront, se rendre de plus en plus dignes de la réputation dont ils ont joui si long-tems, d'être les meilleurs troupes du monde.

Il n'est pas nécessaire que je te représente la nécessité indispensable & l'avantage qu'il y a de bien discipliner les soldats ; car pourquoi leur met-on les armes à la main ? pourquoi appelle-t-on la guerre un métier ? pourquoi tâche-t-on de donner du courage aux troupes en les dressant aux combats ? & pourquoi enfin

les forme-t-on en corps réguliers, & leur enseigne-t-on à s'entr'aider, à se secourir, 1691.
& à se soutenir mutuellement dans la bataille? Si ce n'est parce qu'il est nécessaire d'étudier tous les moyens & toutes les méthodes qui peuvent donner de la réputation & de l'avantage à nos armes, & rendre nos soldats supérieurs à leurs ennemis dans l'expérience de la guerre, comme ils le sont en nombre & en courage.

Comme on ne leur met les armes à la main que pour qu'ils apprennent à s'en défendre, & à s'en servir contre leurs ennemis, tous tes prédécesseurs qui avoient l'inspection des Janissaires, ont sagement trouvé à propos d'en changer de tems en tems; & de leur enseigner l'usage de celles dont se servoient d'autres nations, afin qu'ayant à les combattre, ils pussent le faire sans aucun desavantage, & qu'ayant les mêmes armes que leurs ennemis, ils pussent, vû la supériorité de leur bravoure, être toujours victorieux dans les combats qu'ils avoient à livrer pour l'agrandissement de l'Empire des Fidéles.

Que ceci ait été l'usage constant, & le but de l'établissement dont tu es le chef, c'est dequoi tu peux t'assurer par les régles de discipline qui ont été établies dans le Serrail, & confirmées par le Divan du tems de Selim Ussan Cherger, Bacha,

1692 Aga des Janiſſaires ſous l'empire d'Amurath I, le glorieux deſtructeur des ennemis du Prophete, ſous lequel on apprit auſſi aux Janiſſaires l'uſage des arquebuſes ou armes à feu, à la place de leurs javelines, de leurs arcs & de leurs fléches. Tu trouveras qu'il eſt dit dans les ordonnances de ce tems-là, que, vû que les Chrétiens employoient certains inſtrumens inventés pour jetter avec grande force des bales de plomb à un but, & qu'ils s'en ſervoient dans les batailles, faiſant par-là une grande boucherie de leurs ennemis, on avoit trouvé qu'il étoit permis par la loi de Mahomet de repouſſer la force par la même force, & qu'ainſi dès lors en avant on feroit de la poudre, quelques Renegats Juifs ayant apporté l'art de la faire, de même que de ces inſtrumens propres à tirer des bales, nommés arquebuſes; & qu'à l'avenir certain nombre de Janiſſaires des plus habiles en ſeroient armés, pour nuire aux Infidéles, de la même maniere qu'ils ont en vûe de nuire aux autres.

Permets-moi donc, ſage inſtructeur de la vaillante jeuneſſe, la fleur & l'appui de la gloire Ottomane, de te dire que les armes dont on fait maintenant uſage parmi les Infidéles, & la maniere de s'en ſervir dans les occaſions, varient extrê-

mement, & qu'il y a des gens jour & nuit occupés à en inventer d'autres qui soient encore inconnues à leurs ennemis. Les François sont si adroits en ce genre d'étude, qu'ils surpassent toutes les nations du monde, & que tous les Nazaréens empruntent d'eux, non seulement la maniere de se battre, de camper, de fortifier, d'attaquer, &c. mais même les termes & le langage de cet art meurtrier, qui sont tous François. 1692

Ne penses pas que ce soit ici un avis inutile que je te donne, ou ne crois pas qu'il soit au-dessous de toi d'apprendre tous les progrès de l'art de la guerre des Infidéles & des ennemis; puisque je puis te dire, qu'ils ne manquent pas à leur tour d'apprendre de toi tout ce qui leur manque, & qu'ils ajoutent de ton excellente discipline à la leur, tout ce qu'ils y trouvent d'utile. En voici une preuve.

Comme il y a long-tems que tu as appris aux Janissaires à se défaire de la pique, arme inutile & embarrassante, & qu'au lieu de cela tu as mis tous tes soldats en état de se battre offensivement, les François trouvant ta méthode excellente, l'ont imitée, & tous les vieux regimens ont été fait fusiliers, comme on parle ici, de sorte qu'il n'y en a plus aucun qui se serve de la pique; ce qui fait

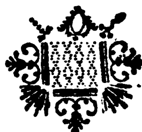
doute sera bientôt suivi dans toutes les
1692 armées des Nazaréens.

Mais il sera noté dans les âges suivans, à ta louange, que tu es le premier qui a introduit cette coutume, & que par là tu as rendu les Janissaires plus redoutables dans le combat depuis quelques années, comme il a paru particulierement à la défense de la ville de Bude, & à la bataille de Nizza.

De même donc qu'ils ont emprunté de toi cet utile changement, ne te fais point une peine de prendre d'eux en échange l'addition qu'ils ont faite ici aux armes de leurs Mousquetaires d'un long poignard, qu'ils appellent bayonnette, lequel dans les combats de près avec l'ennemi, & particulierement avec la cavalerie, ils mettent au bout de leurs armes à feu, & en présentant la pointe à l'ennemi, ils en repoussent d'autant plus facilement les plus violentes attaques des cavaliers, aussi-bien que les fantassins, que cela ne les empêche pas de tirer; de sorte que par cette nouvelle méthode de se battre, l'ancien usage de tourner la crosse du mousquet, & d'en frapper comme d'une massue, est aussi entierement aboli: la pointe de la bayonnette étant présentée au bout du mousquet, devient bien plus redoutable dans les charges, & fait un plus grand fracas que la crosse.

Tu es trop ſage pour ne pas goûter cet avis, & trop équitable pour l'attribuer à tout autre motif qu'à mon zéle pour le ſuccès des armes du plus glorieux Empire du monde, dont je ſouhaite que les conquêtes puiſſent s'étendre d'un pôle à l'autre. D'ailleurs, ce ne ſera pas une petite gloire pour toi, quand nos neveux trouveront marqué ſur les regiſtres de la ſublime Porte, que c'eſt ſous ta direction que les armes des Janiſſaires ont été augmentées d'une piece ſi eſſentielle que la bayonnette, par le moyen deſquelles nos troupes préſenteront à l'ennemi un front tout auſſi heriſſé que ſi c'étoit encore des piquiers, & elles ne pourront pas moins tirer que ſi c'étoit tous des fuſiliers.

1692



1692

LETTRE XI.

A Mehemet Aſdàn Cupriogli, magnifique Viſir Azem.

Namur inveſti & pris par le Roi de France, dans le tems qu'il ſe voyoit entouré d'ennemis : conſternation des Alliés à cette nouvelle, & relation de quelques particularités du ſiége.

A Qui mieux qu'à toi, qui es le reſtaurateur de la gloire des Fidéles, & qui te connois en grandes actions, pourrois-je envoyer une relation des progrès que font les armes de la France, & de la conquête d'une ville jugée imprenable par la nature de ſon aſſiette autant que par l'art, & de plus toujours pourvue d'une garniſon nombreuſe, compoſée de ſoldats réſolus & expérimentés ?

Pendant que les forces unies des Allemands, Hollandois, Anglois, Ecoſſois, Irlandols, & de toutes les Puiſſances du monde ſeptentrional s'aſſembloient pour tomber ſur le Roi de France, comme ſi l'on avoit réſolu de finir la guerre dans une ſeule campagne, & qu'aucun pouvoir humain ne fût capable de leur réſiſter ;

pendant que l'on faiſoit la revûe de leurs troupes nombreuſes, & que le monde 1692. paroiſſoit étonné, en penſant ſeulement à ce que pourroit faire une telle puiſſance, conduite par un Prince auſſi guerrier que l'eſt le nouveau Roi d'Angleterre, ou comme on le nomme ici le Prince d'Orange : pendant que tous les yeux étoient tournés ſur les conſeils de la France, & que chacun paroiſſoit impatient de voir le parti que le Roi choiſiroit, & comment il s'y prendroit pour oppoſer ſes troupes aux forces prodigieuſes qui ſembloient menacer ſes Etats : pendant, dis-je, que les choſes étoient dans cette ſituation ambigue, tout le monde ſe trouvoit dans une eſpece de conſternation, excepté le Roi de France ; & l'on peut véritablement dire de lui qu'il étoit le ſeul homme de ſon Royaume qui ſe faiſoit un jeu de toutes ces choſes en apparence ſi terribles : il paroiſſoit toujours avec un viſage riant & un air gai, paſſant la journée avec les belles, & une partie de la nuit aux bals, aux operas, aux feſtins & aux ſpectacles, comme ſi ſes Etats euſſent joui d'une paix profonde, & n'euſſent aucun ennemi à craindre.

De tems en tems ſeulement, comme par maniere de divertiſſement, il ſe déroboit pour entrer dans ſon Divan, ou

dans la chambre de son Conseil, où il
1692 restoit néanmoins si peu, qu'à peine s'appercevoit-on de son absence, & lorsqu'il revenoit, c'étoit toujours avec un air aussi égal que le seroit celui d'un homme né uniquement pour les plaisirs, & noyé dans les délices.

Mais tout d'un coup, & lorsqu'on y pensoit le moins, on reçut à Paris une nouvelle si inopinée qu'elle surprit tout le monde, puisque personne ne s'en étoit seulement douté : cette nouvelle portoit que Namur étoit investi par Monsieur de Boufflers, & que les troupes des garnisons frontieres étoient toutes en pleine marche pour former le siége.

Ce ne fut pas tout encore, car deux ou trois jours après, le bruit se répandit que l'on préparoit l'équipage de campagne du Roi, & l'on dit que Sa Majesté avoit résolu de commander le siége en personne.

Il est impossible de te décrire la confusion & le desordre où ce coup d'éclat mit tout le monde; les Alliés assemblerent au plus vîte leurs forces nombreuses pour secourir la ville, & firent paroître une si grande assurance de succès, que l'on commençoit ici à douter fort de celui du siége; mais le Roi & le Duc de Luxembourg poursuivirent constamment les mesures

qu'ils avoient prises, sans s'en laisser dé- 1692
tourner par aucune considération.

Comme les Alliés parloient d'avoir cent mille hommes pour faire lever le siége, le Roi résolut d'en avoir autant pour le couvrir, outre un corps suffisant pour le faire.

Le Roi s'étant donc fermement proposé de s'y rendre en personne, toutes les troupes de sa maison eurent ordre de marcher, les Gendarmes, les Chevaux-légers, les Gardes-du-corps, tous prirent les devans, & le Duc de Luxembourg se vit à la tête de cent & vingt-cinq mille hommes avant que le Roi arrivât, qui en amena encore avec lui plus de quinze mille.

Dès que le Roi fut dans le camp, le siége fut poussé si vivement, que la ville se rendit par capitulation en moins de douze jours. Les batteries des Assiégeans, qui consistoient en cent soixante pieces de canon & soixante mortiers, firent un si terrible feu, & les troupes seconderent si bien leur artillerie par des attaques & des assauts donnés l'un après l'autre, que rien ne leur pouvoit résister.

La ville s'étant enfin rendue, les François eurent l'avantage que leurs lignes occuperent moins de circonférence. Le château & un bon fort bâti depuis peu, qui se défendoient encore, occupoient un au-

1692 gle formé par deux rivieres, la Meuse & la Sambre, de sorte que les François n'avoient autre chose à faire que d'étendre leurs ouvrages d'une riviere à l'autre. Je ne puis mieux te représenter cette situation, qu'en la comparant à celle de la ville de Belgrade, située dans l'angle où le Danube & la Save se joignent.

Le château & le fort firent une vigoureuse résistance, le dernier étant défendu par Monsieur Coerborn, l'Ingenieur qui le bâti, & dont il portoit le nom. Cet homme n'est pas moins Soldat qu'Ingenieur, & est un des meilleurs Officiers qu'il y ait dans cette partie du monde, tant pour l'expérience dans la conduite, que pour le courage dans l'action.

La vigueur de cette défense donna le tems au Prince d'Orange de ramasser ses troupes, & en homme de parole, il s'approcha du camp des François avec une armée de quatre-vingt-quinze mille hommes, tous vieux corps aguerris, la fleur des soldats de cette partie du monde.

Toutefois à la vue de cette formidable armée, & comme si elle n'étoit venue que pour être témoin de la gloire de la puissance Françoise, le Roi emporta la Place. Le Duc de Luxembourg couvrit le siége avec une armée au moins égale à celle des Alliés, & se posta si avantageusement,

en couvrant le front de son camp par une riviere, en retranchant toutes ses avenues 1692
& en le fortifiant si bien par de bonnes lignes garnies d'un grand nombre de pieces de canon, qu'il fut impossible au Prince d'Orange de l'attaquer, ni même de passer la riviere, quoiqu'elle fût fort basse, pour s'approcher de ses retranchemens.

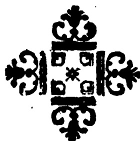
Il est vrai que les Alliés firent plusieurs mouvemens d'un côté & d'autre pour l'engager à sortir de son poste, mais inutilement, & la riviere étant venue à s'enfler dans ces tems là par une grosse pluie, leur fournit une bonne excuse de ne pas entreprendre ce qu'ils voyoient bien ne pouvoir faire sans risquer de ruiner totalement leur armée.

Le Roi poussant pendant ce tems-là ses attaques contre la Place, battant jour & nuit ses ouvrages sans cesser, & la garnison étant harassée à n'en pouvoir plus par des assauts & un feu continuels, & enfin tous les ouvrages extérieurs étant emportés, les Assiégés furent obligés de capituler, après avoir perdu plus de sept mille hommes dans ce siége.

Je ne sçaurois t'exprimer la réputation que cette action a donnée aux armes Françoises, & la vigueur qu'elle a communiqué à leurs Conseils, dans le tems que toute l'Europe s'attendoit de les voir succomber

1692 sous la puissance de tant d'ennemis? aussi n'y a-t-il rien qui la puisse égaler que tes entreprises glorieuses en Hongrie, où tu as rétabli l'honneur des armes Ottomanes, & rabattu l'insolence des ennemis de la gloire de notre invincible Maître d'une maniere qui étonne tout l'univers.

Illustre & fortuné Visir, tu obscurcis seul la gloire des plus grands héros. Puisse ton nom être terrible & ton bras victorieux, jusqu'à ce que tu éleves le Croissant de Mahomet sur le pinacle de la grande Mosquée de Vienne, d'où les superbes Nazaréens eurent l'insolence de l'ôter, après qu'il y eût été pendant cent vingt ans un témoignage des armes puissantes de Soliman le magnifique, Empereur des Musulmans.



1691

LETTRE XII.

A l'Aga des Janiſſaires.

De la conduite du Roi de France en ſe ſoutenant contre ſes puiſſans ennemis. Il l'exhorte à exercer toutes les troupes Muſulmanes à la maniere des Janiſſaires.

LES Nazaréens anciens ennemis de Dieu & de ſon Prophete, ſont, comme tu ſçais ſans doute, univerſellement en guerre les uns contre les autres; mais de tous les Princes il n'y en a point qui s'en trouve plus mal que l'Empereur d'Allemagne, qui outre la guerre en Hongrie, en a encore une rude & ſanglante à ſoutenir contre les François.

Quoique ſon pouvoir ſoit grand, que ſes troupes ſoient nombreuſes & bien diſciplinées, & ſes Généraux braves & expérimentés; toutefois la promptitude & la juſteſſe des mouvemens des François, leur ſubtilité à inventer des attaques, & la vigueur qu'ils montrent dans l'exécution de leurs deſſeins, ſont telles que les Allemans ont par tout du deſſous & ſont défaits.

Le Roi de France eſt dévoré en ima-

gination par les Alliés, mais il se démêle
1692 toujours de leurs mains par l'admirable sagesse de ses Conseils, & par la vigueur de ses Généraux. Malgré toutes leurs rodomontades il fait par-tout des conquêtes, & l'art qu'il a de faire tourner les mesures de ses ennemis contre eux-mêmes, en prévenant leurs desseins, fait avec justice l'étonnement du genre humain.

Les Puissances du Nord ont mis à la tête de leur alliance un Prince politique en conseil, comme Tomombelus le Mameluque; terrible dans le combat, comme Scanderbeg l'Epirote, & d'un génie martial comme Isurael le Persan; mais comme ceux-ci ont tous été infortunés, & que leur puissance a enfin succombé sous le pouvoir terrassant des Ottomans, de même le Prince d'Orange s'est rendu glorieux par ses défaites, & la grandeur de son ame paroît avec plus d'éclat par l'égalité de son esprit dans ses malheurs, qu'elle n'auroit peut-être fait au milieu des lauriers & des triomphes de la victoire.

Au commencement de l'année, il a eu le déplaisir de voir le Roi de France enlever la plus redoutable Place frontiere des Pays-Bas, pour ainsi-dire à ses yeux, étant à la tête de cent mille hommes, sans qu'il lui fût possible de la secourir, & il vient d'avoir le malheur d'attaquer l'armée Fran-

çoise auprès d'un village nommé Steenkerque, & d'être repoussé avec perte de plus de cinq mille hommes, & de quelques-uns de ses meilleurs Généraux, s'étant donné la peine d'apporter cette victoire au Duc de Luxembourg jusques aux lignes même de son camp. 1692.

En Allemagne de même le Roi de France gagne terrein toutes les campagnes, & il a pillé pendant celle-ci les frontieres de l'Empire; & à la vue d'une armée supérieure, il a forcé les Allemands à repasser le Rhin; & quoiqu'il ait refusé de se battre contre l'armée entiere, il en a défait quatre mille chevaux qu'il a surpris séparément, sans qu'il en soit échapé que peu d'hommes.

C'est ainsi que le Monarque François, quoiqu'il ait à surmonter des difficultés sans nombre au dedans, & qu'il soit environné de puissans ennemis au dehors, triomphe toujours, parce qu'ils prennent mal leurs mesures, & il les réduira certainement tous l'un après l'autre, si quelque coup imprévu ne l'arrête & ne rabat sa grande supériorité; mais il ne semble pas qu'il y ait rien à appréhender de ce côté-là, puisque le pouvoir de la France est si grand, & le Roi si vigilant, qu'il paroît presqu'impossible de le surprendre.

La fortune de ce Prince me fait souve-

nir de celle de Saladin, ce fameux Prince
1692 Arabe, ou Sultan des Sarrasins, qui se trouvant environné & accablé des armées innombrables des Nazaréens, qu'un zéle aveugle poussoit à faire la guerre aux Musulmans, sous prétexte de recouvrer le sépulcre de Jesus, fils de Marie; par sa vigilance & par sa valeur, accompagnées d'une application infatigable, les surmonta à la fin tous, & les renvoya chez eux, instruire leur postérité de la folle entreprise où leurs peres répandirent leur sang & épuiserent leurs trésors, pour gagner le sépulcre de celui qui a été enlevé au Ciel.

Ainsi puissent les armes de l'invincible Sultan Achmet, notre glorieux Maître, prosperer entre tes mains; jusqu'à ce que les Allemands & les autres Nations Nazaréennes, qui depuis si long-tems ont levé le bouclier contre les Fidéles, reconnoissent leur folie, s'en repentent, & avertissent leur postérité de se garder d'échouer contre le même écueil.

Permets-moi, vaillant Aga, de te témoigner mon étonnement, de ce que l'expérience & la valeur des Janissaires n'ont pas encore convaincu le Grand-Visir de la nécessité & de l'utilité d'entretenir un plus grand corps de ces braves troupes, & un nombre convenable à la grandeur & à l'étendue des Etats du Grand-Seigneur,

& proportionné à l'accroissement du pouvoir des Nazaréens, qui, par les avantages que la colere du Ciel leur a donné sur les Vrais-Croyans, sont devenus plus puissans & plus insolens que jamais? 1692.

Pourquoi les Odas des Janissaires ne sont-elles pas augmentées dans chaque Gouvernement? Pourquoi même tous les soldats du Grand-Seigneur ne sont-ils pas Janissaires, c'est-à-dire, pourquoi n'apprennent-ils pas la discipline? Pourquoi ne sont-ils pas dressés à la fatigue? Pourquoi ne sont-ils pas instruits à observer une exacte subordination à l'égard de leurs Officiers? En un mot, pourquoi ne s'applique-t-on pas à en faire de bons soldats?

Le courage & la vigueur de l'esprit, la force & l'agilité du corps dont nos gens sont doués, surpassent de beaucoup celles des nations auxquelles ils ont affaire; car qu'est-ce que les François, les Italiens, les Hongrois? Ils n'ont ni la constance, ni la force des Janissaires, des Bulgares, des Georgiens & des Armeniens. Les simples soldats François sont d'une taille petite & méprisable, leurs membres sont foibles, leur tempérament est délicat; de plus leur intempérance les affoiblit & les énerve, & à les voir on les diroit incapables d'aucun service important; malgré tout cela on les a vu souvent renverser les nations in-

disciplinées, quoique plus robustes qu'eux,
1691 même les Allemands, & cela uniquement par l'excellente conduite de leurs Officiers, par l'expérience qu'ils ont de la guerre, & par leur adresse à se servir de leurs armes avec avantage.

Si les sujets du Grand-Seigneur étoient de même dressés pour la guerre, s'ils étoient journellement exercés dans les armes, ainsi que le font les Janissaires, il est certain qu'alors le génie martial, l'intrépidité, la constance & le courage des Musulmans l'emporteroient tellement sur les Infidéles, qu'ils les tailleroient en pieces, & que leurs meilleures troupes ne sçauroient plus tenir devant eux. Si, au contraire, on ne s'applique pas à ce que je viens de dire, il en arrivera tout autrement, parce que l'art de la guerre se perfectionne si fort, la méthode de se battre change tellement tous les jours, les ruses & les stratagêmes des Généraux sont si différens de ce qu'ils étoient du tems de nos Peres, qu'il sera impossible aux troupes du Grand-Seigneur, excepté aux Janissaires & aux Spahis, de faire ferme devant leurs ennemis. Il convient donc à tous égards d'augmenter ces deux corps, & de les encourager à proportion de leur mérite; car alors les armes des Ottomans triompheront, comme elles ont toujours fait, des nations infideles,

les, jusqu'au jour que les grands battans des portes d'Eden seront ouverts, & que les Fidéles, avec des épées flamboyantes, détruiront les ennemis de Mahomet. 1692

LETTRE XIII.

Au même.

Jeûne publié par le Roi de France, & grands succès qui le suivirent.

ON auroit dit au commencement de cette année, que la bonne fortune du Roi de France commençoit à l'abandonner, vû que les choses alloient en empirant pour lui de tous côtés ; car quoiqu'il eût profité à l'ordinaire des avantages du Printems, pour entrer de bonne-heure en campagne ; pratique constamment suivie par la France, parce qu'elle s'en est toujours bien trouvée, qu'elle lui donne le dessus sur les Alliés, & que c'est à cette coutume qu'elle est redevable de la prise de Mons & de Namur, comme je l'ai marqué au Grand Vizir : cependant, après cette derniere conquête, l'armée confédérée harcela extrêmement les frontieres des François en Flandres, & attaqua même leur

1692 grande armée dans son camp, quoique sans beaucoup de succès.

Mais deux coups ont sur-tout étourdi la France, ou, pour mieux dire, elle a reçu deux coups de poignard dans les intestins; elle qui auparavant se battoit pour la vie: & l'on croit que si on les eût suivis chaudement, la gloire du Roi de France auroit été bien près d'expirer. L'un de ces coups a été la défaite de sa flote par les Anglois & les Hollandois, & l'autre l'irruption du Duc de Savoie, qui avec une armée de quarante mille hommes a pénetré jusques dans le cœur de la France, où il a commis des ravages épouvantables, & brûlé plus de cent villes ou bourgs. J'ai écrit plus au long sur ces deux évenemens au Kaïmakan, de sorte que tu en auras déja appris les particularités.

La nation Françoise a été tellement humiliée par ces deux terribles coups, frapés l'un sur l'autre, & auxquels il n'y avoit pas moyen d'appliquer de remede assez prompt, sur-tout, puisqu'en même tems on se voyoit menacé d'une puissante invasion, ou d'une descente de la part des Anglois, que ne sçachant comment parer à tant de malheurs, elle a pris le parti d'avoir recours à ce que les Nazaréens appellent le dernier remede, & qui est d'im-

plorer le secours du Ciel. Pour cet effet, le Mufti de Paris a fait publier un Beiram 1692. général dans tous les lieux de sa Jurisdiction; ce qui a été imité par les autres Muftis, chacun dans les pays de son obéissance, avec des ordres très-exprès aux Peuples, de s'appliquer sérieusement à leurs dévotions, & de prier Dieu, au nom de Jesus, fils de Marie, pour qu'il les délivrât.

Si les péchés des autres nations Nazaréennes étoient si grands, que le Ciel ne jugeât pas à propos de châtier la France par leurs mains, ou si leur Prophete Jesus, auquel les François addresserent leurs prieres, obtint du secours pour eux, c'est ce que j'aurois de la peine à décider; car les Nazaréens François se vantent d'avoir tant d'intercesseurs dans le Ciel, qu'ils seroient eux-mêmes bien embarrassés de dire au juste, qui est proprement celui qu'ils doivent remercier de leur délivrance, à ou qui de toute cette cohue ils rendront leurs actions de graces pour l'avoir procurée. Ce que je viens de dire te surprendra peut-être; mais ton étonnement cessera quand tu sçauras qu'il n'y a que fort peu de gens ici qui addressent leurs prieres directement à Dieu; mais que le plus grand nombre invoquent, les uns la bienheureuse Vierge, qui n'est autre que Ma-

1692 rie, mere de Jesus, d'autres quelque vieux Moine ou Hermite, ou tel autre qu'ils croyent des amis de Dieu, & en état de leur obtenir des graces; de sorte que l'on peut dire qu'il y a presque autant d'idoles qu'il y a d'adorateurs.

Quoi qu'il en soit au reste, il est certain que tout le torrent des heureux succès des ennemis de la France semble être tari tout à coup, & leurs entreprises, quelque belles & bien concertées qu'elles parussent, ont échoué de toutes parts, & le Roi est plus que jamais en beau train de finir la campagne par un triomphe général de tous ses ennemis.

Il faut avouer, illustre & fortuné conducteur des troupes choisies des Fidéles, que l'épée du soldat n'est point tirée inutilement, lorsque ses yeux ont auparavant été élevés au ciel; car soit que Dieu exauce ces Infidéles ou non, le culte mal entendu qu'ils lui rendent, ne sçauroient empêcher qu'il ne paroisse quelquefois leur prêter l'oreille, comme il fait à toutes ses créatures, lorsqu'elles levent les mains vers lui pour l'invoquer dans leurs besoins; souvent même il les délivre d'un danger, pour leur donner par là occasion de chercher le droit chemin, & la véritable maniere dont il veut qu'elles s'adressent à lui dans d'autres occasions.

Il est très-convenable à l'idée que nous avons du Grand Allah, qui dirige toutes 1692.
les affaires des hommes, tant particulieres & personnelles que nationelles, qu'il exauce quelquefois les prieres que les nations infidéles lui adressent dans leurs calamités, & qu'il fait pencher ses faveurs vers elles, à mesure qu'elles penchent elles-mêmes à l'amendement de vie, quoiqu'elles soient dans le fond coupables de la transgression de ses loix ; car on ne sçauroit dire dans le bon sens que le ciel demeure neutre dans ce qui regarde la guerre ou la paix entre les nations, quoique de part & d'autre infidéles & ennemies de Dieu ; mais il délivre d'un côté, & livre de l'autre, de la maniere qui répond le mieux aux grandes fins de sa gloire sur la terre.

Combien plus donc exaucera-t-il les prieres de son peuple fidéle qui marche dans la droite voie ? Quel courage cette vérité ne doit-elle pas inspirer aux cœurs, & quelle force ne doit-elle pas communiquer aux bras de tes glorieux soldats, puisqu'ils sçavent que tout le chœur des Vrais-Croyans fait ou adresse cinq fois par jour ses prieres ardentes au ciel pour le progrès victorieux de leurs armes ?

Pour rendre cependant justice au Roi de France, il ne s'en est pas tenu aux

simples prieres de ses sujets; mais pen-
1692 dant qu'ils solliciterent le ciel, il se pré-
para pour bien combattre. Je ne puis te dire si c'étoit parce qu'il avoit plus de confiance en ses forces que dans l'effet de la dévotion de son peuple; mais il est certain qu'il s'appliqua avec une extrême vigilance à repousser les attaques des ennemis, & que ses troupes remporterent des victoires inattendues en différens endroits.

Le ciel sembla concourir en même tems à laisser respirer la France; deux choses particulierement semblerent être dirigées en leur faveur par une puissance surnaturelle: le Duc de Savoie, au milieu de ses succès, & ayant penetré dans le cœur du Dauphiné, où il se promettoit déja le pillage des villes de Briançon & de Grenoble, quelques-uns prétendent même qu'il avoit dessein de passer le Rhône & d'entrer dans le Languedoc; au milieu de ses triomphes, dis-je, le Duc, qui étoit l'ame de l'entreprise, fut frappé d'une maladie sale, que l'on appelle ici la petite verole, maladie inconnue dans l'heureux climat de l'Arabie, où toi & moi reçûmes une haleine pure.

On fait un conte ici que les François font sonner fort haut, quoique je te proteste d'avance que je n'en crois pas un

seul mot : c'est que dans le même moment
que le Roi de France se mit à genoux dans 1692
la Chapelle Royale, c'est-à-dire dans la
Mosquée de son Palais de Versailles, pour
faire sa priere devant l'image de Marie,
la mere de Jesus, elle frappa le Duc de
Savoie de la petite verole. Si ce fait étoit
bien prouvé, les François & tous les Nazaréens Romains auroient beaucoup plus
de raison d'adorer leur Notre-Dame que
nous ne croyons qu'ils ont.

Mais laissant ces Nazaréens en proie
à leurs superstitions, il est certain que le
Duc fut si mal, & réduit en un si grand
danger de sa vie, que cela arrêta tout
d'un coup le cours de ses victoires : ses
troupes se retirerent du mieux qu'elles
purent, elles abandonnerent toutes les
places qu'elles avoient prises, elles rompirent tous les ponts derriere elles, en un
mot elles s'enfuirent, plutôt qu'elles ne
se retirerent de la France, puisqu'elles
sortirent bien plus vite qu'elles n'y étoient
entrées, quoique l'armée Françoise ne fût
nullement à portée de leur faire précipiter leur marche, & que personne ne se
mît en devoir de les poursuivre.

Je ne sçais si le Roi de France reconnoîtra en ceci la main de Dieu, ou s'il
en fera honneur à Marie ; mais il est du
moins très-certain que s'il refuse la gloire

de cet événement à la main qui l'a sauvé
1692 en effet d'une maniere si remarquable, & s'il en témoigne au contraire sa reconnoissance à l'image de sa Chapelle ; le juste & souverain Arbitre des choses humaines ne manquera pas de lui en faire sentir son indignation, & peut-être remettra-t-il ses verges entre les mains du Duc de Savoie, pour ramener par ce moyen le Roi de France à une dévotion mieux dirigée.

Outre cette insigne délivrance, ce Prince en a reçu encore une autre immédiatement du ciel : elle consiste en ce que les troupes Angloises, qui étoient non seulement destinées, mais même actuellement embarquées & en pleine mer, pour aller faire une descente sur les côtes de France ; ce que les François paroissoient appréhender extrêmement, parce qu'ils ne sçavoient pas où les attendre, ni comment se mettre en défense contr'eux ; ces troupes, dis-je, s'en sont retournées en Angleterre, & ont entierement abandonné leur dessein, sans que l'on puisse dire aucune raison apparente de cette retraite.

Etant ainsi délivrés de ces deux grands & menaçans articles, les François se sentirent non seulement soulagés, mais de loisir à appliquer les remedes nécessaires aux autres endroits les plus foibles : ainsi

le Duc de Luxembourg ayant été attaqué par le Roi d'Angleterre à Steenkerque en Flandre, le repoussa après un combat fort opiniâtre, avec perte d'environ huit mille hommes, & se croyant en état par cette victoire, de maintenir le terrein avec moins de troupes qu'auparavant. Il en a fait des détachemens pour le Rhin & le Piémont, dont je te donnerai une relation plus ample dans une autre lettre. 1692

Je finis celle-ci, illustre Aga, en souhaitant que, comme ces guerres sanglantes détruisent une grande multitude d'hommes, & que les Nazaréens se taillent de la sorte en pieces les uns les autres, cela puisse aboutir enfin à la gloire complette de la sublime Porte: en attendant fais toujours avancer joyeusement les enseignes victorieuses des Musulmans, d'autant plus assuré du succès que tu es assisté par les prieres & l'intercession de notre grand Prophete, qui secondera par-tout tes desseins & ta valeur infatigable.



1692.

LETTRE XIV.

Au vénérable Moufti.

De l'irréligion des Chrétiens. Mort du Pape Alexandre VIII.

LEs affaires de la Religion dans ces quartiers du monde tendent apparemment à faire oublier entierement qu'il y a une régle suivant laquelle les hommes doivent vivre sur la terre, ou un Dieu qui juge leurs actions dans le ciel. Tu serois étonné, vénérable & sage patron de la piété, de voir comment ce qu'on appelle Religion est balotté ici, par ceux mêmes qui veulent passer pour sçavans & spirituels, & qui se vantent d'avoir atteint la profondeur des connoissances humaines. C'est par leur indigne manege qu'ils l'ont déja fait tomber dans le mépris, & que dans peu, si cela continue, elle sera entierement perdue, de façon que l'on ne s'en souviendra peut-être plus, & qu'on oubliera jusqu'à son nom.

Il est vrai pourtant qu'il y a tant de profit à faire ici par la montre que l'on en fait extérieurement, que je crois que les formalités de la Religion subsisteront encore

pendant quelque tems, du moins jusqu'à ce que l'orgueil, la luxure & la sensualité 1692
du Clergé excitent le commun peuple à se faire justice lui-même des Prêtres; ce qui ne manquera pas d'arriver à la premiere occasion que la populace se croira en pouvoir de le faire: alors, comme le corps & l'essentiel de la Religion ne se trouva jamais parmi eux, l'ombre en disparoîtra sans beaucoup de peine.

Il y a quelques mois qu'un homme, qui d'ailleurs ne manque pas d'esprit, publia ici un Livre intitulé: *La vanité de la Religion, & la nécessité qu'il y a d'en jetter le masque.* Son dessein est d'insinuer que, vû que la mauvaise vie du Clergé ou des Dervis découvre ouvertement aux yeux du monde qu'il n'y a chez eux aucune Religion, mais que tout ce qu'ils en disent n'est que pure grimace & hypocrisie, uniquement destinée à attraper l'argent des sots & à usurper le pouvoir sur les autres hommes; ceux-ci doivent, par cette raison, secouer une bonne fois la joug insupportable de l'apparence de la Religion, & n'y prétendre plus dans le monde.

Quelques-uns regardent cet ouvrage simplement comme une satyre hardie contre l'hypocrisie & les tromperies des Dervis, qui, à la faveur des habits & des

1692. Ordres religieux, ſont les protecteurs & les promoteurs de toute ſorte de vices & de méchancetés. Mais je ne ſçais ſi l'Auteur n'eſt pas Muſulman dans le cœur, & ſi le véritable ſens de ſes paroles ne tend point à perſuader ſes compatriotes qu'ils doivent ſe défaire du maſque dont ils ſe ſont couverts juſqu'à préſent, avouer la tromperie, & renoncer à tout ce qu'ils appellent ici Religion, pour embraſſer les très-pures & très-parfaites régles du bonheur, dictées par la bouche de la vérité, & adherer à l'oracle éternel, & à la loi du grand Prophete.

J'appris, il y a quelque tems, que le grand Moufti des Nazaréens, le Prince des tromperies & des myſteres d'iniquité, à qui l'on donne le nom de chef des ſectateurs de Jeſus, de guide infaillible de la loi, & d'interprête de la foi & de la doctrine des Chrétiens, étoit ſur le point de mourir.

A l'ouie de ces nouvelles, à peine pourroit-on te décrire les courſes, les dépêches, & les cabales qu'il y a eu parmi les Princes & les Cours de cette partie du monde, pour avoir chacun un chef de ſon parti à une nouvelle élection. La France eſt particulierement intereſſée de voir, s'il eſt poſſible, élire un nouveau Pape d'entre les Cardinaux qui ſont de la fac-

tion Françoise, & le Divan du Roi a dépêché des couriers à tous les Cardinaux 1692.
qui en sont, pour qu'ils se rendent incessamment à Rome, afin d'y être présens à la nouvelle élection, & avoir l'œil sur le principal article dans le Conclave. Il est digne de toi, sublime miroir de la vérité, de voir clair dans la politique de ces gens, & qu'on t'expose fidélement de quelle maniere s'est faite cette élection. Je tâcherai de ramasser autant de particularités sur lesquelles on puisse sûrement compter qu'il me sera possible, pour les mettre à tes pieds à mesure que les choses avanceront, puisqu'enfin on est informé que le Pape est mort.

Déja je ne remarque aucune affliction pour la perte de celui qui quitte la place : de quelle conséquence est, dit-on, la mort d'un pareil vieillard ? & à te dire vrai, on n'a pas grand tort. D'ailleurs aussi les égards pour la personne du Pape défunt sont entierement étouffés par les grands mouvemens que l'on se donne de tous côtés pour une nouvelle élection, puisqu'à cet égard l'Empereur & l'Espagne ont des intérêts tout-à-fait différens de ceux de la France.

Le Pape mort, qui s'appelloit Alexandre VIII, n'a siégé dans la chaire Pontificale que quinze mois & quelques jours, & n'avoit pas moins de quatre-vingt un

ans. Voici les particularités de ſa mort, telles que la Cour les a publiées ici.
1692

Il avoit été indiſpoſé pendant quatre ou cinq jours, & ſon grand âge lui donnant lieu de croire que la premiere attaque qu'il auroit l'emporteroit, il ſe diſpoſa à ſon départ de ce monde. Pour cet effet il s'entretint long-tems le 29 de la premiere lune avec les Cardinaux, ſur les différens intérêts des Princes de l'Europe, & des efforts qu'il avoit faits pour prévenir les malheurs de la guerre, ſans y avoir pû réuſſir. Il autoriſa en même tems quelques Bulles, & ſe déclara contre certaines entrepriſes du Roi de France ſur l'Egliſe.

Le 30 il ſe trouva fort mal, & le 31 encore pis, & ſentant ſa fin approcher, il le déclara, ce qui obligea les Cardinaux, & plus particulierement ſes favoris, à ſe tenir auprès de ſa perſonne. Le lendemain matin ſe trouvant un peu mieux, il reçut ce qu'ils appellent l'Extrême-Onction, & le reſte des ſceaux de leur Religion, & s'entretint long-tems avec le Cardinal Colloredo, ſon Confeſſeur, & autres Eccléſiaſtiques, ſur des matieres de piété, après quoi les Cardinaux étant conduits auprès de ſon lit l'un après l'autre, il recommanda ſerieuſement à leurs ſoins, de jetter les yeux, dans le pro-

chain Conclave, sur une personne digne de remplir la chaire de S. Pierre, d'autant plus qu'ils devoient considerer la conséquence de l'élection dans la conjoncture présente des affaires de l'Europe. Il expira la nuit du même jour, environ à quatre heures du matin, âgé de quatre-vingt un ans, après avoir siégé quinze mois & & vingt-deux jours, ayant été élu le 16 de la dixiéme lune de l'an 1689 de l'hegire Chrétienne. 1691

L'ouverture du Conclave, la maniere de procéder à l'élection, les régles de la sévere ou plutôt de la ridicule retraite des électeurs pendant le tems de la vacance du siége, sont toutes choses que tu connois à fond; ainsi il n'est pas nécessaire que je t'ennuie par des répétitions.

On ne sçait pas encore qui sera celui qui succedera au Pontificat de ces Idolâtres; aussi cela n'est-il pas pour nous de grande conséquence: car quoique les Papes travaillent fort assidument à se rendre considérables aux yeux des Princes de l'Europe; toutefois ceux des partis contraires, & même quelques-uns de ceux qui reconnoissent d'ailleurs l'autorité Papale, prennent souvent occasion de mortifier les Papes, & de leur faire sentir la vanité & la petitesse de leur pouvoir, lorsqu'il entre en concurrence avec leur inté-

rêt. Cette façon d'agir fait de tout le systême
1692 me de la Papauté une pure piece de pompe politique, propre pour soutenir l'orgueil & la luxure du Clergé, & qui n'est, considéré en lui-même, qu'une ampoule remplie d'air & de vuide, lorsqu'il veut s'éprouver contre ses supérieurs, c'est-à-dire, contre les Puissances séculieres de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, le Conclave s'est assemblé, & ce qu'il y a de remarquable, c'est que le dernier Pape la laissé complet; chose qui ne s'est vue de mémoire d'homme. Ce Pape étoit au reste un des personnages les moins remarquables qui ayent rempli ce poste depuis plusieurs siécles, & l'unique chose que l'on peut dire à son honneur, c'est qu'il n'a fait ni bien ni mal. A son nom près, il n'a laissé à la postérité que très-peu de chose pour la faire souvenir qu'il ait jamais été. Il étoit déja surané lorsqu'il parvint à la Papauté, & après l'avoir possedée fort peu de tems, il a laissé la prétendue Chaire du vieux Pécheur justement comme il l'avoit trouvée.



1692.

LETTRE XV.

A Ali, Bacha, Chef des Ingenieurs, & Seraskier de la Morée.

Prise du château de Montmelian par les François.

JE ne sçaurois trouver une plus belle occasion de t'apprendre quelque chose de ta profession, que ce qui se présente justement à l'heure qu'il est parmi les Nazaréens : le château de Montmelian est une forteresse dans le Duché de Sovoie, qui pendant plusieurs siécles a été jugée imprenable, tant par les avantages de sa situation, que par l'addition de toutes les fortifications que l'art a pu inventer, où dont les meilleurs Ingénieurs de ces pays se soient avisés, pour la rendre entierement invincible.

Il est situé sur un rocher affreux, extrêmement haut, roide, & inaccessible, si ce n'est d'un seul côté, où le roc forme une langue étroite, qui descend en pente, jusques à ce qu'enfin il se trouve insensiblement de niveau avec une petite plaine, d'où l'on passe à une petite riviere appellée l'Isere, sur laquelle il y a un pont.

1692 C'eſt là l'unique paſſage qu'il y ait pour arriver au fort ; mais il eſt tellement embarraſſé par des ouvrages ſans nombre l'un au-deſſus de l'autre & qui ſe défendent réciproquement, que l'on ne ſçauroit concevoir comment il ſeroit poſſible de ſe faire un chemin à travers tant d'oppoſitions, pour pénetrer dans la ville.

La Place eſt commandée par un rocher, qui à la vérité domine ſur ce côté acceſſible, mais il eſt en même tems impoſſible à l'ennemi d'y mettre de l'artillerie qu'à l'aide de poulies & de machines, qu'on ne ſçauroit employer qu'à la vûe & à la portée du feu des ouvrages ſitués ſur la côte de la montagne du château.

Tout imprénable que ſoit cette forteresſe, elle vient d'être priſe par les François après un long blocus, mais peu de jours après en avoir commencé le ſiége dans les formes ; & cela encore dans la plus rude ſaiſon de l'année, lorſque les montagnes dont le pays eſt rempli, étoient toutes couvertes de neige, & le froid ſi piquant, qu'on ne croyoit pas que les troupes y pourroient reſiſter.

Cette expédition ne ſurprend perſonne ici, quoique l'on en penſe dans d'autres pays ; car il faut te dire que la France a toujours ſes troupes prêtes à ſe mettre en campagne ; ſes magaſins & ſes arſenaux

ſont toujours bien pourvus; de plus elle a
de bons Généraux, & un grand nombre 1692.
d'Officiers, qui tous ſe font un point d'honneur d'expoſer leur vie dès qu'il y va de la gloire de la Monarchie Françoiſe. A tout cela il faut ajouter que le Roi ſe met fort peu en peine de ſacrifier ſes meilleurs ſoldats; & étant abſolu, il exige de ſi groſſes ſommes de ſes ſujets, fait marcher ſes troupes dans toutes les ſaiſons de l'année, & prend ſon tems & ſes meſures avec tant de juſteſſe, qu'on peut dire de lui, qu'il joue à jeu ſûr toutes les fois qu'il lui prend envie de ſe rendre maître de quelque place.

Ceux qui ont affaire avec la France, doivent tout de bon être convaincu de cette vérité; car tant qu'ils ne feront pas extrêmement vigilans & ſur leurs gardes, la France leur jouera toujours quelque tour de ſa façon. Il eſt inutile de compter ſur la ſituation avantageuſe d'une forteresſe, s'il n'y a pas des hommes en état de la couvrir ou de la ſecourir en toute occaſion. Tu ſçais qu'il n'y a point aujourd'hui de place imprenable, à moins qu'elle ne ſoit ſecourue à tems. Les fortereſſes les plus élevées ne ſont pas moins ſujettes aux ravages des bombes & des carcaſſes qu'aux coups foudroyans du canon; de ſorte que tout ce que la groſſe artillerie peut battre,

doit enfin céder à un Conquérant, résolu
1692 à n'épargner ni la vie, ni les membres de ses soldats pour se rendre maître d'une Place, sur-tout lorsqu'il a d'ailleurs les bras libres. Depuis qu'on a inventé l'usage de l'artillerie, il n'y a rien qui puisse résister à sa force, lorsque le Général qui commande le siége n'a point derriere lui d'ennemi qui l'incommode; car les moyens dont on se sert aujourd'hui donnent si peu de tems aux Assiégés, de se mettre en posture, que bien souvent ils sont pris, dans le tems qu'ils se proposoient de faire la défense la plus opiniâtre. Le moyen le plus sûr est donc d'avoir toujours des troupes prêtes dans le voisinage des Places qui sont le plus en danger, afin qu'en cas de besoin elles soient en état de former un corps capable de faire tête à l'ennemi.

La Place dont je t'ai parlé plus haut a été prise en trente-deux jours, principalement par les batteries & par les mines; car il n'y a pas eu une seule attaque de conséquence faite par les troupes.

Les Assiégés se sont défendus sans faire grand usage de leurs armes à feu soit grandes ou petites; ils n'ont pas laissé pour cela de tuer aux François un nombre considérable de braves gens, & plusieurs Officiers de marque. Leur principale défense a été de contreminer les ouvrages des As-

siégeans, & de rouler sur eux de grosses pierres du haut de leurs rochers, lesquelles tombant avec violence, & leur mouvement recevant une nouvelle impulsion par la hauteur prodigieuse d'où elles étoient poussées, il n'y avoit pas moyen de leur résister, aussi peu qu'aux coups de la grosse artillerie. 1692.

La garnison les regala sans cesse de cette espece de grêle meurtriere; de façon que les Assiégeans n'étoient pas plutôt venus à bout d'élever avec beaucoup de peine & de travail une batterie, ou quelque autre ouvrage pour couvrir ou loger leurs troupes, que dans une seule nuit tout étoit renversé, & comme enseveli sous les pierres & sous la grande quantité d'autres matieres que les pierres rencontroient en chemin & entraînoient avec elles. Il y en a eu qui pesoient jusqu'à six mille livres: ainsi tu concevras aisément que les piéces de canon en étoient démontées dans un instant, souvent même brisées, ou du moins les affuts tellement accablés qu'on ne pouvoit les remuer.

Malgré tout cela les bombes & les mines ont réduit la place, & une bombe étant tombée par accident dans une mine que la garnison avoit fait pour ruiner les approches, fit sauter le grand bastion. Les François profitant de la consternation des

1692 Aſſiégés firent entrer d'abord ſix cens hommes par cette bréche, & la garniſon ſe trouvant ſurpriſe, battit la chamade.

Cette garniſon n'étoit que de trois cens hommes; & l'on a remarqué qu'elle étoit ſi bien à couvert du feu & des bombes dans les retraites pratiquées dans le rocher, que quoique les François prodigaſſent aſſez l'un & l'autre, les Aſſiégés n'ont perdu que fort peu de leurs gens dans la Place; je penſe même que le nombre des morts n'excede pas vingt hommes; au lieu que les François en ont perdu plus de quinze cens, outre ceux qui ſont morts par la rigueur de la ſaiſon, & dont le nombre n'eſt pas petit.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que le Roi de France a donné des ordres poſitifs de démolir entierement la Place: quelques-uns attribuent ceci à une mauvaiſe politique; mais à mon ſens, je trouve que le Roi a raiſon; car il conclut ſagement, qu'à la paix, qu'il ſçait devoir ſe faire tôt ou tard, il faudra rendre la Place; & il ne veut pas qu'il lui en coûte de nouveau deux mille hommes, ſi jamais il lui arrivoit d'en faire le ſiége une ſeconde fois: d'ailleurs, comme ces fortifications avoient été faites auparavant par les François, il ſçait que le Duc de Savoie ne voudra pas y ſacrifier l'argent qu'il en coûte-

roit pour les remettre dans l'état où elles étoient auparavant. 1691

Je t'enverrai une autre fois quelques plans & représentations des différentes fortifications des Places qui ont été attaquées par les François pendant cette guerre ; comme aussi les plans des approches, des batteries, des lignes de circonvallation & de contrevallation pour la sûreté de leurs camps & de leurs ouvrages, afin de te faire voir plus clairement quel est ici l'art des fortifications, & comment se fait l'attaque des Places dans ces quartiers, pour que tu en puisses extraire tout ce qui te paroîtra utile pour les conquêtes que les armées du Grand-Seigneur doivent faire sur les Allemands.

Que la sagesse de Sephar, fils d'Omar Caled, accompagne tes entreprises ; que la bénédiction du Prophete & les guirlandes travaillées par les divines mains de Sega Ogleda & ses compagnes, qui se promenent sur les brillantes terrasses d'Eden, couronnent ta tête ; elles sont faites du parfumé Aourisna, de lauriers de la vallée, & de belles roses inflétrissables du jardin céleste. Encore un coup que la victoire accompagne tes entreprises : que les tours de Bude & de l'impénétrable Canisia, les deux plus fortes places de l'Em-

pire Nazaréen, fondent ſous tes attaques, ou ſautent en l'air par le ſecours de ton art terraſſant!

1692

LETTRE XVI.

A Ibrahim Ebn Alhazar, Reis-Effendi.

Il parle avec éloge du ſucceſſeur qu'on lui a deſtiné, ſouhaite ſon arrivée; & ſe réjouit de ſon prochain retour.

JE ne doutai jamais, lorſque j'eus appris que le Grand-Seigneur s'en rapportoit à ton jugement pour le choix d'une perſonne qui devoit ſuccéder dans mon emploi ſecret; je ne doutai, dis-je, jamais, que s'il y avoit dans tout l'Empire un homme plus propre qu'un autre pour être employé dans ce poſte, tu ne le trouvaſſes. Et toutefois il ne m'eſt jamais venu dans l'eſprit que tu duſſes envoyer auſſi loin qu'Alger pour y prendre un homme qui a exercé dignement pendant pluſieurs années un emploi, le même dans ſa nature, mais pas ſi plein de variété que le mien l'eſt ici.

Morat Oglou, fils du feu Chiaoux Bacha, eſt aſſurément une perſonne ſi bien verſée

verſée dans la connoiſſance des Cours & des affaires des Nazaréens, que je ne ſçache point d'homme auſſi qualifié que lui pour cet emploi. Je me ſouviens fort bien de la commiſſion dont il fut chargé autrefois pour la Cour d'Angleterre, & avec quelle exactitude & dexterité il s'acquitta de ſon devoir pendant la réſidence de douze années qu'il y fit; & j'ai été fort ſurpris qu'un tel génie pût être enſeveli dans le ſilence pendant un ſi long-tems qu'il a été en Afrique, quoique je ne doute pas qu'il n'y ait employé ſes heures de relâche de la maniere la plus utile, & avec tout l'avantage poſſible pour lui-même. 1692.

Je ſçais qu'il viendra ici rempli de connoiſſances dans les affaires publiques des pays Nazaréens, de même que dans la ſageſſe des Arabes, du langage deſquels & de leurs mœurs, de même que de leurs études, il a acquis une parfaite connoiſſance. Son génie le porte naturellement à toutes les ſciences utiles; il eſt fort ſçavant dans l'Hiſtoire, dans la Philoſophie naturelle, & à ce que j'ai appris, il s'eſt appliqué pendant pluſieurs années parmi les Maures à l'étude des mouvemens céleſtes, & il eſt devenu le plus parfait Aſtronome de ce pays-là.

Je me réjouirai de le voir arriver ici, & je ne manquerai pas d'expédier les or-

dres que j'ai reçus de toi pour le Juif à
1692 Florence, afin qu'il lui apprenne au plutôt le bon plaisir du Grand-Seigneur.

S'il prend sa route par le plus court chemin, qui est de faire le trajet à Alicante, & qu'il passe ensuite, en faisant un detour, par l'Espagne & le Portugal, il pourra apporter avec lui quelques relations de ce qui se passe dans ces Cours là; ce qui ne contribuera pas peu au service de notre grand Maître.

J'obéirai au reste aux ordres du Divan qui portent, que je dois rester ici encore une année après son arrivée, pour l'instruire dans les routes de sa conduite les plus propres à sa retraite, & à rendre ses services plus efficaces aux intérêts du Grand-Seigneur.

Que Mahmut est heureux de finir ainsi la longue & pénible carriere de ses fidéles services, & à peu-près de sa vie, à la satisfaction du plus glorieux Empereur du monde, le Seigneur des Souverains, & le Roi des Rois de la terre!

Les lunes qui restent jusqu'à mon départ, ne seront plus qu'un doux sommeil, entierement rempli de la contemplation de mon retour, & des agréables songes de ma retraite dans mon pays natal.

Je supporterai le court délai de ma délivrance sans la moindre impatience, puis-

que les heures se passeront dans les douces réflexions que je suis enfin un homme re- 1692.
lâché, un homme libre, que mon successeur est arrivé, & que je suis, pour ainsi dire, déja aux portes de la Mecque, où aboutissent tous mes desirs, & où je compte de trouver la perfection de mon bonheur. Oh! que je me réjouirai de voir la montagne des parfums élever son majestueux sommet au milieu des rases campagnes d'Eden, puisque j'espere que dans quelques lunes de plus, je serai transporté dans le sein de la nuée brillante de gloire qui paroît toujours hors de la premiere porte du Paradis.

Là j'attendrai ton arrivee, illustre Albazar, & je serai témoin de l'honneur que l'on fera au plus utile serviteur de notre grand Prophete.



1692.

LETTRE XVII.

A l'Aga des Janissaires.

Succès des armes de la France, & défaite des Allemands sur le Rhin par le Duc de Lorges, où le Duc de Wirtemberg est fait prisonnier : accueil que fit le Roi à ce Prince.

JE t'ai déja marqué de quelle maniére la bonne fortune du Roi de France est revenue à lui, & il est certain que cette campagne, qui en partie avoit été très-fatale à la France, & qui la menaçoit encore de plus grands désastres, a paru tourner à la gloire de la Nation Françoise, & particulierement du Roi, plus qu'aucune autre depuis le commencement de la Guerre.

La campagne fut d'abord ouverte par le siége de Namur, place terrible pour sa force, mais prise malgré cela à la vûe de cent mille ennemis commandés par le plus grand & le plus formidable adversaire que le Roi de France ait au monde, je veux dire par le nouveau Roi d'Angleterre, Prince dont le caractere brille dans le monde comme une nouvelle planéte, dans une constellation qu'on ne découvrit jamais auparavant.

Après cela le même Roi d'Angleterre, avec sa nombreuse armée, tenta avec chaleur d'engager le Duc de Luxembourg à une bataille; & toutefois lorsqu'il essaya de l'y contraindre, en l'attaquant à Steenkerque, il fut repoussé, & obligé de se retirer avec une perte fort considérable de ses meilleures troupes; car outre plusieurs de ses Généraux de grande réputation qui furent tués dans cette tentative, il y eut grand nombre d'Officiers de tués, avec six ou huit mille soldats. 1692.

La campagne sur le Rhin paroissoit devoir se passer sans action, mais le Duc de Lorges, Général de l'armée Françoise, ayant reçu quelque renfort de Flandre, suivit les Allemands de si près, & se conduisit avec tant d'adresse, qu'enfin il leur donna le change, & les engagea à partager leurs forces. Là-dessus se retournant subitement vers l'un de ces corps avant qu'il pût le rejoindre à l'autre, il attaqua cette partie de leur armée, qui étoit sous les ordres du Duc de Wirtemberg, & la défit entierement, tailla quatre mille hommes en pieces, & en fit trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouverent plusieurs Officiers de marque, & entr'autres le Duc lui-même.

Ayant frappé ce coup, il se mit aux trousses de l'autre corps, commandé par

1692 le Landgrave de Hesse, qui faisoit le siége du château d'Ebernburg, & l'obligea de le lever avec une extrême précipitation. Sur ces entrefaites le Duc de Lorges avoit donné ordre à un corps de troupes de faire le dégât ordinaire dans les Etats du Duc de Wirtemberg & dans les Cercles voisins, où, sans parler du butin qu'ils y firent, & qui étoit prodigieux, ils leverent quelques millions de contributions.

Les Allemands ont regardé ce revers, comme causé par ce qu'ils ont tiré tant de troupes de leur armée du Rhin, pour les employer en Hongrie contre les fidéles Musulmans : ce qu'ils ont fait sur la supposition que les Princes confédérés leur fourniroient d'autres troupes pour remplacer celles-là ; mais on voit par cet exemple comment ils s'en acquittent. Je t'adresse d'autant plus volontiers cette relation, puisque tu en pourras tirer cette conséquence ; que les choses étant ainsi, il faut que l'Empereur détache de ses troupes d'Hongrie, toutes les fois qu'il reçoit quelque échec sur le Rhin, comme cela se fait à présent qu'il tire de ce Royaume cinq Regimens Allemands d'infanterie, & quatre de cavalerie ; les premiers montant à douze mille neuf cens hommes, & les derniers à quatre mille ; & que par là les troupes du Grand-Seigneur auront

les bras libres pour agir avec succès.

En Catalogne aussi le Général François, soutenu par une escadre de vaisseaux de guerre de Toulon, a pris en moins de douze jours la forte place de Roses, conquête d'autant plus considérable, qu'elle est le meilleur port pour la construction des vaisseaux que les Espagnols ayent dans tout le continent de leur domination sur la Mediterranée. 1692.

Au reste, la méthode que la Cour de France suit lorsqu'il lui tombe entre les mains quelques prisonniers de qualité, est fort singuliere & digne de ton attention. Par cet endroit, comme à tout autre égard, elle rend la civilité de la Nation Françoise récommandable par tout. Le Duc de Wirtemberg, fait prisonnier, comme je l'ai dit, par le Duc de Lorges, est non seulement Lieutenant Général dans les armées de l'Empereur d'Allemagne, mais aussi Prince d'une Maison souveraine de l'Empire, quoiqu'il ne soit qu'administrateur du Duché de Wirtemberg pour son neveu, qui est encore mineur.

Par la maniere dont on en a agi avec ce Prince, tu remarqueras aussi combien les troupes Françoises sçavent leur devoir, & les égards que le Roi, & tous ses Généraux par son ordre, ont pour les Princes ou Officiers de distinction leurs pri-

1692 sonniers. Lorsque le Prince le devint, ce fut, à ce qu'il paroît par un simple Lieutenant de cavalerie, qui ne lui fit pas la moindre violence, ni ne lui prit rien : cet Officier le pria seulement de lui donner quelque gage qui pût lui servir de preuve que c'étoit lui à qui il avoit donné la main, c'est-à-dire qui avoit eu l'honneur de le faire prisonnier, & qui l'avoit garanti de la fureur du soldat. Sur quoi le Duc tira un beau diamant de son doigt, & une montre d'or de sa poche, qu'il remit au Lieutenant ; mais celui-ci lui rendit sa montre, & se contenta du diamant, prenant sa parole d'honneur qu'il ne se sauveroit pas.

Le Duc pria pourtant le Lieutenant de le conduire auprès du Général, mais comme ceci se passoit dans le fort de l'action, l'Officier ne pouvoit pas le faire sans la permission de son Capitaine, qui n'en fut pas plutôt averti qu'il vint saluer le Prince, & ordonna au Lieutenant de l'accompagner.

Etant donc conduit à la tente du Duc de Lorges, à son premier salut le Prince lui présenta son épée & ses pistolets, la pointe de l'épée & les canons des pistolets tournés contre lui-même, comme c'est la coutume de guerre lorsqu'un Officier demande quartier.

Le Duc de Lorges le traita avec tous les égards possibles, lui rendit son épée, & ayant tiré parole de lui, il ordonna à deux Capitaines de l'accompagner, mais sans aucune contrainte, excepté que, comme il avoit donné sa parole, il étoit entendu qu'il ne quitteroit pas le camp. 1692.

Après les premieres cérémonies, le Général François demanda au Prince, si ceux qui l'avoient pris lui avoient fait quelque violence, ou pris quelque chose de lui; le Prince lui dit que non, mais qu'au contraire le Lieutenant à qui il s'étoit rendu, avoit prévenu deux cavaliers avec lesquels il étoit aux prises, non sans quelque risque pour lui d'être blessé, & ensuite pillé. Sur quoi le Général fit appeller le Lieutenant, & ayant demandé au Prince combien ce qu'il avoit sur lui pouvoit valoir, il répondit environ mille écus; là-dessus le Général donna sur le champ à cet Officier une compagnie de cavalerie dans le même regiment où il étoit Lieutenant, & lui dit que c'étoit pour le service qu'il avoit rendu au Roi, & lui fit outre cela présent de mille écus, ajoutant que cette derniere récompense étoit pour le soin qu'il avoit eu du Prince son prisonnier. En revanche de ceci, le Lieutenant tira de son doigt la bague qu'il avoit reçue du Prince comme une marque qu'il étoit son

prisonnier, & la lui rendit. Le Duc la
1692 prit; mais le lendemain il la lui renvoya, & y ajouta une cedulle sur la maison de ville de Nurenberg de cinq cens écus par an sa vie durant.

Le Prince étant resté quelque tems à Strasbourg, le Roi lui envoya faire compliment, & l'inviter à venir à Paris, ordonna qu'il fût défrayé par-tout sur la route, & à tous les Gouverneurs des places par où il devoit passer, de le recevoir en Prince, de lui rendre tous les honneurs de la guerre, de lui faire voir toutes les fortifications, & de battre la caisse quand il passeroit, comme ils feroient pour un de ses principaux Généraux.

Etant arrivé à Versailles, il fut traité avec la derniere générosité, & avec beaucoup de magnificence: le Roi le reçut avec la derniere civilité & en cérémonie; seulement il lui dit, qu'il étoit fâché d'être obligé par les circonstances de ne pas lui dire qu'il étoit bien-aise de le voir.

Il fut invité de venir souvent à la Cour, & toutes les fois que cela arrivoit, les Officiers de la cuisine avoient ordre de lui servir une table: le Grand Ecuyer avoit de même ordre de tenir des carrosses prêts pour lui; & quand il vouloit prendre le plaisir de la chasse, les Ecuyers du Roi le pourvoyoient de chevaux, de chiens & de tout ce qu'il falloit.

Un jour même le Roi lui fit présent de son portrait enrichi de diamans, & d'un fort beau bijou, lui disant qu'il étoit fâché que sa rançon ne fût pas assez considérable pour mériter qu'il lui fit présent de sa liberté, mais qu'il espéroit qu'il voudroit bien se donner celle de s'en retourner chez lui quand il lui plairoit, & qu'en attendant on auroit tous les soins imaginables pour lui faire oublier ses malheurs. 1692.

Il faut avouer que le bon traitement qu'on fait aux prisonniers de guerre est une pratique très-louable, & peut fort bien s'accorder avec la bravoure: de plus elle produit toujours cet effet à l'avantage de ceux qui l'exercent, qu'il en naît une dette qui tôt ou tard vient à être acquittée avec usure.

Je dois encore remarquer que quoique le Prince eût toute la liberté possible d'aller où il lui plaisoit, toutefois ayant donné sa parole d'être prisonnier, il fut obligé de ne point servir, ni de paroître en campagne, jusqu'à ce que sa rançon fût payée, ou qu'il fût échangé suivant le cartel ou accord fait pour l'échange des prisonniers.

Vaillant Aga, puisse l'Ange qui garde la porte sacrée te préserver que tu ne tombes entre les mains des ennemis du Prophete. Qu'au contraire les Princes deviennent tes prisonniers, & que l'épée de tes

plus puissans ennemis te soit remise. Je
1692. sçais que tu n'as aucun penchant à la cruauté ; heureux donc ceux qui tomberont entre tes généreuses mains, car tu sçais aussi bien te montrer grand envers les misérables que terrible envers les obstinés.

LETTRE XVIII.

A Zema Ellmahannon, vieux Dervis à Damas.

Raisonnement sur la Philosophie Epicurienne, & nécessité d'une cause premiere.

Crois-moi les affaires du monde ne sont pas incertaines par un pur accident fortuit des choses, ni par l'effet du mauvais destin de ces hommes en particulier sur qui ces incertitudes tombent, mais c'est par le simple cours de la nature, puisque l'effet nécessaire de telles ou telles causes rend naturellement à une révolution journaliere.

La mort, à laquelle toute la nature est sujette, n'est pas un accident de la vie, mais une pure conséquence de l'être imparfait. Tout ce qui a un commencement doit nécessairement avoir une fin, autrement ce seroit un monstre dans la nature.

La nature elle-même est mortelle : c'est une machine composée de conséquences innombrables qui dépendent toutes de la premiere grande cause : le branle une fois donné, continuera aussi long-tems que la main qui l'assembla au commencement détermina ce mouvement ; mais lorsque les poids qui font mouvoir les roues de cette machine seront une fois descendus jusqu'à terre, lorsque le peloton sera une fois dévidé, toutes les puissances cesseront, & rien ne peut remonter la machine. 1692.

C'est pourquoi les Philosophes de ce pays qui suivent les anciennes notions d'Epicure, soutenant que le monde fut fait, ou plutôt qu'il se fit lui-même par le plus grand hazard, par un assemblage fortuit d'atomes : ces Philosophes, dis-je, raisonnent non seulement d'une maniere absurde, mais de plus très-foible, & folle au suprême degré : car d'attacher le commencement de la nature aux atomes ou aux particules indivisibles de la matiere qui voltigeoient dans l'abîme, à peu près comme la poussiere que l'on apperçoit dans un rayon de la lumiere, qui par quelque fente ou petite ouverture entre dans un endroit obscur, & de soutenir que par cette conjonction, la belle machine du monde a été faite, & son mouvement déterminé, c'est raisonner très-absurde-

ment. Les gens de cette secte de Philoso-
1692 phes ne prennent pas garde au juste point de la question, sçavoir qui est-ce qui donna le premier l'être à ces atomes? Cette circonstance seule détruit tout leur systême.

Les Naturalistes d'ici adoptent une autre fable, qui a non seulement un grand air d'ignorance, mais qui est de plus contraire à la nature même. Tu riras certainement quand tu sçauras que leur folie va jusqu'à dire que l'homme s'est fait soi-même. Je me souviens qu'un sçavant Arabe de la sainte Ville, où je me trouvai avec mon pere pour y faire nos dévotions, eut une dispute avec un Juif fort sçavant sur le sujet dont je parle, c'est-à-dire sur la premiere cause dans la nature, & sur l'origine de l'homme. Le Juif pressa beaucoup l'argument que je trouve fort en usage parmi cette nation-ci d'Athées & de Déistes, sçavoir que l'homme s'est formé soi-même. *A ton compte*, dit là-dessus Amiat Zebir Oglou, c'est ainsi que s'appelloit ce vieux Arabe, *l'homme doit donc être éternel, car ce qui a pû se donner la vie, a aussi certainement le pouvoir de la conserver; & si l'homme est éternel*, continua-t-il, *donc l'homme est Dieu; car tout ce qui est éternel est Dieu.*

Les Anciens racontent à ce sujet une

plaisante fable de Promethée qui ayant fait un homme d'argile, déroba du feu du 1691 soleil pour en animer sa figure ; témérité, disent les Poëtes, pour laquelle il fut condamné à être enchaîné à un rocher, où un grand Vautour lui rongeoit incessamment les entrailles. Mais ayant depuis peu jetté les yeux sur un Poëme Anglois qui parle de cette fable, par allusion aux anciens principes d'Athéisme qui en derivent, j'y rencontrai des vers que je veux te communiquer, & dont voici la traduction.

Promethée, autrefois, ce fameux artisan,
Fit le premier, dit-on, d'un homme la figure
De simple argile ; puis remontant chez Titan,
Escamota l'esprit que toute la nature
Reçoit de sa chaleur ; ensuite le souffla
A son poupon de terre, & le vivifia.
Mais de tous ceux qui nous font ce beau conte
A tout hazard, (car c'est mentir sans honte)
Aucun n'a jamais dit qui fut le premier maître
Qui fit ce Promethée, & dans quelle fabrique
Lui & l'argile prirent l'être
Ni d'où vint au soleil la vertu prolifique.

Je suis souvent surpris comment les Nazaréens, qui au reste ne laissent pas d'être

un peuple sçavant & éclairé, sur-tout dans
1692 le pays où je suis, peuvent s'être fouré dans la tête une notion si brutale, ni d'où ils la tirent; j'entens celle qui nie l'existence d'un Dieu, & toutes les autres notions qui suivent celle-là, comme l'éternité du monde, le pouvoir de l'homme existant par lui-même, & autres semblables réveries.

Le résultat de mes réflexions sur leur chapitre est celui-ci, que c'est une conséquence naturelle de la corruption de leur Religion; car pendant que leurs Prêtres s'étudient à controuver ici tant d'absurdités, & rendent les honneurs divins à tant de Saints de leur façon, les gens d'esprit pénétrent souvent à travers les fausses gloses du Clergé, & les trouvent de même n'être qu'une Légende remplie de faussetés, un pur amas de contradictions & de choses contre le bon sens; & comme d'ailleurs ils ne sont point éclairés du ciel sur la sacrée connoissance du vrai & unique Dieu, cela les conduit insensiblement au mépris de tous les principes, & voilà comme leur Religion s'en va enfin en fumée: ils commencent par tourner en ridicule leur propre culte, & peu-à-peu ils tombent dans la grande extrêmité de nier jusqu'à l'existence de Dieu même.

Jamais ce crime ne se trouva parmi les

sectateurs du Prophete, le premier principe de sa religion étant la croyance d'un 1623
seul Dieu : c'est principalement pour cela que les Fidéles sont appellés Musulmans, nom dont nous faisons gloire, puisqu'il signifie un homme qui croit en un seul Dieu, & en son Prophete Mahomet.

La lumiere du divin oracle qui inspira le pere des Vrais-Croyans, éclaire de même les esprits de ses fidéles sectateurs; & ils adorent le Créateur du monde. Ils ne se mettent point à genoux devant une figure de plâtre qui représente aux Nazaréens la Mere de Dieu; mais ils déclarent tous les jours que Dieu est unique, existant par lui-même, sans avoir besoin de mere, & que c'est lui seul qu'il faut adorer tant que le soleil & la lune renouvellent leur cours.

Prions, juste Zema, prions le saint Prophete d'obtenir de Dieu que tous ses fidéles sectateurs puissent être conservés à jamais dans la droite voie.



1692

LETTRE XIX.

A Ali, Bacha, Chef des Ingenieurs, & Seraskier de la Morée.

Relation des fortifications de Dunkerque.

LORSQUE je t'écrivis en dernier lieu, je te parlai de la prise de la forte place de Montmelian, dans les Etats de Savoie, te promettant que dans peu tu aurois encore de mes nouvelles.

Pour tenir parole, je t'ai envoyé par une voie sûre les véritables Plans de toutes les villes que les François ont prises pendant les deux dernieres années, & de leurs siéges, les Ingenieurs de cette nation étant incontestablement à présent les meilleurs maîtres du monde dans l'art de fortifier les places & de les attaquer.

Tu trouveras entr'autres le plan des fortifications de la ville & du port de Dunkerque, que j'ai mis à part, parce que j'apprens que le Grand-Seigneur t'a ordonné de faire construire un port à Candie, dont il a dessein de faire la plus forte ville & le meilleur port du monde.

Tu verras sans peine que les Ingenieurs

François y ont eu une rude tâche, parce que la ſituation ne paroiſſoit rien moins 1692.
que propre à mettre la place dans l'état de perfection où elle ſe trouve à préſent. Ils ont eu un port & un baſſin à faire, capable de recevoir les plus gros vaiſſeaux de guerre du Roi, dont quelques-uns tirent juſqu'à vingt-quatre à vingt-ſix pieds d'eau. Le canal du port ſur lequel ils devoient l'établir, n'avoit pas plus de onze pieds d'eau quand la marée étoit haute : d'ailleurs, exceptée les marées du printems, la mer y montoit à peine de quatre pieds par marée, & quelquefois avoit-on de la peine à s'en appercevoir dans la ville.

Pour porter donc ce grand projet à ſa perfection, les Ingenieurs firent d'abord attention à une petite riviere qui traverſoit le plat pays, & ſe déchargeoit dans la mer près de la ville, & dont le petit canal, qui méritoit à peine le nom de riviere, en faiſoit le port.

La premiere choſe à laquelle ils travaillerent, fut de groſſir les eaux de cette riviere par celles de pluſieurs autres petites rivieres voiſines, qui ſe rendoient à la mer en d'autres endroits de la côte ; enſuite ils joignirent les grandes parties du plat pays qui ſont baſſes, les couvrant de digues &

1694 de remparts, pour contenir l'eau lorſqu'elle s'y répandroit, & pour l'arrêter dans ce reſervoir quand les écluſes ſeroient fermées.

Au-deſſous de la jonction de ces eaux, on fit pluſieurs grandes écluſes pour en arrêter le cours, & les enfler, tant qu'elles inondaſſent tous ces pays, afin de les retenir ainſi enſemble, juſqu'à ce qu'elles devinſſent un grand lac, dont on devoit ſe ſervir pour les fins dont je vais te parler.

Cette proviſion d'eau étant faite, on ſe mit à travailler au canal du port, que l'on creuſa à quatorze pieds de profondeur au-delà de celle qu'il avoit auparavant.

Pour la ſureté de cet ouvrage, & pour conſerver au canal nouvellement conſtruit ſa profondeur, les Ingenieurs bâtirent ces deux prodigieuſes avances que l'on voit dans le plan, & qui furent pouſſées à preſque une demie heure de chemin. Ces avances furent formées d'un nombre infini d'arbres ébranchés & taillés en pointe à l'un des bouts, que l'on nomme ici pilotis : ils étoient tous d'une énorme épaiſſeur, & garnis d'un cercle de fer. On les enfonça dans le ſable & dans la terre à force de grands coups d'un poids de vingt quintaux, qu'à l'aide d'une machine on enlevoit en l'air, d'où on le laiſſoit tomber tout

d'un coup sur l'arbre que l'on vouloit faire entrer, & qui étoit dressé sur la pointe. 1691

Ces deux moles étant rendus solides, les espaces remplis de fascines, de pierres & de cailloux, & les têtes des pilotis jointes ensemble par de grosses barres de fer, sont aussi solides que la terre ferme ; & rompant la violence des vagues de la mer, rendent l'espace d'entre-deux un canal sûr & calme, où les vaisseaux étant une fois entrés, sont à couvert de toutes les bourasques. Par ce moyen le canal fut conservé dans la profondeur qu'on lui avoit donné, qui sans cela auroit été comblé par une seule marée, le rivage étant fort bas & sabloneux.

Ils eurent aussi soin d'empêcher que la haute mer ne pût remplir ce canal, au bout duquel, du côté de la terre, dans les fortifications mêmes de la Place, on creusa même un grand bassin, capable de recevoir les plus gros vaisseaux, & d'en contenir plus de trois cens. A l'entrée de ce grand reservoir on fit une écluse, dont les portes ont cinquante-six pieds de largeur. Cet ouvrage étoit d'une dépense si prodigieuse, & demandoit tant d'art & de travail, que plusieurs gens fort expérimentés dans ces sortes de choses, déclarerent au Roi, qu'il leur paroissoit impossible que

M. de Vauban, auteur de l'entreprise &
1692 directeur de tout l'ouvrage, pût jamais l'amener à sa perfection.

Mais ce grand homme les laissant dire, continua à exécuter son dessein, l'acheva, & mit les portes de cette immense écluse dans un équilibre si juste, qu'un seul homme à chaque battant les peut aisément ouvrir & fermer.

Tout cela étant fait, on reconnut l'utilité de la premiere écluse, qui retenoit l'eau de la riviere, & l'on rendit justice à l'exquise capacité & au jugement de l'ouvrier; car dès que l'on s'appercevoit que le canal se remplissoit, ou que la mer formoit des bancs de sable à son embouchure entre les deux moles, lâchant cette écluse de la terre on formoit un violent torrent, qui emportoit tout ce qu'il rencontroit, & nettoyoit ainsi le canal, qui par ce moyen conservoit toujours son entiere profondeur.

Et voilà comme fut fini ce grand ouvrage, qui fait l'étonnement de cette partie du monde. Pour ce qui regarde les ouvrages sans nombre qui ont été construits pour la défense de la Place, je te dirai seulement que le Risban, qui sert principalement à la sûreté du Port, est un ouvrage immense, élevé dans la mer même, & fondé, comme les moles sur des pilotis. On

l'a toutefois rendu si solide, qu'il peut non-
seulement porter cent pieces de canon sur 1692.
son parapet, mais de plus, trois cens maisons, une Eglise ou Mosquée, faisant ainsi une espece de petite ville à part. Je te renvoie pour tout cela au plan de l'ouvrage, qui est, sans contredit, un systême de fortification des plus parfaits qu'il y ait au monde. Si cette Place vient jamais à être attaquée, comme il faudra une armée pour la défendre, de même aussi les assiégeans doivent s'attendre d'y perdre une bonne armée.

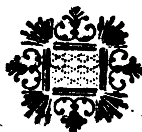
On sent ici que le Roi d'Angleterre, Prince le plus hardi & le plus entreprenant de l'Europe, a l'œil sur cette Place, surtout depuis que sa derniere victoire navale l'a rendu maître de la mer; c'est pourquoi les Généraux François se tiennent toujours sur leurs gardes, laissant rarement moins de dix-huit à vingt mille hommes dans la Place, ou à sa portée lorsque la campagne est finie.

Les fortifications de cette Ville, Port, &c. ont, dit-on, couté au Roi de France vingt mille bourses, ce qui, suivant la maniere de compter de ce pays-ci, s'appelle cent millions de livres.

Le plan que tu auras reçu mérite toute ton attention, & est digne d'un pouvoir

1691 immense & inimitable, tel qu'est celui du Grand Seigneur ; car avec la moitié du travail & de l'art qu'on a apporté & que l'on voit ici, tu pourras rendre la ville de Candie, que les Nazaréens regardent avec un œil d'envie, le plus sûr & le plus formidable port du Levant.

Je souhaite qu'un succès digne de ton mérite couronne toutes tes entreprises, & que la gloire de notre majestueux Maître devienne tous les jours plus éclatante par l'exécution de tes projets. Je t'écrirai sur les autres plans par ton domestique le Chiaoux Mustapha, qui est auprès de moi, & que je dépêcherai dans une douzaine de jours au Kaimakan sur des affaires d'importance.



LETTRE

1692.

LETTRE XX.

Au Kadilesquer de Romelie.

De la conspiration formée contre la personne du Roi d'Angleterre par un Capitaine François, du sçu & consentement du Ministere de France.

ON fait courrir ici un bruit qui fait le sujet de toutes les conversations, & qui tend au deshonneur personnel du Roi de France, plus qu'aucune chose que j'aie jamais oüi mettre sur son compte pendant tout le cours de son regne.

On a, dit-on, découvert dans l'armée des Confédérés en Flandre une conspiration pour assassiner le nouveau Roi d'Angleterre. La conspiration même, quoiqu'odieuse & détestable de sa nature, n'est pas néanmoins la principale chose que je veux te faire observer; car ces sortes de crimes sont fort fréquens parmi les Nazaréens, quoiqu'on n'en entende seulement pas parler parmi les Vrais-Croyans. Nous sçavons qu'il est au-dessous de la dignité de l'homme, de tuer un homme par trahison : d'ailleurs, les principes religieux de ceux qui croyent les récompenses du Paradis & les tourmens de

l'Enfer, ne peuvent leur permettre de pen-
1692 ser sans horreur à de semblables pratiques. Graces à la loi du Prophete, ces infâmes actions ne sont usitées que parmi les Chrétiens, tandis que les Musulmans les détestent.

C'est pourquoi je dis, que je ne prétens pas parler de ce crime aussi odieux en lui-même qu'injurieux à la nature humaine : ce n'est pas sur le fait que j'insiste, mais particulierement sur ce qu'on ose croire que le Roi de France lui-même, ou du moins ses principaux Ministres d'Etat, qui, comme chacun sçait, n'oseroient faire la moindre chose sans ses ordres ou sans son consentement, ont été découverts d'avoir été du complot.

On a de la peine à penser sans horreur & sans exécration, que des gens d'honneur, tels qu'ils se disent, ayent pû se ravaler jusqu'à vouloir tuer en trahison un homme sur qui ils n'ont pû l'emporter à force ouverte. Sous tous les regnes des Princes Ottomans ou des Caliphes de Syrie, dans tout le tems de l'Empire des Sarrasins, les véritables successeurs de notre grand Prophete, dont la sainte & équitable loi défend la rapine, l'injustice & le sang, rien de pareil n'a encore paru dans notre histoire.

Ou bien, a-t-on jamais appris qu'aucun

des Princes Musulmans ait envoyé un assassin ou un meurtrier, pour se défaire par trahison d'un Prince Nazaréen, d'un Général, ou Commandant d'Armée ? Quoique nous regardions, comme tu sçais, les Nazaréens comme des chiens, ennemis de Dieu, & comme des gens qui méritent d'être exterminés de dessus la terre, toutefois nous ne nous sommes jamais portés à l'exécution que suivant les loix de l'honneur, comme par la guerre ouverte, & par le succès des batailles, ainsi que l'on en doit user entre ennemis, en laissant la décision à l'épée, & à Dieu le soin de la diriger. 1692

Jamais, dis je, il n'y eut Prince, Capitaine général, ou autre ennemi Nazaréen, surpris par nous en trahison, ou assassiné. Mais ces gens-ci prétendent se faire valoir par le nom qui les distingue, & qui est, comme tu sçais, celui de Chrétiens : le Roi de France est même appellé le Roi très-Chrétien, comme s'il étoit plus chrétien, ou plus homme de bien que les autres Princes ; si cet attentat étoit vrai il saliroit tellement son visage, & noirciroit de maniere sa réputation, que toutes les autres nations idolâtres du monde l'abhorreroient. En effet, qu'on me dise tout ce que l'on voudra, il me paroît que les crimes de meurtre & d'assassinat ne sont soufferts, ni

1692 si fort en vogue chez aucun autre peuple du monde, que parmi ces Chrétiens. C'est une gloire que personne ne leur enviera, & tout bon Musulman souffrira volontiers qu'ils soient les seuls au monde qui pratiquent des meurtres cachés.

Pour ce qui est du Roi de France, on a beau l'appeller le Roi très-Chrétien, en attachant à ce mot l'idée que les Nazaréens y attachent, s'il autorise des scélératesses pareilles à celle-ci, il est certain que Caius Fabritius, payen Romain, étoit beaucoup meilleur Chrétien que lui; car étant Général des Romains contre Pirrhus, Roi de Macedoine, un des plus vaillans ennemis que les Romains ayent jamais eu à combattre, le Médecin de ce Prince se rendit auprès de ce Général, & lui offrit d'empoisonner son Maître pour une somme d'argent: mais Fabricius ne se contenta pas de mépriser ses propositions; il le renvoya de plus avec une lettre à son Roi, auquel il découvrit la trahison, afin qu'il pût le punir comme il le méritoit.

C'étoit-là agir en vrai Romain; mais le Roi de France n'a pas jugé à propos d'en user d'une maniere si généreuse; car le Capitaine Granval, qui, comme on l'a prouvé publiquement, avoit entrepris d'assassiner le Roi d'Angleterre, avoit, ce semble, été encouragé & employé à

cette action horrible ; premierement par M. de Louvois, premier Ministre d'Etat 1691
du Roi de France, & depuis sa mort par M. de Barbesieux son fils. On ne lui avoit donné que quatre-vingt pistoles, piece de monnoie d'or qui vaut ici deux ducats, mais le principal étoit une promesse de vingt mille livres par an sa vie durant, quand il auroit fait le coup.

Il semble que tout cela ait été prouvé dans le Divan militaire, ou, comme on l'appelle ici, le Conseil de guerre, & l'homme que j'ai nommé a été condamné & exécuté pour cela, lui-même ne niant pas le fait : aussi ne se met-on gueres en peine de le nier ici, ou de desavouer qu'il eût été employé par les Ministres du Roi ; car ceux-ci ne s'embarrassent pas, à ce qu'il paroît, de cacher de pareilles choses, se mettant au-dessus du qu'en dira-t-on, & méprisant la critique des hommes, quelque juste qu'elle puisse être.

Il y a un principe généreux dans l'esprit des sages & des grands hommes, qui les porte à souffrir patiemment les censures & les reproches, & à recevoir les traitemens les plus indignes avec le dernier mépris ; c'est même là un point de perfection digne d'un homme de bien, & qui le rend véritablement grand : mais cette conduite doit toujours être fondée

1692 sur un autre principe aussi pur que constant, qui est que l'accusation est injuste, & que l'on ne se sent coupable de rien; car le sage ne sçauroit supporter une censure juste; si son cœur lui reproche le crime, son visage est couvert de honte, & son esprit plie sous le poids de la réflexion, comme un enfant bien né sous la verge de son précepteur.

Mépriser une censure juste est la marque d'un front durci au crime, d'un homme devenu méchant à un point qui est au-dessus des coups de la conscience & de tous les sentimens de l'honneur; enfin c'est la marque, non d'un homme sage & ferme, mais d'un très-méchant homme.

Ce n'est pas sans quelque horreur que je t'écris tout ceci: si les Rois peuvent justifier par leur insensibilité, soit vraie ou affectée, sur le chapitre de l'honneur, l'action de surprendre les Princes qui leur font tête par l'assassinat & par le meurtre, de quelle nécessité est-il donc desormais de faire la guerre? Ils pourroient & devroient se contenter de venger l'injure qu'ils prétendroient avoir reçue par les mains des scélerats & des assassins, & les Rois de la terre pourroient s'égorger les uns les autres par ces belles voies, sans engager des armées d'innocens dans leurs querelles.

Toutes les perſonnes équitables abhor-
rent ces choſes, & l'on ſe récrie univer- 1694.
ſellement dans toutes les Cours étrange-
res contre le Roi au ſujet de cette odieuſe
affaire. Ici les gens, à la vérité, n'oſent
rien dire contre lui, & l'on ſe contente
de mettre tout ſur le compte de Monſieur
Barbeſieux, pour décharger le Roi de
cette honte.

Si cette maudite façon d'agir prenoit une fois le deſſus, les Rois ſeroient de tous les hommes les plus malheureux; car il faudroit qu'ils ſe tinſſent armés de toutes piéces pendant le jour, & dans des frayeurs continuelles pendant la nuit, craignant toujours le piſtolet ou le poignard; & comme on l'a dit de Jacques I. Roi d'Angleterre, ils s'évanouiroient à la ſimple vûe d'une épée nue.

On trouve dans les hiſtoires de ces quartiers du monde, que le biſayeul du Roi d'Angleterre d'aujourd'hui fut tué de la même maniere que l'on vient de l'attenter contre lui, & que ce fut en conſéquence de la proſcription de ſon ennemi le Roi d'Eſpagne, qui excita publiquement tous les ſcélerats, engeance aſſez commune parmi les Nazaréens, à aſſaſſiner le Prince d'Orange, promettant même une récompenſe de mille piſtoles à celui qui le tueroit.

1692 Mais tout l'univers en blâma le Roi d'Espagne, même dans le tems qu'il publia cette amorce aux assassins, & plusieurs des Princes de son parti protesterent hautement contre cette détestable invitation; on le détesta encore beaucoup plus après que le meurtre fût commis, & que le meurtrier confessa que ce fut à l'ouïe de cette proclamation qu'il se sentit excité à l'entreprendre: car depuis ce tems-là toutes les personnes d'honneur eurent le Roi d'Espagne en exécration, comme un tyran alteré de sang, comme un cruel & un meurtrier; aussi le juste ciel ne bénit-il après cette action aucune de ses affaires.

Après tout, le Roi d'Angleterre vit; le traître a été mis à mort, & l'horreur du fait a plutôt cimenté qu'affoibli l'alliance: bien plus, il a rempli les ennemis de la France d'une telle animosité contre ses intrigues, que l'on peut dire véritablement du Roi, qu'il ne peut plus compter que sur son épée, parce qu'il n'y a pas jusqu'au moindre & au plus foible de ses ennemis qui ne soit sourd à tout accommodement.



LETTRE XXI. 1692

A Ali, Bacha, Chef des Ingenieurs & Seraskier de la Morée.

Description de plusieurs places fortes prises par les François, comme Mons, Namur, Nice, Ville-Franche & Roses.

JE suis à ton égard comme certain Sçavant, dont j'ai fort ouï parler parmi les Nazaréens, qui étant nommé pour faire dans quelqu'un de leurs Colléges des leçons aux étudians sur quelques Livres des Prophetes de l'Alcoran des Juifs, choisit un Livre dont l'Auteur s'appelle Isaïe; contenant plus de soixante chapitres: il enseigna quarante-quatre ans sur le premier, encore ne le finit-il pas.

Moi de même, ayant dessein dans ma derniere lettre de t'envoyer quelques Mémoires sur les fortifications & l'attaque de toutes les places & des siéges qui ont fait le sujet des discours du public pendant cette guerre, ma lettre s'est trouvé remplie de la seule ville & du port de Dunkerque, encore n'ai-je fait qu'ébaucher; mais ton genie Mathématique suppléera au reste.

1692 La place qui suivra celle-ci dans l'ordre de ma narration sera la ville de Mons, dont j'ai rapporté ci-devant le siége à la Porte. Après que tu en auras parcouru les ouvrages, leur grandeur, leur régularité, leur situation avantageuse pour la défense, & refléchi sur celle qu'y fit sa brave garnison, qui ne manqua en rien à son devoir; tu t'étonneras peut-être comment cette place a pû être emportée pour ainsi dire l'épée à la main, mais en effet dans dix-huit jours de tranchée ouverte, ou environ.

Mais tu le comprendras aisément, lorsque tu auras fait attention à quelques marques rouges que j'ai faites dans le plan du siége, & qui indiquent les endroits par où les François le commencerent, en saignant le marais qui couvre l'un des côtés de la ville, quoique les Alliés le crussent impraticable: de cette maniere les assiégeans pénétrerent à pied sec dans la ville par un côté où il n'y avoit que quelques ouvrages fort légers, parce qu'on la croyoit inaccessible par-là.

Le siége de Namur est le plus remarquable qu'il y ait eu dans les Pays-Bas, & dont j'ai fait une relation particuliere dès qu'on l'eût fait. Le château est inaccessible & défendu par sa situation; étant non seulement bâti sur le sommet d'un

rocher, mais encore placé à l'angle formé par le confluent de deux grandes rivieres, la Sambre & la Meuse, comme la ville de Belgrade est située entre la Save & le Danube. 1692

La force naturelle de ce château est encore redoublée par un ouvrage appellé le fort de Coehorn, qui est un morceau de fortification royale, bâti par un Ingenieur Hollandois du même nom, qui est Lieutenant Général dans l'armée des Alliés. Par le plan de ce fort tu connoîtras l'habileté de l'Ingenieur, comme la belle défense qu'il fit lui-même dans ce fort contre toute l'armée Françoise, aura pû t'apprendre sa bravoure; mais tu sentiras encore mieux l'importance de ce fort, en faisant reflexion que le château, quelque fort qu'il soit en lui-même, fit fort peu de résistance après que le fort se fût rendu.

Les plans du port de Nice & de Ville-Franche, & celui de Roses dans le Roussillon sur les frontieres d'Espagne, ont beaucoup de rapport l'un avec l'autre, & ont aussi subi le même sort, qui est d'avoir été attaqués & pris par les François pendant cette guerre. Tu y trouveras lieu de te convaincre parfaitement que c'est une erreur très-fatale de laisser des ports de cette conséquence, & si pro-

1692 prés d'être rendus imprenables, aussi nuds & sans défense que l'étoient ces deux places.

C'est-là une méprise dans laquelle le Roi de France ne donne jamais; quelque place qu'il prenne, elle peut être sûre de gagner du côté des fortifications en changeant de maître, & presque toutes les places frontieres des Princes voisins ayant été un jour ou l'autre au pouvoir de la France, doivent leur plus grande force à son attention à les fortifier, pendant qu'elles étoient entre ses mains.

Il y a toute apparence que la même chose se pratiquera à Roses & à Nice; car les Ingénieurs François sont actuellement occupés à examiner ces deux places, & l'on dit que Nice principalement sera rendu imprenable, & le port mis en état de contenir un bon nombre des plus grands vaisseaux de guerre, mais malgré tout cela il y a à parier, qu'à la conclusion de la paix le Roi rendra cette ville au Duc de Savoie.

La raison de cette différence par rapport aux fortifications entre les villes possedées par la France & celles des autres Princes est principalement que les derniers manquent souvent d'argent, au lieu que le Roi de France en a toujours en

abondance, & que ceux-là, lors même qu'ils en ont, ne se soucient pas de l'employer à des dépenses de cette nature, tandis que l'autre n'épargne rien pour mettre ses places dans le meilleur état qui se puisse, étant persuadé, comme l'événement le fait voir souvent, que c'est l'argent le mieux employé. 1692

Je ne sçaurois m'empêcher de penser que les frontieres des dominations du Grand-Seigneur ne sont pas trop bien pourvûes à cet égard; car sans cela les Moscovites auroient-ils pû réduire une ville aussi importante que l'est Asoph sur le lac Méotide. Si le Roi de France avoit eu en son pouvoir une forteresse comme celle-là, elle auroit été rendue aussi terrible que Dunkerque, & il n'auroit jamais été au pouvoir d'aucun ennemi de s'en rendre maître.

Je ne doute pas que tu ne sois très-porté à remedier à ce défaut, & que si le mandement Impérial t'eût été adressé, Asoph n'eût été, il y a long-tems, une place aussi imprénable qu'aucun des ports du Roi de France; les Confédérés n'ayant encore osé dans tout le cours de cette guerre approcher d'aucun, pas même depuis qu'ils font sonner si haut leur supériorité par mer.

1692 Notre sublime Maître, dont je ne prononce le nom qu'avec un profond respect & en baissant la tête jusqu'à terre; le Grand-Seigneur, dis-je, destiné à être l'arbitre du monde, n'a pas moins de volonté que de pouvoir de faire la dépense des fortifications nécessaires aux places prises sur ses ännemis; mais c'est la négligence ou l'avarice des Vizirs auxquels l'Empereur en a commis le soin qui en a empêché jusqu'ici l'exécution.

Vigilant Ali, je sçais que tu as toujours les yeux ouverts sur les intérêts de ton Maître, & sur la gloire de son Empire, qui s'étend de la mer du Couchant à celle du Levant; je sçais que rien n'échappe à tes observations: ainsi je te conjure par les cendres du bienheureux Icbarrab ton prédécesseur, qui demeure maintenant en Paradis; par les os de ton grand-pere Ibrahim, qui étoit chef des Ingenieurs de Soliman le magnifique aux fameux siéges de Rhodes & de Malthe; enfin par les portes d'airain de la Mecque, & par les tourelles invincibles de Medine, de ne point négliger la remarque que je vais faire, puisqu'elle est l'effet du zéle que j'ai pour la gloire de notre invincible Maître.

D'où vient, je te prie, qu'on ne s'applique pas à faire de Belgrade, qui est à

présent au pouvoir de l'Illustre Porte, la
Place la plus invincible de la terre? 1692

Tu sçais qu'elle ne l'est pas, quoiqu'elle ait tous les avantages de la situation que l'on puisse souhaiter. Les rapides courans de deux puissantes rivieres en baignent les murailles; l'angle où elles se joignent est entierement rempli par la Ville & par son Château, qui par-là sont entierement inaccessibles de deux côtés. Si le Roi de France étoit maître de cette Place importante, ses Ingenieurs, malgré les plus durs rochers, les plus hautes montagnes, les parties les plus impénétrables de la terre, auroient fait, il y a long-tems, que la Save environnât entierement la Ville, & qu'un canal également large, profond, navigable & rapide la couvrît du seul côté où elle peut être attaquée. Outre cela un nombre infini de bastions, de cavaliers, de lignes, de ravelins, de contrescarpes, d'ouvrages à corne, de lunettes, de redoutes, &c. auroient tellement environné la place, qu'il ne seroit au pouvoir d'aucune armée de l'attaquer sans la ruine totale de son Infanterie.

Lorsque cette Ville fut prise en dernier lieu, ses ouvrages, généralement parlant, furent entierement démolis par l'effet de la poudre qui les fit sauter. Pourquoi donc

la Place n'a-t-elle pas reçu une nouvelle
1692 face depuis ? Et pourquoi neglige-t-on de ne la pas rendre assez forte pour qu'elle porte à juste titre le nom de boulevard de l'Empire Ottoman ?

Ne te flattes pas que le pouvoir du Grand-Seigneur est si supérieur, qu'il ne puisse jamais y arriver aucune révolution, ou ne crois pas qu'il soit impossible que le victorieux Visir essuye jamais de revers : ces choses dépendent des décrets cachés de celui qui conduit & gouverne souverainement les affaires du monde, & quoique ce que le Ciel en a une fois ordonné ne soit point retracté, toutefois il nous est non seulement permis, mais la prudence même le veut, d'en agir à cet égard, comme si les évenemens devoient dépendre de nous & de notre conduite, puisqu'il n'y auroit rien de plus absurde ni de plus contraire aux desseins de Dieu, que de demeurer dans l'inaction, & de ne pas faire usage des moyens que nous pouvons employer, pour concourir de notre part à l'effet que nous esperons.

Eveilles-toi donc, ô Phénix des Ingenieurs Musulmans, & appliques-toi dès à présent à fortifier cette importante Place frontiere ; environnes-là d'ouvrages sans nombre, & n'épargnes ni le travail ni la

dépense pour la rendre la terreur de l'Empire Nazaréen ; étends tellement ses dehors, que sa garnison puisse être une armée, & qu'il faille deux cens mille hommes pour l'investir ; tires autour d'elle une contrescarpe, puisque sa situation le permet, les ouvrages du corps de la Place étant hauts comme des montagnes, & dominant la campagne fort au loin. 1692

Les deux hauteurs d'Orwar, près de la Save, demandent un double ouvrage couronné pour les environner, avec un parapet épais & aussi élevé qu'un cavalier, pour pouvoir résister à une attaque dans les formes ; & supposé que l'un de ces ouvrages fût emporté l'épée à la main, il sera impossible à un ennemi d'y faire un logement, puisque les troupes qui seront postées sur la hauteur, pourront faire pleuvoir sur lui de si terribles déluges de feux d'artifice, de grenades, &c. qu'il leur sera impossible de s'y maintenir.

Du côté du Danube, la colline d'Ibrahim Bacha t'invite aussi pour y bâtir un fort Royal ; par-là tu empêcheras qu'aucun vaisseau ne pourra battre la ville de son canon, puisque le rocher & ce fort en défendront les flancs. Ce même rocher te donnant un large front, tu y pourras placer cent piéces de canon, pour couper la navigation

du Danube, & couler à fond tous les vaisseaux qui oseroient s'y présenter.

1692

N'ai-je donc pas raison, glorieux Ali, de demander pourquoi cette ville n'est pas rendue le boulevard de l'Empire Ottoman? Compte pour certain, que comme les armes du victorieux Cuprioli ont conquis cette forteresse, aussi les Nazaréens ne perdront aucune occasion de la reprendre, & s'ils en redeviennent une fois les maîtres, ils ne manqueront pas d'en faire la meilleure forteresse du monde. Si cela arrivoit jamais, tu serois responsable du sang des Fidéles qu'il faudra répandre pour l'arracher de nouveau d'entre les mains des Infidéles, puisque tu auras négligé de la fortifier lorsqu'elle étoit entre les tiennes.



1692.

LETTRE XXII.

Au Reis-Effendi, ou Secrétaire d'Etat de l'Empire Ottoman.

De l'irruption du Duc de Savoie dans le Dauphiné.

QUE les Anges du Paradis environnent les Etats de la domination du Grand-Seigneur, & que la rosée d'Hemus, la splendeur d'Aarathes, & le calme de Maathaon accompagnent tes travaux continuels au service de l'heureux Empereur du monde, & te préservés de tout revers. L'Empire des François commence à souffrir des convulsions qu'aucun pouvoir sur la terre n'a jamais été capable, du vivant de ce Roi, de lui donner jusqu'à présent. Le Duc de Savoie, qui se voyoit réduit l'année passée à de si grandes extrêmités, que ses amis mêmes commençoient à dire, que la seule ressource qui lui restoit, étoit de se remettre à la clémence du Roi de France; ce Duc, dis-je, se trouve cette année-ci à la tête d'une armée si supérieure à la Françoise, que sans vouloir s'amuser à reprendre les Places qu'il avoit perdues, ni tenter d'arracher ses Etats des mains des

François, il est hardiment entré en France,
1692 & a pénetré dans la Province de Dauphiné à la tête de quarante-cinq mille hommes.

Les François paroissent extrêmement étonnés de cette entreprise. Ils n'ont point de force à portée qui soient en état de lui faire tête. Le Duc cependant a pris Guillestre, Gap, Embrun, & mis tout le pays près & loin sous contribution. C'est ce que la France n'a pas éprouvé depuis plus de cent ans : toutes les forces des Puissances qui ont si vigoureusement attaqué les François pendant ce regne & le précédent, n'ont pû tant faire que de mettre le pied dans ce Royaume, la France au contraire à toujours porté la guerre dans les Etats de ses ennemis, & maintenu ses troupes aux dépens des Nations avec lesquelles elle étoit en guerre.

Mais dans le tems que le Roi de France triomphoit, pour ainsi dire, de la ruine de ce Prince, lui ayant enlevé le Port de Nice & Ville-Franche, avec tout le pays voisin, Chambery, capitale de la Savoie, la forteresse imprenable de Montmelian, la ville & la citadelle de Suze, & enfin tout le Duché de Savoie, publiant que dans peu il viendroit attaquer Turin, capital des Etats du Duc : dans ces circonstances, dis-je, le Duc ayant reçu un renfort de dix-huit mille Allemands, outre six

mille hommes levés aux dépens du Roi
d'Angleterre & des Hollandois, & en même tems une bonne somme d'argent des mêmes Puissances, & ayant fait retirer jusques sous le canon de Pignerol le Maréchal de Catinat, qui peu auparavant étoit la terreur du Savoyard, est allé insulter les Etats de la France, entrant dans le cœur du Dauphiné, & remplissant toutes les Provinces voisines de la crainte d'une invasion. 1692

C'est ici un terrible sujet de mortification pour le Roi de France, & l'un des plus fâcheux revers pour la gloire d'un homme qui de tous les mortels en est le plus avide; & pour surcroît d'affliction, ce coup fatal vient d'une main que les François méprisoient souverainement; de sorte que tu ne serois pas plus surpris de voir les Etats du Grand-Seigneur envahis par les Chevaliers de Malthe, qu'ils ne le sont à la vûë du Duc.

Cet incident imprévu a tiré tout d'un coup la Cour de la léthargie où l'avoient plongé les plaisirs. Les Ministres sont remplis d'indignation de l'insulte faite au Roi, & les troupes brûlent de se voir en état d'en venir aux mains avec le Duc, se promettant bien de lui faire payer cher cet attentat: mais à dire vrai, tout ce que le Roi a de soldats est occupé ailleurs. La France

1692 a tant de brouilleries sur les bras, qu'il n'est pas en son pouvoir d'appliquer le remede nécessaire à ce malheur : en un mot, le Roi n'a point de forces à opposer, quoiqu'il ait à présent trois cens mille hommes à sa solde ; car il s'est attiré tant d'ennemis de tous les côtés, qu'il ne sçait de quelle armée détacher seulement dix mille hommes pour couvrir ses propres Etats d'une invasion, (mot dont l'idée le remplit de honte & de chagrin) sans donner par-là occasion à quelqu'autre ennemi de suivre l'exemple du Duc de Savoie, & de lui porter d'autres coups plus rudes encore, s'il est possible.

En un mot, cet évenement est un juste châtiment de l'arrogance & de l'insolence de cette nation en général, fondée sur les flateries des Courtisans, qui ne feignoient pas de dire ; que la France seule étoit en état de faire la guerre à toutes les Puissances unies de l'Europe.

Il faut pourtant, quoiqu'il en coûte, que le Roi se hasarde à former un corps de troupes des détachemens tirées de ses armées, & il en fait venir de considérables du Roussillon, de la Franche-Comté & du haut-Rhin, qui sont obligés de faire de longues traites pour aller joindre le Maréchal de Catinat ; mais il faut au moins quarante jours de marche avant que les troupes les

plus voisines puissent joindre ce Général ; & que sçait-on quelles conquêtes le Duc de Savoie fera pendant ce tems là ? 1692.

L'allarme est si grande en France, qu'on tremble aux portes de Lyon même, qui est une des plus grandes & des plus riches villes du Royaume ; on répare les fortifications de Toulon & de Marseille, comme si l'on étoit à la veille d'un siége ; en un mot, toute la France est dans la consternation d'avoir quarante mille ennemis dans le cœur du pays, & point de forces prêtes ni en état de leur faire tête.

Le Roi seul montre toujours un visage égal : tandis que la frayeur & la consternation paroissent peintes sur ceux de tous ses sujets, ce Prince fait voir beaucoup de gayeté, sourit lorsqu'on parle du Duc de Savoie, & dit à ses Courtisans, que malgré tout cela, le Duc & lui seront dans peu bons amis, & qu'il s'en retournera chez lui tranquillement.

Personne ne conçoit ce que le Roi veut dire par-là ; mais comme on est accoutumé à regarder tout ce qu'il dit comme autant d'oracles, le peuple en prend courage, sans sçavoir pourquoi, si ce n'est qu'il se flatte qu'il en sera comme le Roi l'a dit ; tant il est vrai qu'il est d'un grand effet que les Rois & les Généraux d'armée ne fassent jamais paroître de crainte à la vûe des dan-

1692 gers qui les menacent, quelques grands qu'ils soient; car les yeux de toute une nation sont fixés sur eux, & son courage sera abbatu ou relevé à proportion que l'extérieur de son Roi, ou du Général paroîtra embarrassé ou gai.

Illustre Conseiller du Roi des Empereurs, que le Trône Ottoman est glorieux! brillant d'un éclat céleste, défendu par les bras de plusieurs millions de Fidéles, & affermi sur la prudence des sages conseils! Jamais on ne lui fait d'insulte impunément, aucun ennemi ne l'attaque sans s'en repentir. Que ton poste est heureux, puisqu'il fait habiter ceux qui le remplissent aux pieds de la Majesté revêtue de la Lune, & couronnée du Soleil! Oui, je le répete, que ton poste est heureux, qui te met des plus importans secrets de l'Empire, te rend le bras droit du Gouvernement, & la terreur des Infidéles!



LETTRE

LETTRE XXIII. 1692

A Mahomet Elmakem, Etudiant en Hiſtoire à Trebiſonde.

D'un tremblement de terre arrivé à la Jamaïque; hiſtoire abrégée de pluſieurs autres, & de l'Iſle fabuleuſe d'Atlantis engloutie par les eaux.

SI l'on peut aſſeoir quelque jugement ſur les apparences extérieures, les déſolations que la nature ſe cauſe à elle-même, pour ainſi dire de ſes propres mains, doivent être des marques de la colere de Dieu contre les nations; car la nature n'eſt jamais extravagante, ou tellement hors d'elle-même, qu'elle veuille ſe déchirer comme une furieuſe, ſi l'Auteur de la Nature ne lui enjoint par ſes ordres abſolus de le faire pour la punition des méchans.

Il eſt certain que dans les violentes tempêtes, les ouragans, les éruptions du feu, les inondations, les tremblemens de terre, & autres circonſtances pareilles, la Nature paroît ſuicide; elle ſemble armée contre elle-même, en déchirant ſes propres entrailles, en détruiſant ſon bel extérieur; en un mot, en commettant toutes les ac-

tions d'une perſonne qui ſe trouve dans un
1691 accès de frénefie ou de tranſport, & qui ne ſçachant ce qu'elle fait, eſt ſouvent excitée à détruire elle-même ſon être.

L'année préſente a été terrible parmi les Nations Nazaréennes par ces fleaux, & particulierement par les tremblemens de terre, dont il y a actuellement des exemples fort effrayant en Hollande, en France, en Allemagne, dans la Grande-Bretagne; & autant qu'on peut le recueillir, toute la maſſe de la terre a ſenti une ſecouſſe générale, ou deux, dans le même inſtant, leſquelles, quoique ſans autre accident, n'ont pas laiſſé que de jetter ces quartiers de l'Europe dans une terrible conſternation.

Mais ce qu'on apprend de l'Amerique eſt bien plus terrible; par exemple, dans l'Empire du Mexique vingt-trois villages ont été ſubmergés avec la plus grande partie de leurs habitans, & une grande ville, appellée Truxillo, a été preſque entierement détruite; dans le Perou, une grande montagne s'eſt écroulée & ne forme plus qu'une plaine, & dans un autre endroit une groſſe colline s'eſt élevée au milieu d'un lac.

Mais la relation la plus effrayante de toutes, eſt celle qu'on a reçue de l'Iſle de la Jamaïque, ſituée dans le golphe du

Mexique, & à présent Colonie des Anglois, qui l'ont autrefois enlevée aux Espagnols. La ville principale, ou le port de cette Isle s'appelloit Port-Royal, & la partie la plus notable de cette ville étoit nommée la Pointe, étant un col de terre qui s'avançoit dans l'eau comme un mole, sur lequel il y avoit de belles maisons, où les principaux Marchands de l'Isle faisoient leur demeure. 1692

Ce fut midi, ou environ, que par un furieux tremblement de terre tout un côté de la Pointe ou de l'Isthme, dont j'ai parlé, s'enfonça, & les maisons manquant alors de fondement, s'écroulerent toutes dans la mer, de sorte que plus de deux mille personnes furent d'abord englouties avec leurs demeures, biens & effets.

La calamité de ce pays-là est inexprimable; car dans l'autre partie de l'Isle où les habitations resterent sur pied, la terre trembla si violemment pendant plusieurs jours, que les habitans ne s'y pouvoient tenir debout, pas même dans les champs, mais restant couchés par terre, ils y furent balottés comme des tonneaux le sont sur la mer; & il est aisé de se figurer que pendant tout ce tems-là ces pauvres gens étoient dans des terribles angoisses, puisqu'ils craignoient à tout moment d'être engloutis tout vivans.

1692 Leur consternation doit avoir été d'autant plus grande que depuis qu'ils sont en possession de cette Isle ils n'ont senti de calamité pareille à celle-là. Mais puisque me voilà sur le sujet des tremblemens de terre, chose qui arrive fort rarement parmi les Nations justes, tu ne seras peut-être pas fâché que je te fasse en abrégé le récit de quelques-uns des plus remarquables tremblemens de terre qui se sont vûs dans le monde Nazaréen, où ils sont plus fréquens qu'en aucune autre partie du globe terrestre.

Il y a environ deux mille soixante-six ans qu'il s'en fit un en Achaïe, qui détruisit presque entierement ce pays, & qui fut suivi d'inondations, lesquelles submergerent les villes de Helice & de Burie, dans le cœur du territoire de Corinthe : c'est de quoi parle Ovide en ces termes :

Si quæras Helicen & Burien, Acheïdas urbes,
Invenies sub aquis ; & adhuc ostendere nautæ
Inclinata solent cum manibus oppida mersis.

La derniere année de la deux cens & soixante-dixieme olympiade la plupart des

maisons de Tyr & de Sidon furent renversés, & un nombre infini de personnes 1692.
ensevelies sous leurs ruines. Dans la troisieme année de la cent quatre vingt-unieme olympiade, Rome fut secouée pendant trois jours & trois nuits, & la ville de Dyrrachium entierement renversée, ainsi que plusieurs villes de la Campanie. Bien plus, j'ai lû dans les saints écrits d'Acaïada, que du tems de Bajazeth II. puissant & invincible Empereur des Fidéles, il y eut à Constantinople même un tremblement de terre qui dura quarante jours, & que pendant tout ce tems-là il ne se passa pas d'heure que la ville ne souffrit des secousses extraordinaires, qui en ruinoient si fort les édifices publics & particuliers, que par l'ordre du Grand-Seigneur, le premier Visir employoit continuellement quatre-vingt mille hommes pour réparer les endroits les plus endommagés; jusqu'à ce que par les ardentes prieres des Fidéles l'on abtînt du repos.

En 1180 de l'hegire des Chrétiens, un tremblement de terre ruina une grande partie de la ville de Naples; celle d'Ariano, plus petite, fut engloutie par la mer, & plusieurs autres endroits de la Calabre furent entierement bouleversés. L'an 1456, suivant le même calcul, il se leva sur la mer d'Ancone, d'un brouil-

1692 lard épais qui tenoit près d'une lieue, une tempête de vent & de grêle, mêlée d'éclairs & de foudres, qui perçant jufqu'aux plus profonds abîmes de la mer, éleva les ondes d'une maniere épouvantable, & abbatit tout ce qu'il rencontra fur terre. Ce terrible orage fut fuivi, au rapport des Ecrivains du pays, par un tremblement de terre fi violent que tout le Royaume de Naples en fut prefque ruiné, & que l'Italie en général en porta long-tems les triftes marques : un million de maifons, de palais & de châteaux furent changés en ruines, & plus de trente mille hommes écrafés fous leur chute ; il y eut même une haute montagne de renverfée dans le lac de la Garde dans le Milanez.

Un Ecrivain Efpagnol, nommé Jofeph Acofta, rapporte que dans le Perou, pays fitué au-delà de la grande mer, il furvint en 1587 un tremblement de terre, qui tranfporta la ville d'Anguaquim à deux lieues de l'endroit où elle étoit auparavant, fans la démolir, & que la fituation de tout ce pays-là fut changée. Il y a trente-deux ans qu'il arriva entre les montagnes des Alpes, dans un endroit appellé la Valteline, un tremblement de terre, par la violence duquel une groffe montagne près de Bigorre s'enfonça, & fut couverte par l'eau d'un lac voifin. Mais

quelque violentes qu'ayent été toutes ces secousses que la terre a ressenti de tems 1692
en tems, la plus rude & la plus épouvantable fut celle qui sépara l'Amerique de l'Afrique & de l'Europe ; car on trouve dans un ancien Ecrivain nommé Platon, que l'on parloit de son tems d'une Isle voisine des colomnes d'Hercule qui s'appelloit Atlantis, plus grande que l'Europe & que l'Afrique ensemble, qui par un horrible tremblement de terre, & un déluge de vingt-quatre jours, fut engloutie, & couverte par la mer, sans qu'on en ait jamais plus découvert aucune trace : Il y périt cinq cens millions d'ames. C'est de là que la grande mer, qui en occupe maintenant l'espace, a été nommée l'Ocean Atlantique jusqu'à ce jour.

L'opinion de quelques Anciens a été que la terre étoit un grand animal, & que le frisson qui lui étoit causé par quelque maladie, assez semblable à un accès de fiévre, causoit ces tremblemens. Le Pere Bouhours, Prêtre François & Ecrivain de réputation, a dit plusieurs jolies choses sur cette folle imagination, dans ses Dialogues d'Ariste & d'Eugene.

Les plus sensés d'entre les Philosophes Payens accusoient les étoiles de ces desordres sur la terre ; & quelques-uns s'en plaignoient même fort serieusement à leurs

1692 Dieux : mais pour dire un mot de leur véritable cause en général, il y en a deux de fort naturelles, auxquelles on les peut raisonnablement rapporter. La premiere sont les feux & des vents souterreins : tu sçais que les entrailles de la terre sont pleines d'une matiere bitumineuse, de particules souffrées & nitreuses, de salpêtre, & autres choses semblables : lorsqu'il arrive donc qu'une pierre, par une operation secrette, tombant sur une autre, en fait sortir des étincelles de feu, & que l'air pénétre avec violence & en grande quantité dans les endroits remplis de ces matieres combustibles, elles s'allument, & les vents soufflant les flammes, elles causent de terribles bouleversemens, à moins qu'elles ne trouvent des issues, comme celles de l'Etna, du Vesuve, & autres montagnes, dont les cimes ouvertes donnent essor aux flammes. La seconde cause naturelle que j'observe, procéde de l'eau qui est sous la terre, laquelle minant peu-à-peu les fondemens qui soutiennent les terres qui sont au-dessus, ces voutes privées de leurs appuis ordinaires, & pliant sous leur propre poids, s'affaissent, & comprimant tout à coup avec violence l'air & l'eau renfermés dans la terre, elles causent ces violentes secousses aux autres parties voisines, & renversent aisé-

ment les foibles ſtructures de l'art humain, qui de toute néceſſité doivent céder 1692
à ces impétuoſités qui déchirent & briſent même le compoſé le plus ſolide de la nature.

Grave Mahomet, je ſçais que tu as fouillé dnns les choſes les plus ſecrettes de la nature, & qu'ainſi tu es pleinement verſé dans ces matieres: auſſi n'eſt-ce pas pour t'apprendre quelque choſe de nouveau que j'ai fait ce raiſonnement. Que la Puiſſance qui ſe ſert de ces entorſes de la nature pour le châtiment des Infidéles, garde les Vrais-Croyans en ſureté, & que l'Empire des Muſulmans ſoit en tout tems un abrégé d'Eden, & la retraite de l'univers, où les peuples ſe refugient à l'abri des déluges de maux qui inondent la vie, & jouiſſent de la tranquillité des bienheureux.



1692

LETTRE XXIV.

A Simeon Ben-Habbakuk, Juif à Salonique.

Sur le même ſujet, & de ce que les Juifs avoient reclamé à cette accaſion l'aſſiſtance de Jeſus.

JE viens d'écrire fort au long à Elmaken, ton ancien ami & le mien, à Trebiſonde, pour lui faire la relation d'un terrible tremblement de terre qu'il y a eu dans l'Iſle de la Jamaïque dans le golphe du Mexique, qui appartient, comme tu ſçais, aux Anglois.

Peut-être ſeras-tu bien-aiſe d'apprendre les particularités de cet effrayant accident; ſi cela eſt, tu les pourras ſçavoir d'Elmaken: mais ces choſes te ſont ſi bien connues, & ſi familieres dans le pays où tu es, que tu n'as pas ſujet d'en être fort curieux; il y a cependant une circonſtance dont je veux te faire part, parce qu'elle a du rapport à ton peuple & à ta nation.

Selon les relations que nous avons reçues d'Angleterre & des Colonies Françoiſes dans l'Amerique, particulierement

de Cuba, de la Martinique, & de la partie de l'Isle Hispaniola où les François 1692
sont établis, ce tremblement de terre a été terrible, particulierement en ce qu'après la premiere secousse qui bouleversa la capitale de l'Isle, la terre ressembloit par son mouvement aux vagues de la mer, & qu'il se fit en plusieurs endroits de grandes ouvertures; la terre s'étant fendue & formant plusieurs abîmes affreux par leur terrible profondeur.

Ces relations ajoutent que les habitans, épouvantés comme tu peux croire, s'attendoient d'être engloutis à tout moment, & que quelques-uns moururent de frayeur, anticipant ainsi la mort par les appréhensions qu'ils en avoient, & confirmant par là la vérité de la maxime qui dit, que la crainte d'un mal est souvent plus grande que le mal même, comme l'idée d'un bien desiré est de beaucoup plus grande que le bien même lorsqu'on en jouit.

Ce seroit perdre le tems que de vouloir appuyer sur ces vérités, puisque tes lumieres sont trop grandes & ton jugement trop solide pour n'être pas convaincu que le présent affecte les sens d'une tout autre maniere que ne fait l'avenir. Nous voyons ce qui est présent dans sa forme naturelle, mais ce qui est absent & n'est représenté à notre imagination que par les passions,

1692 se trouve grossi à proportion que les passions l'emportent sur notre raison.

Mais si c'est la simple appréhension de la mort en elle-même, ou celle d'un monde à venir qui produisit l'effet que je vais te dire, c'est ce que j'ignore, & que je laisse volontiers à ta décision. Voici le fait : on assure que les Juifs, car il y en a plusieurs familles dans cette Isle, dans l'extrême frayeur où ils étoient à l'occasion de ce tremblement de terre, reclamerent pour les secourir, Jesus le fils de Marie. Tu auras peut-être de la peine à croire cette particularité, mais je dois te dire qu'on peut d'autant moins douter de sa vérité, que plusieurs Juifs d'ici ont non seulement appris la même chose par leurs correspondans, mais ont même assez de bonne foi pour en convenir.

Si les Musulmans, qui reconnoissent Jesus pour un Prophete envoyé de Dieu, eussent dans une pareille extrêmité reclamé quelqu'un des Prophetes, & nommément ce Jesus, on auroit pû dire que ç'auroit été parce que nous croyons que c'est un homme juste, & qu'il fut ordonné de Dieu pour un des six grands Ministres de sa loi, pour être sur la terre un oracle de vérité, & l'un des Instructeurs des hommes : car il est certain que nous disons vrai de Dieu, en soutenant qu'il a

fait établir la vérité & les doctrines de justice par six différens oracles ; sçavoir, 1691.
l'oracle d'Adam, transmis de bouche à ses descendans jusqu'au déluge ; l'oracle de Noé, qui a donné les institutions du culte divin au monde renouvellé ; l'oracle d'Abraham, dont les saints discours & les instructions furent reçues par toute sa nombreuse postérité, de laquelle sont sorties plusieurs Nations, & des reins duquel est descendu notre premier ayeul Ismael ; l'oracle de Moïse, qui a donné la loi à ta Nation seulement ; l'oracle de Jesus, dont les saintes institutions, quoique suivies par ses premiers sectateurs, ont pourtant été si corrompues & ont souffert tant d'alterations & d'additions par des hommes artificieux qui se sont élevés depuis, qu'il y en a peu qui professent purement sa loi ; & enfin l'oracle de Mahomet, dont la lumiere & l'empire s'étend sur les trois parties du monde connu.

Mais le moyen d'accorder ce qu'ont fait tes freres à la Jamaïque à la conduite de vos ancêtres envers ce Jesus, qu'ils ont condamné comme un imposteur, & l'auroient sans doute fait mourir, si Dieu ne le leur eût enlevé. Combien peu de rapport y a-t-il de cette haine qu'ils font profession de lui porter, à l'invocation de son secours dans leurs angoisses ? Je te prie,

1692 ô Simeon, de considerer & de peser ces choses d'un droit jugement ; car si Dieu a avoué cè Jesus pour son Prophete, comme la chose est incontestable, & que tu continues à le mépriser, il faudra attribuer cet endurcissement à un jugement du Ciel sur ta Nation, qui paroît évidemment en ce que tes freres dispersés jusques dans l'Amerique, ont été réduits par sa puissance invisible, dans l'extrêmité de leur terreur, à reconnoître le Messie en la personne de ce même Jesus que leurs ancêtres & eux-mêmes ont traité si ignominieusement auparavant.

Deviens donc sage par cet événement, & cela de regarder l'oracle de Moïse & les contes Talmudiques de tes aveugles Rabins, comme la voie du salut, vû que d'autres oracles ont succedé à celui-là par un ordre divin, dont le dernier surpasse les précédens en pureté & en excellence, autant que l'oracle de Moïse l'emportoit de son tems, sur tous ceux qui avoient paru avant lui.



1693

LETTRE XXV.

Au Seliʃtar Aga, ou Porte-Cimeterre du Grand-Seigneur.

D'un grand Lac près de Toulouſe, dans lequel les anciens Gaulois jettèrent une ſomme immenſe d'argent. Des finances du Roi de France & de ſa puiſſance.

J'AI reçu ordre d'Iſuf Bacha, Reis Effendi, en cas qu'il allât à Bagdad pour y négocier une paix avec les Perſans, comme j'apprens que cela ſe fait, de t'adreſſer ce que j'aurois à lui dire des affaires de ces quartiers du monde. Il eſt toujours important pour les Secrétaires d'Etat, les premiers Miniſtres, les Conſeillers, & ceux qui ſont à la tête des affaires à la Cour de notre illuſtre Maître, de connoître juſqu'aux moindres choſes qui ont rapport au gouvernement, à la paix & à la guerre parmi les Nazaréens; à combien plus forte raiſon doivent-ils être inſtruits des grandes affaires qui ſe paſſent à la Cour du plus grand des Rois de l'Europe, dont perſonne ne peut imiter les actions, & dont la gloire n'eſt ſurpaſſée que par celle du miroir de la gloire

— supérieure, je veux dire par le lustre du
1693 sublime, du très-majestueux & resplendissant Empereur des Musulmans, dont les jours soient heureux, & son lever tous les matins victorieux!

Si l'on peut tirer une juste conclusion du pouvoir toujours croissant du Roi de France, de sa vigilance & de son application aux affaires, tant de la guerre que du gouvernement; si l'on peut asseoir quelque jugement sur les trésors immenses qu'il amasse, sur le nombre de ses armées, sur la vigueur de ses Conseils, sur l'expérience & la bravoure de ses Généraux, sur le mouvement prematuré de ses troupes, & sur le progrès de ses armes l'année derniere, il semble que pendant celle-ci il fera des merveilles.

Il est vrai que le Roi d'Angleterre, comme une étoile resplendissante qui approche du Zenich, augmente à son tour en grandeur; que c'est un Prince dont le génie martial & la vaste capacité donnent au monde l'espérance de grandes choses, communiquent la vigueur & la fierté aux soldats, & sont l'ame de la grande alliance: il est vrai que les plus grands revers ne sçauroient l'abbattre; qu'au contraire il amasse continuellement des troupes, leve de nouvelles armées, augmente le nombre de ses Confédérés, & suscite tous

les jours de nouveaux ennemis au Roi de France : mais ce Prince les défie tous, 1693
& paroît suffire seul à leurs plus grands desseins ; il les surpasse par le nombre de ses troupes, mais sur-tout par l'excellente administration de ses affaires, tant militaires que civiles.

Il y en a qui ont dit que le Roi de France étoit né pour effacer les géans de la fable, par les inexprimables efforts qu'il fait dans la guerre présente : ceci a même quelque fondement quand on considere les ennemis à qui il a à faire ; car il faut, ou qu'il les efface, ou qu'il succombe sous les coups qu'on tâche de lui porter de toutes parts. D'autres ont cru que les trésors lui manqueroient plutôt que les soldats, & qu'il devoit enfin manquer par l'épuisement de ce côté-là.

Mais en cela il trompe encore leur attente, car il trouve tant de ressources pour lever de l'argent, & même des sommes si immenses, que la chose paroît presque incroyable. Ses ennemis disent qu'il ne remplit ses coffres qu'avec beaucoup de difficulté, & ils accusent juste ; mais quel fruit leur en revient-il, puisque, soit facilement ou difficilement, toujours il en amasse une quantité prodigieuse ? Il est même si habile à le demander, & si absolu à soutenir efficacement ses demandes, que

fût-il caché dans la moële des os de ses
1693 Sujets, ses Officiers l'en feroient sortir, & le sçauront faire venir dans ses coffres tant qu'il y en aura dans le Royaume.

En faisant réflexion sur l'application de cette Cour à lever les sommes nécessaires, quelle attention elle y apporte, & la nécessité absolue qu'il y a pour le Roi d'en avoir, je me suis souvent étonné que ce Prince, qui aime les grandes entreprises, & qui est venu à bout des plus difficiles, ne se soit avisé de mettre à sec le surprenant lac de Toulouse. C'est un grand dépôt d'eaux près de cette ville, dans lequel on raconte que les anciens Gaulois, après avoir saccagé le Temple de Delphes, jetterent cent dix mille livres pesant en or, & cinq millions de livres pesant en argent, sur ce qu'on leur fit comprendre que c'étoit un sacrilége que de posseder ces trésors, & que les Dieux seroient irrités contr'eux s'ils le gardoient. Il est vrai que Cepion, Consul Romain, en repêcha beaucoup quelques siécles après, & l'emporta; mais un Géographe moderne de ce lieu assure qu'il y en reste encore une grande quantité, que plusieurs habitans de Toulouse ont eu souvent envie de s'en mettre en possession, mais qu'ils en ont toujours été détournés par des apparitions de diables & de monstres

les plus effrayans. Je passe aux Toulousains la peur que ces prétendues visions leur ont fait ; mais le Roi de France, qui a tant de dragons qui ne craignent ni Dieu ni Diable, pourroit ce me semble s'en rendre facilement le maître par leur moyen ; ou s'ils ne pouvoient réussir, il y a tant de reliques en France, qui étant vendues avec les richesses qui en dépendent, produiroient presque à l'infini, & je crois que le Roi feroit beaucoup mieux de leur chercher des acheteurs, que d'écorcher ses pauvres sujets aussi cruellement qu'il le fait. Par exemple, la moitié de la barbe de S. Pierre que l'on garde à Poitiers, mise à un prix fort modique à proportion de l'estime qu'on en fait, produiroit un demi million en argent ; & les châsses des Apôtres à S. Etienne de Toulouse, lui rapporteroient de quoi soutenir la guerre pendant sept ans ; mais ceci soit dit en passant.

1693

Le Roi de France est non seulement admirable dans ses expédiens à lever de l'argent, mais l'économie de son gouvernement est si bien réglée, que lorsqu'il est amassé, il ne manque jamais d'être appliqué aux usages auxquels on le destine. Jamais on n'entend parler que ses Financiers ou Trésoriers le fraudent ou détournent cet argent : c'est de ce maniment

ponctuel & exact de ses finances, qu'il
1693 tire l'avantage que ses troupes sont toujours en campagne avant celles de ses ennemis, quelque diligence que ces derniers fassent.

Il les en menace encore de tous côtés cette année; car quoique nous ne soyons qu'au commencement de la seconde lune, on voit déja sa cavalerie remontée; les troupes de sa Maison habillées de neuf, ses recrues distribuées, en un mot ses armées pour ainsi dire en état d'entrer en campagne, pendant que quelques-uns des Alliés sont à peine entrées dans leurs quartiers d'hiver; de sorte que je me trompe fort, ou on lui verra leur donner quelque nouvel échec avant qu'ils puissent être à la main.

Une chose qui te surprendra, c'est qu'il augmente tous les ans ses troupes, & l'on assure qu'il aura cette année-ci soixante mille hommes plus qu'il n'avoit la précédente, outre le nombre prodigieux qu'il lui en a fallu pour completer ses vieux corps: c'est pourquoi tu peux t'attendre qu'en peu de tems tu apprendras qu'il aura fait quelque coup d'éclat d'un côté ou de l'autre.

Ne manque pas de communiquer aussi au Grand-Visir que les François ont résolu de pousser si vigoureusement l'Empe-

reur ſur le Rhin, qu'il peut compter qu'on n'en pourra gueres détacher pour l'armée d'Hongrie; & que les Allemands parlent au contraire de tirer ſix mille chevaux des pays héréditaires de la Maiſon d'Autriche, ce qui eſt preſque la même choſe que ſi on les tiroit de Hongrie. 1693

Tu ſçais, ſage & pénétrant Aga, les avantages que l'heureuſe Porte a toujours tiré des diviſions inteſtines des Nazaréens. Le nom Ottoman doit principalement ſa grandeur à la foibleſſe des Princes Chrétiens, & que cette foibleſſe venoit de leur deſunion. C'eſt ainſi que la ſageſſe s'éleve ſur les ruines de la folie.

Que la gloire du brillant Empire augmente de plus en plus! Tu y contribueras, ſi, pendant que les mains des Infidéles & des Idolâtres ſont ainſi occupées à ſe déchirer mutuellement, tu portes par tes conſeils le Divan à profiter chaudement de cette occaſion pour avancer l'Empire des Muſulmans, juſqu'à ce qu'il couvre la face de l'Empire d'Allemagne, & porte la terreur dans l'ame de ce grand & puiſſant Empereur des François, qui à préſent défie le monde entier, & qui ne ſçauroit être efficacement réduit, que par les redoutables armes des victorieux Muſulmans.

1693

LETTRE XXVI.

Au Moufti.

D'un grand tremblement de terre en Sicile, & des dévotions de ses habitans pour détourner les suites de ce fleau.

J'AI donné ci-devant une brieve récapitulation des tremblemens de terre les plus remarquables à ton esclave Elmakem à Trebisonde, à l'occasion de celui qu'il y avoit eu alors dans un pays fort éloigné. Je remontai dans ma lettre jusqu'aux anciens tems, & enfin j'y ajoutai plusieurs choses convenables au sujet. Je comptai ne devoir pas si-tôt réentamer un sujet si hideux qui ne présente que des idées affreuses, & qui inspire la frayeur même à ceux qui en parlent à mille lieues de là.

Mais voici un nouvel & épouvantable retour du même accident arrivé en Italie, & nommément dans l'Isle de Sicile. J'ai remarqué en écrivant à Elmakem, qu'il semble que ces sortes de jugemens de Dieu sont particuliers à ces pays, & tu concluras sans doute de même après la lecture de l'histoire suivante. Le neuvieme jour de la premiere lune, environ à qua-

tre heures du matin, l'on ſentit un terri- 1693
ble tremblement de terre dans la ville de
Meſſine en Sicile. Que la protection du Prophete couvre tout bon Muſulman! car certainement jamais on n'ouït d'une pareille calamité, ſur-tout par rapport à quelques-unes de ſes plus terribles particularités, qui ſont certifiées par des témoignages ſi autentiques, qu'il n'y a pas le moindre lieu d'en douter : voici les plus remarquables. D'abord cet ébranlement ne fit point de mal, & la ville en fut quitte pour la peur. La plupart des habitans ſe ſauverent cependant en raſe campagne, le reſte courut dans les Moſquées pour y faire leurs prieres, mais au bout de trois heures on n'en ſentit plus rien. Mais le troiſieme jour après le tremblement reprit avec tant de violence que toute la ville en fut terriblement ébranlée. Cette ſecouſſe renverſa en un moment vingt-quatre Palais & réduiſit tous les autres bâtimens dans un état qui menaçoit ruine à tout moment. Tout le peuple en foule courut à la Cathedrale, qui eſt la principale Moſquée, où l'Archevêque exhortoit ſes auditeurs, & proféroit cet insolent outrage à un Dieu unique, qu'ils appellent Abſolution. La même choſe ſe pratiquoit auſſi par un grand nombre de Dervis Chrétiens diſperſés pour ces

effet dans tous les quartiers de la ville :
1693 après cette cérémonie chacun ne songeoit qu'à se dérober au plus vîte au danger, en se retirant à la campagne. Ceux qui purent y dresser des tentes étoient du moins à couvert des injures de l'air, mais plusieurs des autres perirent miserablement, l'air étant tout en feu à cause des tonnerres épouvantables & des éclairs continuels qu'il faisoit. Mais ce n'est ici que la maindre partie des malheurs causés par ce terrible accident; car nonobstant les grands dommages faits à cette ville, ce ne fut rien en comparaison de ceux que plusieurs autres ressentirent; les gros bourgs de Taormina, Maseal, Madica, les villes d'Agusta, de Catanea, de Siracuse, de Carlentino, & plusieurs autres endroits considérables de ladite Isle ont été changés en monceaux de ruines. Agusta est devenue un lac à cause d'une breche que la mer fit dans cet endroit où étoient les maisons, justement dans le tems qu'un éclair ayant mis le feu aux poudres de la forteresse, la fit sauter en l'air. La ville de Catanée a été entierement renversée, & plus de seize mille ames se sont trouvé ensevelies sous les ruines de la seule Eglise Cathedrale. Le 18 & le 19 deux nouvelles secousses remplirent les habitans de l'Isle de nouvelles frayeurs,

frayeurs, mais je n'en ai pas encore appris exactement les particularités : tout ce que j'en sçais à présent est que le Palais Royal est tout sens dessus dessous, & que le Viceroi a eu bien de la peine à se sauver sur une galere. Quoiqu'il en soit, on peut dire avec vérité que toute la Sicile est réduite en désert, de même que la basse Calabre, quartier le plus méridional du Royaume de Naples, & l'on croit que plus de cent mille personnes ont péri dans cette horrible calamité, outre que l'on compte plus de vingt mille blessés. 1693

Il faut à présent, illustre Chef de la plus parfaite Loi, que je te donne un échantillon de l'impiété des Prêtres insolens de ces pays-là, particulierement dans l'occasion que voici : Messine ayant reçu moins de dommage que les autres villes de la Sicile où les peuples sont fort superstitieux, les Moines, qui sçavent faire leur profit de la simplicité de la foule, eurent l'addresse de faire répandre le bruit, dans le tems même du tremblement de terre, que la bienheureuse Vierge, c'est ainsi qu'ils appellent la Mere du Prophete Jesus, avoit revelé à une jeune fille de la ville, âgée de neuf ans, & sa favorite; que par son intercession elle avoit obtenu que la ville de Messine, qui est sous sa protection particuliere, ne seroit point

détruite pour le coup avec les autres. Ce
1693 mensonge artificieux a causé mille extravagances idolâtres parmi le peuple, qui, par reconnoissance pour cette bonne femme a superbement habillé sa statue ou son image dans toutes leurs Mosquées, la chargeant de joyaux d'un prix inestimable, lui mettant une couronne sur la tête, & poussant l'impiété jusqu'à l'appeller la Reine du Ciel, dans les prieres que toute la ville, tant les vieux que les jeunes, lui addresserent, comme les Payens faisoient à leur Junon.

Permets-moi, sublime miroir de piété, image du divin Prophete, permets-moi de t'exprimer l'horreur que j'ai d'une idolâtrie si exécrable, qui blasphême la gloire ineffable du grand & unique Dieu qui a dit, l'on n'adorera que moi seul.

J'ai souvent parlé aux Nazaréens Romains de cette femme, & leur ai accordé qu'elle a été sans doute fort honorée, en ce qu'elle a été choisie pour être la Mere de leur Prophete; mais je les défie tous de pouvoir produire un seul mot dans toutes les institutions, même dans celles de leur Prophete, qui insinue qu'il faille l'adorer, ou qui lui assigne la moindre part dans l'office d'intercesseur dans le Ciel, bien loin qu'elle y soit représentée comme Reine du Ciel, elle qui n'étoit

que l'humble & pauvre femme d'un petit & laborieux artisan. A ces mots ils s'emportent & font le signe de la croix, comme s'ils voyoient le Diable, m'appellent Huguenot, me disent que si j'étois en Espagne ou en Italie on me meneroit à l'Inquisition, & font tant de bruit que je suis obligé de changer de conversation. 1693

Mais pour revenir à ma relation ; ceux de Catanée ont experimentée à leurs dépens l'impuissance de cette vaine pompe ecclésiastique ; car quoique les Dervis de cette ville-là produisissent l'image de Ste Agathe, autre bonne femme dont ils se sont fait une Idole, & qu'ils appellent la Patrone de leur ville, quoique des milliers de pauvres gens effrayés courussent après elle à la Cathédrale ou grande Mosquée, y rampant sur leurs genoux & élevant leurs mains devant leur prétendue Protectrice, ils n'en furent pas moins enveloppés dans une destruction générale ; car tout l'édifice étant renversé par le tremblement de terre, ces miserables furent ensevelis avec leur Sainte sous les ruines de cette même Mosquée où ils s'étoient refugiés comme dans un Sanctuaire, & où, à ce que l'on dit, près de dix-huit mille ames, sur-tout des femmes, des enfans & des Prêtres, ont péri.

1693 Il n'eſt pas reſté un ſeul édifice ſur pied dans toute cette ville ; un nombre infini de gens ſont ou eſtropiés ou bleſſés, ſans parler de ceux qui ont été tués, n'y ayant eu que ceux qui de bonne heure ont gagné la campagne, & qui s'y ſont retirés dans des tentes, qui ont eu la vie ſauve; car pour la mer elle ſe retira à plus de deux milles de ſon bord dès la premiere ſecouſſe.

Prince immortel des ſerviteurs du Prophete, tous les fidéles Muſulmans ne ſçauroient être remplis d'une trop juſte horreur de l'idolâtrie de ces infidéles Nazaréens, crime pour lequel ſans doute ces terribles coups de la colere du grand Allah ſont tombés ſur eux.



LETTRE XXVII. 1693

A Hassan El Abmerzaï, Intendant de la Maison de la Sultane Alfaraiza.

Sur la nécessité de pouvoir communiquer sa joie & ses chagrins à un ami, à l'occasion de l'arrivée de son Successeur en France, & de la désolation où sa mort l'a jetté.

C'Est bien le comble de la misere humaine que de n'avoir personne à qui l'on puisse communiquer ses joies & ses tristesses! Le cœur de l'homme ne sçauroit contenir ses propres excès; il faut qu'ils s'évaporent, & si l'on n'a pas un ami dans le sein duquel on puisse répandre son ame, elle languit sous ce pesant fardeau, & court même risque d'y succomber.

Le vieux Juif Nathan m'apprit autrefois un moyen de soulager l'ame en pareil cas, qui fut une espece de charme, consistant dans la prononciation d'un certain nombre de mots Syriaques, après quoi il falloit tourner le visage vers le Soleil pour lui dire toute sa pensée, comme si l'on parloit à un ami particulier.

1693 Mais tout ceci m'a paru des ombres trompeuſes, & mon cœur a été déchiré en mille façons pendant les treize lunes paſſées, par les violentes agitations de joie & de deſeſpoir qui s'y ſont ſuccédées tour-à-tour, & qui étoient également fortes & inſupportables.

Il me fut preſqu'impoſſible de cacher les tranſports de mon ame, après avoir reçu de la ſublime Porte par trois divers couriers les nouvelles les plus conſolantes & les plus agréables pour moi, ſçavoir que le Grand-Seigneur, le miſéricordieux remunerateur de ſes fidéles eſclaves, avoit enfin exaucé mes prieres tant de fois réïterées, & m'avoit enfin accordé la liberté de retourner auprès des tombeaux de mes peres, pour finir cette vie pleine de miſeres & de chagrins par la conſolation des Fidéles, qui eſt de mourir aux pieds de notre grand Prophete, de pouvoir baiſer les degrés de ſon tombeau, & la pouſſiere des pieds de dix millions de pelerins.

Ces heureuſes nouvelles furent ſuivies par d'autres non moins agréables du Reis-Effendi, par leſquels il me félicitoit de l'accompliſſement de mes deſirs, & me marquoit qu'il avoit choiſi pour mon ſucceſſeur Ali Mezzawar de Damas, mon ancien ami, qui depuis longues années a ré-

ſidé, pour le ſervice de l'illuſtre Porte, auprès des Rebelles reconciliés d'Alger. 1693

Dans le tems que mon cœur ſe réjouiſſoit de ces nouvelles, je reçus des lettres d'Ali même, auquel on avoit envoyé un Chiaoux, avec des ordres de ſe rendre à Paris, par leſquels il m'apprenoit qu'il alloit obéir avec promptitude à ces ordres, & qu'il étoit même ſur le point de s'embarquer pour Marſeille, pour ſe rendre à Paris.

Juges, cher Haſſan, de l'agréable effet que toutes ces bonnes nouvelles devoient cauſer dans une ame prête à quitter ſa demeure au premier avis qu'elle en auroit eu, & qui avoit déja vécu onze lunes dans la plus parfaite ſatisfaction que j'aurois pû me repréſenter au monde en idée; juſques-là que je me nourriſſois, pour ainſi dire, d'eſpérance, & que mon eſprit ſe baignoit dans la joie au point d'en être preſque ſuffoqué.

Bien plus, comme ſi le ſort avoit eu deſſein de ſe jouer de moi, & comme s'il vouloit me rendre plus miſérable que je ne l'ai jamais été, il m'a élevé au comble de la joie pour me précipiter de plus haut, & me briſer entierement par la violence de ma chute: en un mot, mon Libérateur arriva en France, & je reçus une lettre de lui, datée de Marſeille où il débarqua, par

laquelle il m'assuroit qu'il ne perdoit aucun
1693 moment pour me joindre, se faisant un plaisir singulier de me rélever au plutôt, & de me mettre en pleine liberté pour mon retour. Je n'avois garde de penser que tout ceci fût comme un de ces feux follets qui détournent les voyageurs du chemin par leur lueur, & les conduisent dans le précipice; car il me sembloit que je n'avois plus d'autre revers à craindre pour mon retour dans le pays des délices que le hazard de ma mort, & tout autre à ma place se seroit regardé comme libre, & auroit commencé à songer aux préparatifs de son départ.

Mais admire le denouement des décrets étonnans! la seconde lettre que je reçus étoit datée de Chalons, où mon ami & successeur étoit tombé malade, & d'où m'ayant envoyé un exprès, il me prioit de me rendre incessamment auprès de lui, parce qu'il étoit dangereusement malade.

Ce fut avec une surprise extrême, & avec beaucoup de chagrin que j'appris cette fâcheuse nouvelle, & je pris sur le champ la poste pour Chalons; mais ce fut pour moi un sujet de tristesse que je ne sçaurois t'exprimer, lorsqu'en arrivant auprès de lui il ne lui restoit de vie qu'autant qu'il en falloit pour me reconnoître, de sorte que sans

pouvoir parler, il expira peu après entre mes bras. 1695.

C'est ainsi que toute ma consolation m'a été enlevée tout d'un coup, & que je me vois absolument privé de l'espérance que j'avois conçue d'être délivré du triste exil où je suis depuis si long-tems. Je fis laver d'eau nette le corps du défunt avec un grand secret, & ayant loué une voiture, qu'on appelle ici un char mortuaire, j'y mis le corps après l'avoir embaumé, & fait coucher dans un cercueil de plomb, en cet équipage je me mis en chemin, comme pour le conduire à Paris.

Etant arrivé à un endroit où le chemin se partageoit, l'un allant à droite, & l'autre à gauche, je fis décharger ma voiture, disant à ceux qui la conduisoient, que j'en attendois une autre en cet endroit que je lui avois assigné, & je congediai la premiere. Après quoi ayant arrosé le cercueil de mes larmes pour toute solemnité, je mis mon ami défunt en terre sur le côté, avec le visage tourné vers le sacré repositoire de la Mecque, afin qu'en s'éveillant il ait les yeux tournés droit vers la porte d'or qui est à l'entrée du Paradis.

Me voici maintenant affligé sans consolation : pleures avec moi, mon ami Hassan, & rends, je te prie, l'incluse au Reis

1693 Effendi, par laquelle je lui rends compte de tout, & le prie de me donner un autre successeur, afin que je n'aye point le malheur de mourir ici parmi les ennemis de Mahomet, & que mes cendres ne soient point souillées par leur mélange avec celles des Infidéles, qui sont blasphémateurs & idolâtres.

Penses avec pitié à Mahmut, cher Hassan, toi qui as la satisfaction d'être environné de Mosquées où l'on sert un Dieu unique, & où les Fidéles font leurs prieres au grand Prophéte : tu ne connois pas ce que c'est que d'être privé de cette consolation, & d'être séparé de la société des Musulmans; & je prie le saint ami de Dieu que tu n'en fasses jamais l'expérience.



LETTRE XXVIII. 1693

Au Moufti.

Histoire de Michel de Molinos, trahi & livré à l'Inquisition de Rome par son ami le Cardinal d'Estrées.

CES Nazaréens sont les plus adonnés à la fiction & aux inventions humaines qu'aucun Peuple que j'aye jamais connu. C'est une coutume reçue parmi eux, que toutes les fois qu'ils ont affaire à quelque secte ou opinion que ce soit, différente de la leur, la premiere chose par où ils débutent, est de la représenter aussi monstrueuse qu'il leur est possible, tant à l'égard des personnes que par rapport aux principes. Ils débitent pour cet effet mille impertinences, par exemple, que les gens de telle ou telle secte ont des cornes, de longues queuës, des oreilles d'âne, qu'ils mangent les petits enfans, ou qu'ils broutent l'herbe, & mangent du foin comme les bestiaux, & mille autres choses qu'ils donnent pour des vérités à la crédulité & à l'ignorance du vulgaire, afin de faire naître & d'entretenir par-là dans l'esprit du peuple des préjugés ineffaçables contre

1693 tous autres principes que les leurs, & une haine implacable contre les personnes qui les professent.

Tu serois bien étonné, Prince illustre de la sagesse, si tu entendois les fables romanesques & absurdes, les histoires imaginaires & injurieuses, & les contes innombrables qu'ils ont forgé & qu'ils débitent même sur le chapitre de notre sublime Prophete, & avec quelles couleurs ils le dépeignent, de même que les sacrées institutions de notre Loi, que nous sçavons très-certainement être venues du Ciel. Les particularités en sont trop odieuses, pour souiller ton esprit sublime & épuré par des idées également fausses, & même en partie blasphématoires.

Il y a un fameux exemple de ce que j'ai dit de la méthode usitée de ces gens-ci à représenter d'une maniere extraordinaire tous ceux qui ne sont pas de leur sentiment, dans leur horrible Tribunal de l'Inquisition, qui fait habiller les pauvres victimes dévouées aux flammes, d'une espece de robes toutes chargées de diables & d'esprits malins en peinture, afin de remplir l'esprit des spectateurs d'horreur & d'exécration pour ces malheureux, qu'ils appellent ennemis de Dieu & de son Eglise, les haïssant & les ayant en abomination comme tels, sans s'informer le moins du monde de ce dont on les accuse.

Un autre exemple de leur horrible injustice se voit dans l'histoire du Pere Molinos, Dervis de grande réputation parmi eux, à qui ils donnent l'épithéte de Quiétiste ; parce qu'il mettoit le principal de la Religion dans les secretes contemplations du grand Dieu unique, & s'étoit déclaré contre le faux éclat du culte dont les Nazaréens Romains font profession. 1693

Je ne doute pas que tu ne prennes plaisir à apprendre quelque chose de cet homme extraordinaire, de sa doctrine, & de sa fin qui est arrivée dans les prisons de l'Inquisition, auxquelles il a été condamné pour le reste de ses jours. Son nom étoit Michel de Molinos, Espagnol de naissance, & d'une famille notable par ses biens & par son rang.

Il s'appliqua à l'étude dès sa jeunesse, & composa même plusieurs Livres avant que d'être fait Dervis ou Prêtre. L'an 1625 il en publia un sous le titre de *Guide spirituel*, qui lui gagna l'estime de plusieurs Cardinaux, & de plusieurs personnes qui le devinrent dans la suite, comme les Cardinaux Altieri, Coloredo, Petrucci, le dernier desquels fut appellé par Molinos son Timothée, Cassanata, Azolini, Carpegna, & le Cardinal d'Estrées, qui fut celui de tous qui le voyoit le plus familierement, & qui lui témoignoit le plus

1693 d'affection & de tendresse, mais qui malgré cela à la fin le trahit. Ce *Guide spirituel* raisonne vigoureusement contre *les mortifications extérieures, contre les pénitences imposées par les Confesseurs, contre les visions & les extases des prétendus Béats, contre les prieres vocales, contre les abus de la Confession, & enfin contre le peu de substance qu'il y a dans la plupart des Sermons & des Livres des Catholiques*, en un mot contre toute leur friperie ecclésiastique, & les tromperies par lesquelles ils avancent leur Religion parmi le peuple.

L'année suivante le Cardinal Odeschalchi étant élu souverain Moufti ou Pape, sous le nom d'Innocent XI, ne fut pas plutôt installé qu'il donna des marques apparentes de son amitié à Molinos, vivant avec lui dans une familiarité ouverte, le logeant dans son propre Palais ou dans le Vatican, & s'entretenant avec lui sur des affaires de la derniere conséquence, ce qui lui attira le respect d'un chacun; & sa méthode fut généralement si applaudie à Rome, qu'excepté les Jésuites, espece de Dervis les plus méchans de tous, la plupart des Confesseurs la suivirent, & firent quitter à leurs Pénitens les rosaires pour s'attacher aux oraisons mentales & à une vie contemplative. Le Cardinal d'Estrées même, pour contribuer à la pro-

pagation de cette doctrine, fit traduire du François en Italien un Livre intitulé, *Moyen facile pour élever l'ame à la contemplation*, en même tems que le Pere Petrucci publia diverses Lettres & Traités sur le même sujet. Si jamais les Nazaréens furent près de revenir aux premiers principes de leur Prophete Jesus, & d'adorer Dieu en esprit & en vérité comme il le leur a commandé, si jamais la fraude des Papes & des Cardinaux fut en passe d'être effectivement renversée; en un mot, si jamais le Pape & ses sectateurs devoient devenir Huguenots, ce fut dans ce tems-là. Mais les Jésuites, qui étoient trop rusés pour ne pas s'appercevoir du danger, & trop impies pour ne pas songer à parer le coup, voyant que la nouvelle doctrine de Molinos gagnoit du terrein & que tout le monde abandonnoit leurs Confessionaux, jugerent qu'il étoit tems de faire leurs efforts pour l'empêcher. Faisant donc semblant de prendre l'alarme en faveur de la Religion, ils commencerent à taxer Molinos d'hérésie, & l'accuserent de nier la Trinité; c'est ainsi qu'ils appellent leur doctrine des trois Personnes divines, ou comme nous disons ordinairement, des trois Dieux, tirant malignement de ses maximes cette conséquence, qu'elles tendoient à détruire l'humanité de leur Pro-

1691

1693 phete Jesus ; ils insinuerent pareillement qu'il étoit ennemi de la priere, parce qu'il affirmoit, *que la perfection de l'ame ne consistoit pas à parler, ou à penser à Dieu, mais à l'aimer d'une maniere extraordinaire* : ils l'accuserent d'avoir pour but de rendre tous les Chrétiens indifférens, parce qu'il ajoutoit *que les hommes ne doivent pas se chagriner d'être tombés dans quelque péché, mais en tirer avantage*. Ce qui donna lieu à cette levée de bouclier, fut une priere qu'il appella *Priere de quiétude*, & la maxime qu'ils ont intitulé hérésie, s'appelle à présent Quiétisme. Ces accusations & quelques autres, firent un si grand bruit que l'Inquisition en prit connoissance : mais ce severe Tribunal ne trouva rien alors de blâmable en Molinos ou dans sa doctrine ; & en même tems le Pape donna un Evêché à Petrucci, qui étoit un des plus zelés disciples de Molinos. Cette faveur mit presque les Jésuites hors des gonds, de sorte que ne sçachant comment détourner le coup, ils firent sous-main courir le bruit que le nouvel Evêque étant Espagnol, il pourroit bien être aussi de la race des Juifs : mais avec tout cela ils ne purent empêcher que le nombre des Quiétistes ne s'augmentât tous les jours.

Quoi qu'il en soit, le Cardinal d'Estrées, étant inspiré d'ici, car les Jésuites ont tout

pouvoir dans ce Royaume, trahit Molinos, & de son plus grand & intime ami, 1693
il devint son accusateur & son ennemi, ne se donnant point de relâche qu'il ne l'eût fait mettre dans les prisons de l'Inquisition, où il a fini ses jours ; car il n'est pas facile à qui que ce soit de sortir de pareilles mains, lorsqu'il est une fois abandonné de ses protecteurs, de quelque qualité qu'il soit, ou quelque évidente que soit son innocence.

Il semble que cet homme soit parvenu à l'entrée de la vérité, & que s'il avoit été éclairé des rayons de Churuth, & de la vision béatifiante d'Alluzared, l'Ange du Paradis ; en un mot, s'il étoit entré dans la société des fidéles, ç'auroit été un homme juste & sage, qualifié pour les contemplations immortelles de Hadrimut, & des plaines de l'illumination : mais c'est justement parce qu'il étoit si proche de la vérité, qu'on ne devoit pas se flatter qu'il échappât aux persécutions des fils de l'erreur.

Guide éclairé de la vérité immortelle, heureux les yeux de ceux qui recherchant la sublime contemplation, peuvent s'élever au-dessus des jouissances de la vie, & s'adonnent sous ta conduite à la recherche de la sagesse éternelle.

1693

LETTRE XXIX.

Au Grand Visir.

Des bruits de sortilége & de magie qui couroient au desavantage du Duc de Luxembourg. Relation de la bataille de Landen, gagnée par les François.

ON diroit que les Généraux du Roi de France seroient d'intelligence avec le malin esprit ; mais si ce Prince même a quelque commerce avec lui, c'est ce que je ne sçaurois dire. Il est vrai que son nouveau Général le Duc de Luxembourg, duquel j'ai à te parler, a été accusé de ce crime, & plusieurs contes ont couru le public pour prouver qu'il étoit Sorcier, qu'il étoit invulnerable, & que le Diable lui avoit promis de le garantir de l'épée & du feu pendant un certain nombre d'années.

Je ne te donne point ces choses pour des vérités ; mais comme c'en est certainement une qu'il se trouve parmi les Nazaréens des gens si abandonnés de Dieu qu'ils ne craindroient point de faire un pacte secret avec l'Enfer, il ne seroit pas étonnant que ceux qui sont déja seduits

par l'infidélité, fussent capables de donner dans les plus grandes illusions, & surpasser même en méchanceté les Nations qui n'ont jamais oui parler d'une Loi divine ou d'un Etre souverain. 1691

Mais pour revenir au Duc de Luxembourg, on ne fait pas difficulté de dire ici qu'il est magicien, & qu'il entretient secrettement commerce avec l'Enfer; mais on ne dit pas qu'avec ce passeport de Lucifer il soit plus facile à s'exposer au feu ou à l'épée, ou de hazarder sa peau dans l'action plus que ne font les autres Généraux.

Il est vrai pourtant qu'il fait des actions surprenantes en campagne, & semble si fort le maître des événemens que ces gens-ci, étonnés de ses succès, le voyent faire avec surprise, & sans approfondir les choses, disent bonnement qu'il est d'intelligence avec le Diable. Il vient de donner le plus grand revers aux Alliés qu'ils ayent encore reçu, & cela contre l'attente de tout le monde, ayant si bien sçu leur donner le change qu'ils ont fait plusieurs détachemens; & après cette bevûe irréparable, il les a forcés à se battre à forces inégales.

Le Roi d'Angleterre, qui est estimé le plus grand Capitaine de tous les Alliés, a toujours été d'avis qu'il falloit attirer les

1693 François à une bataille, n'étant pas moins avide à se battre, qu'attentif à n'être point pris au dépourvu. Toutefois, quelque vigilant qu'il soit, le Duc n'a pas laissé de le tromper : les deux armées étoient campées sur la petite Mehaigne, riviere des Bays-Bas proche de Namur, fortes d'environ soixante-dix mille hommes chacune ; & s'il y avoit quelque supériorité par rapport au nombre du côté des François, elle étoit bien balancée par la bonté des troupes alliées, composées pour la plupart de vieux corps, comme ils le firent bien sentir à leurs ennemis dans l'action.

Le Général François ayant pris Huy, avant que les Alliés pussent venir au secours, fit plusieurs démarches, comme s'il avoit dessein d'attaquer Liége, où il y avoit garnison. Mais comme la Place est grande, & point capable de défense, le Roi d'Angleterre envoya en plusieurs détachemens environ seize Bataillons, avec ordre de camper sous le canon de la ville, & de s'y fortifier ; ce qu'ils firent avec tant de régularité & davantage, qu'il n'y avoit pas moyen de les attaquer qu'en les assiégeant dans les formes. Le Duc fit semblant de leur tomber dessus avec toute son armée, pendant que le Maréchal d'Harcourt, avec un camp volant d'onze mille hommes, étoit posté loin de la grande armée du côté

d'Huy; ce qui obligea le Roi d'Angleterre de faire aussi un gros détachement pour avoir l'œil sur ses mouvemens. 1693

Ces différens détachemens réduisirent l'armée des Alliés à environ cinquante-deux mille hommes. Le Duc de Luxembourg saisissant l'avantage, fit tout d'un coup volte-face avec son armée, envoyant en même tems des ordres secrets au Maréchal d'Harcourt de decamper à la sourdine, seulement avec sa Cavalerie, qui faisoit trente-deux Escadrons, & de le venir joindre; ce que celui-ci exécuta si bien, qu'il se trouva avec le Duc au plus fort de la bataille, pendant que le corps envoyé pour l'observer ne sçavoit rien de sa marche.

C'est ainsi que tout conspira à donner l'avantage aux François. L'armée confédérée, quoiqu'inférieure en nombre, étoit composée de quelques-unes des troupes les plus choisies, de vieux corps tirés de toutes les Nations confédérées, & conduits par les plus habiles Généraux qu'elles eussent; par exemple, le Prince d'Orange, que le reste de l'Europe appelle Roi d'Angleterre, quoique les François ne lui donnent pas ce titre, Prince dont on vante ici le courage & la bravoure, quoiqu'on haïsse sa personne; l'Electeur de Baviere, si connu par tout ce qu'il a

1693 fait de grand en Hongrie, y étoit aussi; de même qu'un grand nombre de Princes & de Noblesse de toutes les Nations, engagées dans la guerre.

Ils apprirent le dessein de leurs ennemis de leur donner bataille, environ un demi jour avant l'action, & quelques-uns blâmerent le Roi de ne s'être pas retiré; mais à dire la vérité, il n'en auroit pas eu le tems, car les François lui seroient tombés sur les bras avant qu'il eût été possible d'emmener son bagage & son artillerie, & auroient mis tout en confusion: ce fut donc par réflexion qu'il prit le parti de se battre.

Rien ne surprit davantage les François que de voir, lorsqu'ils vinrent pour reconnoître l'armée des Alliés vers la nuit qui préceda le jour du combat, qu'elle se rangeoit en ordre de bataille en rase campagne, & le matin suivant, sur le point d'en venir aux mains, de la trouver retranchée jusqu'aux dents, étant couverte d'un parapet, & en posture de ne pouvoir être attaquée qu'au risque d'un désavantage infini.

Ce fut à cette vûe que l'on conseilla au Duc de se retirer, & d'abandonner l'entreprise; mais il s'étoit trop avancé pour pouvoir reculer avec honneur, si bien qu'il résolut d'attaquer l'armée alliée, quoi qu'il lui en dût coûter.

Jamais il ne s'est vu de plus terrible combat : il seroit inutile de vouloir te le décrire ; car pour le faire dans toutes ses circonstances, & te dire d'une maniere distincte tout ce qui se passa de côté & d'autre, ce seroit plutôt la matiere d'un livre que d'une lettre. Il suffit que tu sçaches que les attaques furent si furieuses, & la défense si résolue & si obstinée, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'aller au-delà. Les François trouverent toutes les avenues si bien gardées, chaque Rement si bien posté, secondé & soutenu, qu'ils reconnurent l'impossibilité de pénétrer aucune part, excepté par un Village ; & c'étoit justement là qu'on avoit posté la fleur des troupes confédérées, de sorte que la résistance fut terrible. 1693

Ils attaquerent donc ce Village avec tant de furie, & redoublerent si bien, qu'à la fin ils en chasserent ou taillerent en piéces toutes les troupes qui le gardoient ; mais un moment après, des troupes fraîches attaquerent à leur tour les victorieux, & les délogerent de ce Village avec la même furie & le même carnage.

Juges, illustre Ali, toi qui as vu les attaques les plus sanglantes, & la défense la plus obstinée à Bude, à Belgrade, & dans toutes les autres grandes actions de la guerre en Hongrie, ou tu repoussas si

1693 souvent la furie des Allemands, à leur confusion, juges que ce Village ayant été pris & perdu de la sorte par trois fois, dans l'espace d'environ cinq heures, quelle boucherie il doit y avoir eu.

Enfin le Duc de Luxembourg faisant dépendre le succès entier de la bataille de ce dernier effort, revint à la charge une troisiéme fois, & emporta le Village. Il seconda pour le coup si bien ses troupes, & les fit soutenir par un si grand nombre de fraîches, qu'il ne fut plus possible de les déloger, & quand le Roi d'Angleterre voulut les attaquer de nouveau, il trouva quelques-uns de ses meilleurs corps si découragés par le danger de l'action, qu'ils ne firent pas leur devoir, & l'on dit que plusieurs refuserent même d'avancer sur l'ennemi.

Dans le tems que les François pénétroient de ce côté, le Duc de Baviere pressa le Roi d'abandonner la partie, dans le moment qu'il s'avançoit à la tête de ses Gardes Angloises & Hollandoises, pour chasser de nouveau les François. Le Duc assura le Roi que l'ennemi étoit entré en si grand nombre, qu'il n'y avoit plus moyen de le déloger, & gagna sur lui avec beaucoup de peine, de se retirer avant que ses troupes fussent mises en désordre. Cette résolution prise, le Roi ordonna d'abord

à l'aile

à l'aîle gauche de son armée de se retirer ; —
& avec sa présence d'esprit ordinaire, il fit 1693.
ferme à l'arriere-garde d'une maniere intrépide, jusqu'à ce qu'elle se fût entierement retirée du champ de bataille.

Mais son aîle droite n'eut pas le même bonheur ; car les François l'ayant chassée de son poste, & s'étant formée en deux lignes dans les retranchemens des Alliés, ne virent pas plutôt les troupes de cette aîle songer à la retraite, qu'ils les attaquerent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent dans la derniere confusion ; la Cavalerie sur-tout ayant rencontré une petite riviere appellée la Gete, où devoit passer leur arriere-garde, & les ponts ne suffisant pas, se précipita dans l'eau pêle-mêle & sans aucun ordre ; de sorte que, quoiqu'à peine il y eût assez d'eau pour les noyer, ils furent plutôt suffoqués dans la boue par le poids les uns des autres, que dans l'eau.

Plusieurs Escadrons entiers, voyant le danger qu'il y avoit de passer ainsi la riviere, préfererent généreusement de faire face à l'ennemi, & de recommencer le combat ; mais conduits seulement par le desespoir, & accablés par le nombre, ils furent tous taillés en piéces. En un mot, les François ont remporté une victoire complette, ayant pris soixante & seize

1693 pièces de canon, huit mortiers, plus de cent drapeaux ou étendarts & timbales, avec tous les charois, les munitions & le bagage, cinq Officiers généraux, deux cens autres Officiers; & deux mille soldats, & l'on dit ici que les Alliés ont eu douze mille hommes de tués sur le champ de bataille, outre les blessés qui montent pour le moins à autant.

Cette victoire est d'autant plus glorieuse pour la France, que les Confédérés faisoient un si grand fond sur la bonté de leurs troupes & sur la conduite du Roi d'Angleterre, qu'ils croyoient impossible qu'on pût les battre; mais cette confiance a plus d'une fois causé la ruine des grandes armées.

Il n'est pas moins vrai cependant, que les François ont acheté bien cher cette victoire, que leur perte est excessive, même par rapport aux Officiers de tout rang, dont il est resté un nombre prodigieux sur la place, & qu'il n'y en a gueres moins de blessés; même quelques Princes du sang Royal. Quelque soin qu'ils prennent de déguiser leur perte, la Noblesse de la Ville & dans les Provinces est toute en deuil, d'où tu peux juger de la perte des simples soldats & des moindres Officiers. Après tout, il n'en peut pas être autrement, si l'on réfléchit aux furieux assauts donnés au vil-

lage appellé Landen : aussi, quoiqu'ils ne fassent monter leurs morts & leurs blessés qu'à cinq mille deux cens quatre-vingt-six, selon le bruit dont on berce le Peuple, ceux qui sont plus sinceres se disent unanimement à l'oreille, que le Roi a perdu vingt-deux mille hommes de ses meilleures troupes morts sur le champ de bataille, sans compter les blessés, que l'armée est ruinée, & que si le Duc de Luxembourg gagne encore trois victoires à ce prix-là, la France est perdue. 1693.

Que les Infidéles se battent & se déchirent, afin que les Fidéles puissent plus aisément triompher d'eux ; mais que la paix soit à jamais sur l'illustre Porte !



1693

LETTRE XXX.

Au Selictar Aga, ou Porte-Cimeterre du Grand-Seigneur.

Contre les Ordres de Chevalerie, & particulierement contre celui de la Toison d'Or; contre le Blason & la vanité qu'on en tire.

IL n'y a point au monde de faste plus ridicule, ni plus vain que celui que les Nazaréens font sonner si haut, & qui est celui de leurs Ordres de Chevalerie.

Le vieux Sultan Saladin, heureux conducteur des victorieux Musulmans, exposa souvent les Chevaliers Nazaréens à la moquerie & aux risées des troupes. On trouve dans les relations de ses glorieuses victoires, remportées sur cette foule des fanatiques, sur ces enthousiastes qui prétendoient se battre pour le sepulcre de Jesus, que plusieurs de ces Chevaliers se trouvant prisonniers dans ses armées, il les fit promener par-tout, chargés de chaînes & de leurs brimborions, comme croix, bonnets, manteaux, écharpes, &c. & après les avoir ainsi rendus le jouet de ses soldats, il les fit tous pen-

dre. Ces Nobles aveuglés par leur faux zéle portoient toujours, pour se distinguer des autres, un poids si risible de trophées & de marques de leur Ordre, l'un d'une maniere, l'autre d'une autre, qu'ils avoient plutôt l'air de portefaix chargés d'un pesant fardeau, que de gens propres à attaquer un ennemi & à lui resister. 1693

Un de ceux-là, Prince de naissance, & d'une Maison souveraine, fut pris par un des Nains du Sultan, & pour honorer le triomphe du héros Pigmée, Saladin lui fit mener son prisonnier par tout le camp, la corde au col, dont il tenoit le bout à sa main en marchant devant lui. Par ces endroits & d'autres semblables ils sont devenus à la fin l'opprobre de leurs gens mêmes, & ont été avec raison tous extirpés les uns après les autres, excepté un chetif résidu qui se sont réfugiés dans l'Isle de Malthe, où ils s'enfuirent, après que l'immortel Soliman les eût chassés de l'Isle de Rhodes.

C'est dans cette sterile retraite qu'ils vivent maintenant de rapine & de piraterie sous le masque de piété, & font valoir la fraude de leur Chevalerie parmi ceux qui veulent bien se laisser tromper; mais à présent leur réputation a bien diminué.

Quoique les premiers inventeurs de ces babioles honoraires ayent disparu, la

chose même n'en subsiste pas moins, & 1693 les Nazaréens en sont si entêtés, qu'à peine trouvera-t-on une seule Nation parmi eux, qui n'ait son Ordre particulier de Chevalerie, comme ils l'appellent. L'Empereur d'Allemagne & le Roi d'Espagne ont celui de la Toison d'or, le Roi d'Angleterre celui de la Jarretiere, & le Roi de France l'Ordre du S. Esprit. J'aurois bien des choses à te dire sur son impiété, suivant le propre systême des Nazaréens, mais comme c'est une affaire dont les Musulmans ne s'embarrassent gueres, je ne t'en ennuyerai point.

L'Ordre de la Jarretiere, qui est celui d'Angleterre, est d'une institution joviale & d'assez bonne grace, devant son origine à la saillie d'un de leurs Rois, lequel dansant avec une Dame favorite, qui laissa tomber un ruban bleu d'une de ses jambes, l'amoureux Roi le releva, & le porta en écharpe sur son épaule ; & ce ruban bleu est encore jusqu'à ce jour le principal ornement de l'Ordre. Il fut envoyé le mois dernier, comme une grande marque d'honneur, à l'Electeur de Saxe, qui reçut le fastueux colifichet avec une reconnoissance surprenante, & avec toute la cérémonie possible, portant le ruban bleu en écharpe sur ses habits par tout où il va.

Le Roi d'Espagne a fait un pareil compliment au Prince Louis de Bade, en lui envoyant l'Ordre de la Toison d'or, & ce grand Capitaine se fait honneur de se montrer avec l'image d'une brebis morte, ayant un cercle qui l'environne par le milieu du corps, & se termine sur le dos par un anneau, par lequel passe un ruban rouge qu'il met à son col, de façon que ce qu'on appelle la Toison pend sur sa poitrine : c'est de la sorte que les Chevaliers de cet Ordre la portent. A voir sur quoi ces gens-ci fondent leurs marques de Noblesse, on les prendroit pour autant de fous, puisqu'ils tirent ces marques, selon leur caprice, de la figure du plus méprisable animal, dont ils se font honneur, comme on le voit encore dans leur blason ; autre ouvrage de leur orgueilleuse fantaisie, que par un rafinement de folie ils ont érigé en science, quoique rien ne marque mieux le déréglement de leur esprit. Ils se servent pour cela de figures d'animaux de toutes les especes, sans en excepter l'homme même, mutilé de diverses façons ; car dans quelques armes on n'en voit que la tête, dans d'autres que les mains ou les pieds. Les animaux sont tronqués de même, tantôt il n'y a que les aîles, tantôt les pattes, les jambes ou les pieds. D'autrefois l'on voit un homme 1693

blanc tout entier, habillé de rouge, ou
1691 un autre bigarré de plusieurs couleurs, ou coeffé & tenant une arme offensive à la main : ici c'est un Maure portant le turban, ou ayant un cercle d'argent à son col ; là c'est un bras armé d'une épée, d'une fléche, d'un javelot, ou de quelque autre instrument : l'un a pour devise une tête noire, l'autre une blanche : celui-ci a une main coupée tout nue avec les doigts en l'air ; celui-là deux mains jointes : l'écu de l'un est chargé de hibous ou de chouettes, d'oyes, d'alouettes, de canards & de toute espece d'oiseaux, jusqu'aux plus méprisables ; sur celui de l'autre on voit des crapauds, anciennes armes des Rois de France des premieres races, des serpens de toutes les façons & en toute sorte de postures, des poissons de toute espece, des coquilles de mer, des vaisseaux, des arbres, des fleurs, des fruits, des étoiles. Une grande famille produit pour preuve de son antique noblesse un cancre, une autre une échelle ; pour ne rien dire de la croix, qu'ils portent d'une infinité de façons, & dont les plus grands se font honneur. Mais ce qui marque encore mieux leur imagination déréglée, c'est que les Princes mêmes d'entr'eux mettent dans leurs armes des êtres purement imaginaires ;

tels que les aigles à deux têtes, les lions aîlés, les griffons & les licornes. On n'auroit jamais fait si on vouloit particulariser toutes les marques d'extravagance, plutôt que de Noblesse, dont ces Nazaréens insensés se parent. Les diverses couleurs dont les écus sont partagés ou couverts sont encore un article très-considérable de cette belle science, dont les termes ne sont qu'un jargon, composé de mots barbares, & inconnus à la bonne & sage antiquité. 1693

Mais pour revenir à l'Ordre de la brebis morte; car c'est ainsi qu'on doit appeller celui de la Toison d'or, je vais te donner un abrégé de son antiquité & de son institution, tiré de leurs histoires.

L'Ordre de la Toison d'or fut institué à Bruges par Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, l'an 1429 de l'hégire des Chrétiens. Ce Prince commanda que tous ceux qui seroient admis à cet Ordre, porteroient dans un collier d'acier des pierres à fusil & des croix de S. André, avec la figure d'une brebis au bas. Les Espagnols croyent généralement que cet Ordre fut institué à l'honneur de la sainte Vierge, comme ils parlent, & de S. André, à l'occasion de l'apparition d'un Ange qui se fit voir à un certain paysan, & lui donna une Toison d'or, lui commandant en

1693 même tems de lever des troupes sous cet étendart, & de chasser ainsi les Maures de l'Espagne. D'autres sont d'avis qu'il fut institué en mémoire du grand profit que les Ducs de Bourgogne tiroient de la laine; d'autres encore, que ce fut en mémoire de la Toison de Gedeon, celui qui défit jadis l'armée des Madianites avec trois cens Israëlites. Les Chymistes veulent que ce soit un mystere chymique, à l'imitation de la fameuse Toison des Anciens, laquelle les plus rafinés en cet art disent n'avoir été autre chose que le secret de leur élixir, écrit en parchemin. D'autres enfin prétendent que son institution est dûe à la pêche de l'or dans quelques rivieres d'Espagne, puisqu'anciennement on avoit coutume de jetter la toison d'une brebis dans l'eau, d'où, après l'y avoir laissée quelque tems, on la retiroit, pour recueillir les grains d'or qui s'étoient arrêtés dans la laine; pratique qui étoit aussi en usage chez les anciens habitans de la Colchide, qui devinrent par ce moyen si riches, que cela donna occasion aux avares Argonautes de les attaquer, pour se rendre maîtres de leur trésor. Ceux au contraire qui imaginent que tous ces Ordres doivent leur origine à la galanterie des Princes, assurent que ce fut en mémoire des peignures d'une Dame, dont

les cheveux étoient d'un beau blond, & de laquelle Philippe le Bon étoit passionnement amoureux. Mais quelle que soit son origine, c'est un Ordre fort ancien & fort honorable ; vû que le Roi d'Espagne, comme héritier aîné de la Maison de Bourgogne, non seulement le porte lui-même, mais encore le donne aux Princes étrangers : & comme ce Roi est infirme & ne promet point de lignée, il y a à parier qu'entre les sujets de guerre que se feront ses héritiers, dont le Roi de France prétend être le seul, le droit de conférer la Toison ne sera pas un des moindres. L'habit de cet Ordre est un juste-au-corps de drap d'argent, un manteau de velours cramoisi, & un chaperon de velours violet. 1691

Heureux & trois fois heureux les fidéles Musulmans, qui, méprisant cette gloire de toile d'araignée, établissent leurs noms sur la vertu, & se rendent véritablement nobles & grands par leurs propres actions héroïques, se rapportant de la louange de leurs actions aux trophées & aux guirlandes du train enluminé des beautés qui sont dans le jardin des plaisirs ; qui foulant aux pieds les vaines enseignes d'un honneur temporel & chimérique, attendent une distinction plus réelle & plus sublime parmi les millions de héros, dont le sang a servi à cimenter la grandeur de l'Empire

1693 des Musulmans, & de l'élever au-dessus de l'expression des hommes, & dont le mérite paroissant couché dans la poussiere de l'oubli, se levera tout d'un coup comme une cométe, retentira en gloire, & illuminera de son éclat les vallées enchantées dans le séjour des délices.

LETTRE XXXI.

A Muley Hamet Mahomozzi, Egyptien à Medine, Maître dans l'étude de la Magie.

D'un Prêtre qui, par le moyen de sa baguette, découvroit les meurtres, les vols, les adulteres, &c. De la prétendue Clavicule de Salomon.

TU sçais, Muley, que je condamnai toujours l'art dont tu as fait ton étude pendant tant d'années; que je l'ai regardé comme un amas de paroles inutiles, ridicules, & qui n'aboutissent à rien; que je te recommandai de t'attacher plutôt à l'étude de l'Antiquité & de l'Histoire, & de mettre au jour les premiers siécles des Arabes, les puissantes guerres & les actions magnanimes de nos ancêtres les Sarrasins, la fondation de leur glorieux Em-

pire, dévolu depuis à l'invincible Sultan notre grand Empereur, sur la tête duquel 1693 puissent reposer dix mille siécles de joie dans les brillans sentiers du Paradis.

Si tu voulois quelque chose de plus subtile, je recommandai à ton génie pénétrant l'étude de l'Astronomie, la recherche des mouvemens, de la grandeur, de l'éloignement, des révolutions, & des éclipses de tous les corps célestes; car de devenir Sorcier ou Magicien, & d'employer tous ces beaux talens qui formerent ton génie, & te rendirent capables d'élever tes pensées jusqu'aux Cieux; de les aller plonger, dis-je, dans les enfers, & au lieu de parcourir les labyrinthes brillans de lumiere dans le haut du Firmament, d'être continuellement à tâtonner dans les ténebres de Tophet, où jamais il n'y eut de lumiere que celles des foudres & des éclairs qui font tressaillir l'abîme infernal, point d'oracle que celui du Prince des ténebres & des mensonges, & où le plus heureux succès de tes recherches n'aboutit qu'à en rapporter de mauvaises nouvelles au monde; c'est, je te le répete, le comble d'une folie insoutenable.

Mais je te trouvai si obstiné, qu'il n'y eut pas moyen de te persuader; de sorte que je t'ai laissé continuer ton train, jusqu'à ce que l'âge avancé & l'expérience

1693 puissent te porter à reconnoitre le tort que tu te fais à toi-même, & que la somme de tous les progrès que tu prétendois faire dans la connoissance des choses cachées, se réduit à un camouflet.

Il y a ici un Dervis parmi les Nazaréens, qui non seulement te surpasse dans tout ce que tu as pu acquerir de science magique après trente années d'étude, dans les recherches que tu as faites dans les sombres régions de l'horreur, & dans la familiarité avec les habitans de l'air; qui te surpasse, dis-je, non-seulement dans la connoissance où tu as pu atteindre toi-même, mais même tout ce dont tu as jamais oüi dire qu'aucun autre Magicien ait fait; bien plus, je doute que le Prince des Enfers même, s'il lui étoit permis de revêtir une forme humaine, pourroit exécuter des choses plus surprenantes que cet homme-là.

C'est un Religieux ou un Etudiant, comme il se dit lui-même, de la ville de Lyon, qui porte une baguette, que je me figure quelquefois être pareille à la verge miraculeuse que Moyse portoit dans sa main, lorsqu'il l'étendoit pour faire venir des playes & des désolations sur tes ancêtres les Egyptiens. Ce Prêtre, par le moyen de cette baguette ou verge, découvre les trahisons, les conspirations, les meurtres & les vols, retrouve l'argent per-

tés, note les adulteres secrets, en un mot, met au jour toute sorte de fraudes, de 1693
menteries, & d'accusations fausses & malignes.

On dit d'abord que cet homme avoit commerce avec le Diable, & on parloit de le brûler comme Sorcier; mais il confond ses accusateurs, en leur demandant si c'est le propre du Démon de découvrir les crimes à dessein de les faire punir, & de faire du bien dans le monde; faisant entendre par-là que sa baguette a la vertu de demasquer le vice, & de découvrir toute sorte de méchantes actions, pour faire tomber les criminels entre les mains de la Justice, mais qu'elle n'a aucun pouvoir pour opérer ou produire quoi que ce soit de mauvais; & c'est ce qui a garanti cet homme de la censure.

Il y a aussi peu moyen de douter de la vérité des effets surprenans de cette baguette, qu'il est possible de deviner de quelle maniere cela s'opere. L'homme en question est à présent dans cette Ville, où il fait des merveilles, & tout le monde en est dans l'admiration. Pour t'en donner des exemples, le frere du Roi voulant l'éprouver, fit cacher une bonne somme d'argent dans son jardin, & jetta une boite d'acier remplie de pierreries, au fond d'un bassin de fontaine plein d'eau; mais la baguette

trouva l'une & l'autre sur le champ. La
1693 Princesse de Condé découvrit par elle un Domestique qui avoit dérobé plusieurs pièces d'argenterie de sa toilette, particulierement deux grands flambeaux d'argent, quoique le vol eût été commis près de trois ans auparavant. Il est impossible de révoquer en doute la vérité des histoires que l'on raconte de cet homme & de sa baguette miraculeuse, à moins qu'on ne veuille taxer toute la Ville de mensonge, & croire que tous & un chacun sont complices de la fraude.

Pour moi, je ne sçais que penser de cet homme extraordinaire; car, comme je l'ai dit, quoiqu'on ne sçauroit nier les choses qu'il exécute; on ne sçauroit dire cependant comment il les fait.

Je sçais que les Devins de l'Orient, qui étoient les Sages de ta patrie; & les Magiciens de la Perse, se servoient d'une verge ou baguette dans toutes les opérations de leur art. Nous trouvons aussi dans plusieurs écrits des Anciens, que les Scythes, les Sarmathes & les Thraces, de même que plusieurs autres Nations se servoient pour leur devination & leurs sortileges, de rameaux & de verges, de la même maniere à peu-près que fait ce Leontin.

Les Goths retinrent aussi cette coutume. S'ils la reçurent des anciens Scy-

tems, c'est ce que je ne sçaurois dire; mais je trouve qu'elle se glissa parmi les Huns, & peut-être passa-t-elle par ces quartiers du monde qu'on nomme à présent la Moscovie, dans la Laponie & le Nord, où l'on dit que les habitans sçavent exciter la tempête, ramener le calme, & faire souffler le vent du côté qu'ils veulent, selon qu'il plaît aux Matelots de les payer. 1693

Il court dans le monde un livre manuscrit, intitulé la Clavicule de Salomon, dont on fait grand mystere. J'en avois déja entendu parler beaucoup, comme du plus parfait systême de Magie qu'il pût y avoir, lorsque j'eus occasion d'en voir un, & de l'examiner. Tu jugeras bien, que, malgré mon incrédulité sur ce sujet, je fus très-curieux d'apprendre ce que contenoit ce merveilleux ouvrage, dont la composition est communement attribuée au fameux Roi Salomon, fils du Roi David, Prince d'une sagesse & d'une science accomplie. J'en parcourus avidement les rubriques, qui paroissoient promettre beaucoup, & ne firent qu'augmenter ma curiosité; mais ayant lû quelques chapitres, je perdis bientôt l'opinion que j'en avois conçue; car je trouvai que c'est une profane rapsodie de prieres & de conjurations d'Esprits, remplie d'absurdités palpables, & d'anachronismes, qui font connoître que Salomon

n'a jamais composé, ni pû même composer cet ouvrage, mais que c'est une chimere sortie du cerveau malade de quelque Magicien imaginaire, ou qui a voulu se donner pour tel, ou bien ce doit être la production du plus méchant & du plus scélerat de tous les hommes, dont l'impiété & les blasphêmes doivent faire horreur. Quoi qu'il en soit, il est évident que cet ouvrage ne peut avoir été fabriqué que dans le quatorziéme ou quinziéme siécle de l'hégire Chrétienne, qui est la plus grande ancienneté qu'on puisse raisonnablement lui donner, & que l'Auteur a été quelque Dervis ou Emir Chrétien: je soupçonne même qu'il doit avoir été François, ou peut-être Italien. J'avois d'abord dessein de l'acheter, quoiqu'on m'en demandât un prix exorbitant, pour te l'envoyer; mais je t'avoue, que jamais argent n'auroit été plus mal employé. Cette decouverte n'a pas peu contribué à me confirmer dans l'opinion, que tout ce qui se dit de Magie & de Sortilege, sont de beaux contes à dormir de bout, & tout au plus propres à en imposer à des esprits foibles ou malades; & qu'il n'y a que des extravagans qui puissent se persuader de faire des choses surnaturelles par le secours d'un art si chimérique & si trompeur.

Reviens donc de l'erreur où tu as été

jusqu'à présent, & appliques ton esprit désormais à la recherche de choses plus utiles. Tu m'objecteras peut-être ce que je t'ai dit plus haut de la baguette merveilleuse de l'homme dont je t'ai parlé; mais crois-moi, il n'y a rien de surnaturel dans tout cela, & s'il te paroît, ainsi qu'à plusieurs autres, que l'effet de cette baguette ne peut être attribué qu'à la Magie, tu dois t'en prendre à tes préjugés & à ton ignorance dans les secrets de la Nature, qui opere des choses plus extraordinaires encore entre les mains de ceux qui, par leurs infatigables recherches, ont pénetré jusques dans son intérieur, & qui de la combinaison de plusieurs causes fort simples, ont appris à tirer des effets qui les font passer pour Magiciens dans l'esprit de ceux qui ne connoissent point assez la Nature pour en juger sainement. 1693

Car quant à la baguette par le moyen de laquelle on trouve toute sorte de métaux quelque cachés qu'ils soient, on sçait que dans les endroits où il y a des mines, on s'en sert pour découvrir les veines du métal que l'on cherche, sans qu'il soit tombé dans l'idée à personne de traiter cela de Magie, si ce n'est à quelques vieux rêveurs & à de bonnes vieilles qui ne pouvoient comprendre la cause de cet effet. Les soldats Suedois qui, sous le regne de Gustave

Adolphe, faisoient la guerre en Allema-
1693 gne, se servoient communement de ce moyen pour trouver les trésors que les Moines avoient cachés dans leurs Eglises ou Couvens.

Il n'y a qu'une seule chose que je ne sçaurois bien comprendre dans la baguette de l'homme de Paris, & dans laquelle je soupçonne quelque tour de passe-passe: c'est la découverte des vols, meurtres, adulteres, &c. Si cela est ainsi, on le sçaura avec le tems. En attendant je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, que quoique la baguette de cet homme trouve à s'occuper ici, elle auroit peu de choses à faire dans la ville Impériale où réside la majesté de l'Empereur du monde. Les vols & les meurtres n'y sont pas communs, encore moins les adulteres & les infidélités des femmes. S'il en arrive, c'est moins parmi les Musulmans, que parmi les Juifs & les Grecs qui y habitent. Les Dames du Serrail sur-tout donnent à cet égard l'exemple aux autres; je veux dire que leur sagesse est moins due aux Eunuques & aux verroux, qu'à leur propre vertu: aussi n'arrive-t-il que très-rarement, que parmi leur grand nombre il s'en trouve une qui s'abandonne au torrent de sa passion, & dès qu'elle est découverte, elle ne manque pas de porter le juste châtiment

le son déreglement. Ici c'est tout le contraire, les plus grandes Dames donnent aux autres l'exemple de l'infidélité, & si on la découvre, on la traite simplement de galanterie, & on en rit même comme d'une chose indifférente. D'où je conclus que l'usage de la baguette pour indiquer les infidélités est de plus grand usage ici qu'ailleurs, & que tu pourras t'épargner la peine de tâcher d'en trouver une, crainte que ta science ne trouveroit pas moyen de s'exercer.

1693.

LETTRE XXXII.

Au Kaïmakam.

Incendie du Palais de Heidelberg par un ordre indirect du Roi de France; & disgrace de celui qui y commandoit pour l'Electeur Palatin.

On peut dire que le Roi de France a renoué avec la fortune, & que, quoiqu'il n'ait rien entrepris de bonne heure cette année, & qu'il n'ait pas moissonné à son ordinaire des lauriers au Printems, toutefois les heureux succès qu'il a recueillis depuis, & qui se sont suivis comme les ondes d'un fleuve large & rapide, l'ont

suffisamment dédommagé de ce retarde-
1693 ment. Il a remporté en Flandre la vic-
toire la plus glorieuse qu'il ait gagné pen-
dant tous son regne, dont j'ai fait une
ample relation ; mais comme si ce n'eût
pas été assez, ses armes ont eu par-tout
ailleurs le même bonheur contre les for-
ces à qui elles avoient à faire tête.

Pendant que son armée de Flandre se disposoit à la glorieuse action dont j'ai parlé, le Duc de Lorges passa le Rhin en Allemagne, & ravagea les frontieres de l'Empire avec autant de fureur, qu'une horde de Tartares ait jamais fait dans une irruption en Pologne ; excepté que les François ne sont pas si avides d'emmener des captifs en se retirant, parce qu'on ne vend d'esclaves dans ces pays, que ceux qui y sont amenés d'Afrique, qu'ils appellent Négres.

Pendant ces ravages les François résolurent d'attaquer la ville de Heidelberg, capitale d'un des Electeurs de l'Empire Nazaréen. Ils pousserent le siége avec tant de vigueur d'un côté, & la place se défendit si mal de l'autre, qu'ils emporterent la ville & le château en peu de jours.

Par la prise de ce château ils s'emparerent d'un des plus beaux palais de tous ces quartiers du monde, qui étoit la rési-

dence de l'Electeur Palatin. La structure, les meubles, & les peintures, tout en 1693 étoit d'une beauté parfaite, & d'un prix inestimable ; & tout cela devint la proie du soldat vainqueur & des flammes : car le Maréchal de Lorges le fit brûler jusqu'aux fondemens, après l'avoir fait piller par ses troupes ; action dont il a été universellement blâmé, & qui fait qu'on ne parle de lui qu'avec horreur.

Mais on dit que les ordres du Maréchal portoient exprès de détruire ce superbe bâtiment, & qu'il ne s'y porta que pour obéir au Roi son maître. La raison qu'on en donne est plus deshonorante pour ce Prince que l'action même, puisqu'on prétend qu'il ne fit brûler & ruiner le château & le beau palais de Heidelberg, que parce que c'étoit le seul qui l'emportât sur son nouveau château de Versailles. Si cela est vrai, on ne sçauroit faire de plus sanglante satyre contre l'ostentation & l'orgueil du Roi de France.

De l'autre côté, la lâcheté du Gouverneur, qui défendit si mal la ville, a été suivie du châtiment qu'elle méritoit, & dont je vais te faire une relation particuliere, afin que tu puisses présenter au Divan un exemple qu'il peut suivre dans l'occasion, contre les Officiers auxquels la sublime Porte a confié des places d'im-

portance, & qui viennent à manquer à
1693 leur devoir, en remettant lâchement les forteresses de l'Empire des Fidéles entre les mains de l'ennemi.

Le Gouverneur de Heidelberg s'appelloit le Baron de Heiderfdorf, & étoit Major Général des armées de l'Empereur d'Allemagne. Issu d'une bonne maison de la Franconie, il étoit Chevalier de l'Ordre Teutonique, & avoit la réputation d'être fort bon Officier; mais sa lâcheté & sa négligence lui ont été pleinement prouvées en plein Conseil de guerre: aussi la sentence qui s'en ensuivit fut fort severe; car elle porta qu'il seroit décapité, après avoir été dégradé de tous ses honneurs, & la chose a été en partie exécutée avec la derniere rigueur.

L'exécution se fit de cette maniere: il fut conduit à la maison Teutonique qui est à Hailbron, où ayant été revêtu de l'habit de l'Ordre, on lui ôta le Collier & la Croix de Chevalier, & on lui en donna deux coups sur le visage; ensuite le plus jeune Chevalier le prenant par le bras, le poussa hors de la maison, & lui donna, à la porte par où l'on sort dans la rue, deux coups de pied au derriere. Ce ne fut pas tout encore; car il fut mis dans un tombereau, & conduit par le bourreau au camp du Prince de *Baden*, où, après
avoir

avoir servi de spectacle à toute l'armée rangée en bataille pour cet effet, il alloit perdre la tête sur un échafaud dressé exprès pour cela, comme sa sentence le portoit; mais comme l'exécuteur se préparoit à faire son devoir, il arriva une grace, qui lui accorda la vie à l'intercession de l'Ordre Teutonique, & ce ne fut que pour le combler de honte & d'infamie; car après que le bourreau lui eût ceint son épée, il la lui ôta sur le champ, la rompit au milieu & lui en donna trois coups sur le visage. La fin de cette exécution ignominieuse fut, qu'on le proclama banni pour jamais des Cercles de Suabe, de Franconie, du Haut-Rhin, & d'Autriche, & pour cet effet le bourreau le conduisit dans son tombereau au-delà du Necker, où il l'abandonna, & où, à ce que quelques lettres portent, les habitans du plat pays, beaucoup plus humains que ceux qui lui avoient sauvé la vie à des conditions si honteuses, l'assommerent peu de jours après; d'autres disent, qu'il pria un paysan de lui rendre ce bon office par pitié, afin de ne pas survivre à son infamie.

1693

Prince héroïque des immortels Spahis, tu peux aisément juger de combien la mort est plus agréable à un homme d'honneur, qu'un pareil traitement. Après tout,

1693 on dit que le Baron étoit aussi brave de sa personne qu'aucun qu'il y eût, & qu'il s'étoit fort avantageusement distingué dans plusieurs actions ; mais que se voyant accablé de troupes ennemies, & sans espérance d'un secours prochain, il s'oublia malheureusement pour lui dans cette occasion. Mais c'étoit justement une de celles où il est nécessaire de dévouer une seule tête, & de la charger du malheur public, afin d'en épargner d'autres ; car on assure au reste que les fortifications de la place avoient été fort négligées, & étoient en très-mauvais état lorsqu'elle fut attaquée ; & qu'outre cela on ne lui avoit pas donné un corps de troupes suffisant pour faire une bonne & longue résistance.

Heureux l'Empire invincible des Musulmans, où jamais on ne vit de Gouverneur, d'Aga, ou de Bacha, dans les nombreuses armées du Grand-Seigneur, auquel on ait confié la défense de quelque place fortifiée, qui ait trahi l'attente de la glorieuse Porte. Les Nazaréens nous rendent justice sur ce chapitre, puisqu'ils ont fait & font encore publiquement l'éloge de la bravoure, de l'intrépidité & de la fermeté de nos Bachas, Gouverneurs de Bude, de Neuheusel, de Gran, de Canise, du grand Waradin, & de Belgrade ; & si ces forteresses sont enfin tom-

bées entre les mains des ennemis, l'on sçait ce que leurs siéges ou blocus leur 1693 ont coûté de monde & de tems.

C'est en cela que l'Empire de notre immortel Sultan est véritablement invincible, que rien ne s'arrache d'entre les mains de ses fidéles esclaves, qu'après toute la résistance que l'honneur & un dévouement inviolable pour leur glorieux Maître exigent d'eux. Je ne puis que me souvenir à cette occasion de la glorieuse défense que tu fis au premier siége de Bude, qui devint fameux par les os des Nazaréens entassés par monceaux au pied de ses murailles. C'est par cette conduite inimitable que tu as mérité la considération de tes ennemis, & la faveur qui t'a placé dans le cabinet du plus grand Empereur du monde. Puisses-tu y briller toujours, jusqu'à ce que les portes du Paradis te reçoivent, & que tu t'y noyes dans un Océan de délices inexprimables, & dont un seul moment vaut un million de siécles de vie!



1693 LETTRE XXXIII.

Au Capitan Bacha.

Les Flottes Marchandes des Anglois & des Hollandois, destinées pour le Levant, attaquées & pillées par les François.

JE te fis une relation dans ma derniere du terrible échec donné à la puissance maritime des François par celle de la Grande-Bretagne & de la Hollande dans un grand combat naval, & ensuite par la destruction de leurs vaisseaux dans leurs propres ports,

Il faut convenir que les François sçavent suppléer par la vigilance & par la politique à ce qui leur manque du côté de la force ; il est encore vrai que quelque diligence qu'ils eussent apportée à réparer leur Marine ruinée ou extrêmement délabrée par ce rude échec, & quoiqu'ils y eussent réussi fort au-delà de ce qu'on l'auroit cru possible, ils n'étoient pourtant pas en état de se présenter devant la flotte combinée d'Angleterre & de Hollande, qui ne consistoit pas moins qu'en quatre-vingt vaisseaux de ligne : toutefois, en saisissant avec vigilance & dextérité l'a-

vantage qui s'est offert, ces mêmes François, qu'on croyoit si bas, ont porté un 1693
terrible coup sur mer aux Alliés ; & si la fortune n'eût encore favorisé ceux-ci dans leur infortune même, le coup auroit été bien plus fatal pour ces mêmes Alliés.

Les Anglois & les Hollandois, dont le commerce fait la principale richesse & la source de leur puissance, sur-tout par mer, avoient assemblé une nombreuse flotte de vaisseaux Marchands pour le Portugal, l'Espagne, & pour tout le Levant, abondamment chargés de toute sorte de riches marchandises propres pour ces endroits.

Cette flotte marchande, forte de plus de quatre cens voiles, & celle des vaisseaux de guerre étant prêtes à mettre en mer, on jugea à propos de faire escorter la premiere par la derniere aussi loin qu'elle le pourroit, qui étoit l'embouchure de la Baye de Biscaye. Ce fut à cette hauteur que la grande flotte combinée dit adieu à la flotte marchande, qui devoit continuer sa route vers les lieux où chaque partie étoit destinée, lui donnant trente vaisseaux de guerre, ou environ, pour la couvrir.

Cette séparation se fit le 10 de Juin, & devint fatale aux Alliés ; car les entreprenans François, qui guétoient un butin si considérable, bien instruits de la hau-

1693 teur où les forces & les richesses de leurs ennemis se sépareroient, étoient partis des côtes de France environ quatre jours auparavant avec cinquante vaisseaux de guerre, & attendirent la flotte marchande dans la Baye de Lagos, sur les côtes de Portugal & d'Espagne, environ le Cap S. Vincent, qu'on appelle ici le Cap du Sud.

Vers le 23 les Alliés prirent une petite barque Françoise, dont l'équipage leur dit qu'il y avoit dix-huit vaisseaux de guerre dans la Baye de Lagos; mais les Anglois étant forts de trente, songerent plutôt à faire du butin qu'à essuyer un combat à ce sujet. Le 26 ils commencerent à découvrir quelques vaisseaux de guerre François vers le Cap S. Vincent, & le jour suivant au matin, ils virent distinctement toute la flotte Françoise, à leur extrême surprise & étonnement. L'Amiral Anglois, jugeant à cette vûe que les forces des François étoient de beaucoup supérieures aux siennes, tira vers le Couchant, & ayant quelque avantage du vent, il fit force de voiles autant qu'il le put, donnant le signal aux vaisseaux Marchands & à ceux de guerre Hollandois de le suivre. La flotte marchande fut dans la derniere consternation, chacun criant à son compagnon qu'ils étoient tous perdus.

Les François, sans se mettre beaucoup en peine des vaisseaux de guerre, tomberent sur les Marchands, qui tâcherent de se sauver chacun du mieux qu'il put, & la flotte étant si nombreuse, plusieurs échapperent; cependant plus de soixante-six bâtimens furent pris ou brûlés, la plupart richement chargés; deux vaisseaux de guerre Hollandois, après un combat opiniâtre, furent pris; quatre vaisseaux Marchands Anglois d'un prix immense, chargés pour l'heureuse Porte, furent coulés à fond par les François, après être entrés dans le port de Gibraltar, où il y eut aussi un vaisseau Hollandois de brûlé. 1693

En un mot, quoique ce fût par une espece de miracle que les François ne firent pas plus de butin, la perte des Anglois & des Hollandois ne laisse pas de monter à plusieurs millions de livres, & la consternation parmi ces Nations trafiquantes est inexprimable.

Les Hollandois ont eu trois sultanes de prises, & deux de brûlées, les Anglois deux, & un magasin, outre les vaisseaux Marchands.

Cette action a relevé le courage & rétabli la réputation des Matelots François, qui, à ce qu'on dit, étoient fort abbattus par l'échec de l'année derniere,

& par la supériorité des flottes alliées.
1693 La perte que ces derniers ont faite, tant en vaisseaux qu'en marchandises, est estimée vingt-cinq millions de livres, & les François disent, que les voilà maintenant quittes envers les Anglois pour leurs vaisseaux de guerre brûlés à la Hogue.

Presque dans le même moment que ces nouvelles répandent la joie parmi les peuples de la France, leur allegresse redouble à l'occasion des victoires que leurs armées de terre remportent sur leurs ennemis de tous côtés. Sur le Rhin ils ont poussé les Allemands bien avant dans l'Empire, défait plusieurs de leurs corps, levé des contributions immenses dans plusieurs Cercles, dont ils ont démantelé les villes, & ravagé les campagnes.

En Catalogne, la flotte & l'armée Françoise ont emporté Roses, après un siége de huit jours par mer & par terre, ravagé le pays près & loin, même jusqu'aux portes de Barcelone, laquelle, dit-on, elles doivent aussi assiéger.

Invincible Capitaine de mille sultanes, Grand-Amiral des forces navales des Fidéles, tu sçais ce que c'est que de gagner des victoires, aussi-bien que de s'en réjouir. Les triomphes des François ne sont que de foibles emblêmes des glorieuses conquêtes de notre invincible Empereur,

en comparaison du tems que les Royaumes du monde tomboient plus rapidement 1693 entre les mains de ses prédécesseurs & entre les siennes, que les François ne gagnent à présent les villes.

Puissent les victoires continuer toujours à couronner la tête de ton Maître immortel, jusqu'à ce qu'environné d'une gloire incomparable, il monte dans le Paradis pour y jouir des trésors de paix dans la compagnie du Prophete.

LETTRE XXXIV.

Au Grand-Visir.

Bataille de Marsaille gagnée par les François; Charleroy pris par les mêmes.

JE pense n'être destiné cette année qu'à rapporter à la sublime Porte des victoires remportées par les François, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Si la France continue encore quelque tems sur ce pied-là, la Monarchie de Louis XIV, & le brillant Empire des invincibles Musulmans joindront leurs frontieres sur les bords du Danube, & partageront entre eux la Seigneurie du monde entier.

J'ai déja donné trois relations d'autant

de victoires signalées des François par mer
1693 & par terre. La prise des villes, & des territoires qui en dépendent, seront désormais un sujet trop mince pour occuper une plume qui voudra écrire les merveilles de ce regne, puisque la France vient de couronner la campagne par une nouvelle victoire des plus complétes, remportée sur l'ennemi qui, de tous ceux qu'elle a, excita le plus son indignation.

La Cour de France avoit été mortifiée au-delà de l'expression, de se voir insultée par le Duc de Savoie, Prince que le Roi, en tout autre tems, auroit écrasé du l'un de ses doigts : elle étoit indignée de voir cet ennemi la piquer au vif, & pénétrer dans le cœur de ses Provinces, pendant que ses mains étoient, pour ainsi dire, liées, par les efforts qu'elle faisoit contre des ennemis plus redoutables. Le Maréchal de Catinat, qui commande les troupes Françoises en Italie, se plaignit au Roi par ses lettres, de ce que, pendant que le Maréchal de Luxembourg avoit encore cent trente-cinq mille hommes en Flandre, après même que les Alliés avoient été défaits à Landen, le Duc de Lorges soixante-dix mille hommes sur le Rhin, sans ennemi à lui faire tête, & le Duc de Noailles vingt-deux mille en Catalogne, où les Espagnols n'osoient le re-

garder en face, on le laissoit, lui Catinat, avec une poignée de monde, comme s'il 1693
étoit condamné à la honte de voir affronter Sa Majesté par le Duc de Savoie, sans être en état de lui faire tête : il conclut enfin sa lettre par de fortes prieres au Roi de lui envoyer du secours, ou de lui permettre qu'avec quatre mille chevaux qu'il avoit avec lui, & qui étoient poussés au désespoir de voir la ruine de leur patrie sans pouvoir l'empêcher, il lui fût permis de se jetter sur l'armée de l'ennemi, & d'y mourir l'épée à la main, comme il étoit de leur devoir.

A la fin le Roi s'est rendu aux importunités du Maréchal, & a ordonné au Duc de Lorges de faire un détachement de douze mille hommes de l'Alsace, pour l'Italie. Les Gens-d'armes en furent, avec quelques autres troupes de la Maison du Roi. La campagne étant alors finie en Catalogne; le Duc de Noailles eut pareillement ordre de détacher quatre mille hommes d'Infanterie & deux mille Chevaux de ce côté-là; & quoique la marche fût longue, toutefois ces deux détachemens & quatre mille hommes des troupes de Provence joignirent M de Catinat presqu'en même tems, & si à propos, qu'il se trouva en état d'entrer en Piémont, justement dans le tems que le Duc de Savoie, enflé de ses

succès, méditoit de bombader Pignerol.
1693 Le Duc ayant appris la marche des François, se retira des environs de Pignerol, & tira vers Turin pour la couvrir, puisque le Maréchal feignit de vouloir l'attaquer, & par ce moyen l'attira dans la grande plaine de Marsaille, environ à cinq lieues de cette Capitale.

Le Maréchal vieux & expérimenté Capitaine, sçachant que son armée étoit alors tout au moins égale en nombre, & supérieure en Cavalerie à celle de son ennemi; que ses troupes animées par les ravages que les Allemands, & particulierement les Espagnols, avoient faits l'année précédente en France, ne respiroient que la vengeance, & attendoient avec impatience l'occasion d'en venir aux mains; le Maréchal, dis-je, considérant toutes ces circonstances, voulut profiter de cette heureuse disposition, & ne s'arrêta point qu'il n'eût joint l'ennemi, ce qui arriva vers le soir. Par la manœuvre des François le Duc jugea qu'ils en vouloient venir à une bataille, & disposa de son côté toutes choses pendant la nuit, pour l'action qu'il prévoyoit devoir arriver le lendemain. Le jour venu, les François marcherent à lui en ordre de bataille, & l'attaquerent dans son camp avec tant de furie, que tout plia devant eux.

On remarqua que la Cavalerie de l'aîle droite des François, l'épée à la main, & l'Infanterie de leur corps de bataille, chargerent les ennemis sans tirer un seul coup. L'Infanterie ayant la bayonette au bout du fusil, joignit les troupes Milanoises, après avoir essuyé leur premier feu, & les chargea si brusquement qu'elle les tailla en piéces avant qu'elles eussent le tems de recharger. 1693

C'en fut par tout de même, & cette audace des François intimida tellement les troupes du Duc de Savoie, qu'elles ne firent plus ferme aucune part, & leur armée fut entierement rompue; six mille en demeurerent sur la place, deux mille furent faits prisonniers, & trente-quatre piéces de canon, cent & six drapeaux ou étendarts, avec tout le bagage devinrent la proie des François.

Invincible Prince des Généraux, les particularités de cette bataille te convaincront combien il est facile de surmonter la Cavalerie Allemande, même les Cuirassiers, dont on fait tant de contes en l'air, parce que, quoiqu'armés & couverts de fer, ils n'ont pû tenir tête à la Gendarmerie & aux Chevaux légers de France, qui méprisant leurs cuirasses & leurs carabines, chargerent le sabre à la main la Cavalerie Allemande, & par le maniement adroit

1693 de leurs Chevaux, & leur courage invincible, la rompirent en moins de rien & la taillerent en piéces.

Que la gloire accompagne à jamais les armes de l'illustre & resplendissant Empereur du monde, conduites par ta main victorieuse & expérimentée! Ces progrès des François peuvent servir à te faire jour à de nouvelles conquêtes, & l'Empereur d'Allemagne ne sera plus en état de te faire face, étant obligé de rappeller ses armées d'Hongrie pour défendre son Palais Impérial contre les insultes des François victorieux, lesquels, si quelqu'accident imprévu ne les traverse, feront bientôt trembler les murailles de Vienne.

Pendant que je t'écris ceci, il arrive des nouvelles du Duc de Luxembourg, portant que, pour convaincre toute la terre de la victoire complette qu'il a remportée à Landen, il a assiégé Charleroy à la barbe de l'armée du Roi d'Angleterre, qui avoit fait publier que son armée étant rétablie, il vouloit chasser les François de devant cette Place; mais leurs lignes se sont trouvées si fortes par la prudence du Duc, que les Alliés n'ont pas jugé à propos de tenter la fortune une seconde fois. La Place n'a tenu que vingt-six jours de tranchée ouverte, & s'est rendue au bout de ce tems-là; cette prise est le treiziéme avan-

tage que les François ont remporté cette année sur leurs ennemis dans ces environs. 1695

LETTRE XXXV.

Au Kaïmakam.

Descente des Anglois à la Martinique; machine infernale qu'ils envoyent contre Saint-Malo. Fausseté des Nazaréens dans leurs complimens & dans leurs révérences.

LEs mers sont couvertes des flottes des Infidéles. Celle des Alliés a été dispersée par les François comme des colombes qui fuient la griffe de l'épervier. Les uns se sont retirés à Saint Lucar, les autres à Cadix, & une partie dans le port de Gibraltar. C'est dans ce port que le Marquis de Coetlogon est venu les attaquer sous le feu de la Ville, dont toutes les batteries tiroient sur lui : il a forcé l'estacade du port, a coulé à fond quatre vaisseaux, & en a emmené treize avec lui. Je trouve de l'audace dans les Officiers de cette nation, & si l'usage de la marine leur donne l'art de faire manœuvrer leurs escadres sur les mers, ils braveront leurs voisins.

Pendant ce tems les Anglois ont mené

1693 soixante voiles vers les Isles Antilles : il semble que les Infidéles veuillent rougir toutes les mers de leur sang, & que la main du Prophete s'appesantisse sur eux pour faciliter à la sublime Porte la conquête de leurs Etats. Ils ont débarqué environ cinq mille hommes dans deux endroits de la Martinique, & ont été repoussés avec toutes leurs forces devant le fort St Pierre par le sieur Gabaret, qui n'avoit gueres que mille hommes avec lui.

Mais voici un trait qui étonnera les Vrais-Croyans, & que tous les Fidéles rougiroient de mettre en usage contre leurs ennemis. Lorsque nous combattons nous cherchons à vaincre autant par la force que par le courage ; on ne vit jamais la fraude souiller nos victoires, & nous dédaignerions des lauriers qui ne feroient que des malheureux. Ceux pour qui le Prophete du Seigneur n'a pas été envoyé, n'ont pas la même délicatesse sur le sentiment de la gloire. Il y a long-tems que les Armateurs de Saint-Malo incommodent les Anglois par leurs courses sur les mers ; le commerce de la nation Angloise en souffre tous les jours par la prise des vaisseaux de ses Marchands, elle a jugé qu'il falloit détruire ce repaire de pirates qui osoit la braver. Le Conseil de Londres a fait construire une machine que les Enfers seuls pouvoient

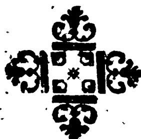
imaginer, & que l'on a appellée à ce sujet, *la machine infernale* : c'est un gros navire 1693. rempli de quatre cens carcasses qui contenoient des grenades, des boulets, des chaînes de fer, de la mitraille, & une quantité prodigieuse d'artifice. Cet exécrable vaisseau devoit s'élever en l'air à une certaine distance de la Ville, & l'écraser en retombant. Saint-Malo est un rocher qui avance dans la mer, & qui se trouve défendu par quantité d'écueils cachés sous les flots. Les Anglois ont attendu précisément qu'ils fussent avancés vers ces écueils pour s'appercevoir qu'ils en ignoroient les détours. Vingt-cinq vaisseaux escortoient la fatale machine, & personne dans tout ce nombreux cortége n'a sçu donner un bon avis. Celui qui a prévalu, a été de ne point s'engager dans le labyrinthe des rochers, & de faire sauter le vaisseau infernal, sinon pour détruire la Ville, du moins pour lui faire peur. Ce jeu a eu son effet ; toutes les femmes ont tressailli à cet horrible fracas ; jamais vacarme si affreux ne s'est fait entendre dans les airs. Les vîtres ont été brisées, les ardoises ont descendu des toits, & il n'y a dans Saint-Malo ni Vitrier ni Couvreur qui ne boive à la des Anglois.

Plusieurs personnes admirent la hardiesse du projet, & la singularité de l'invention ;

d'autres disent que les Anglois l'ont déro-
1693 bée à un certain Jambelli, qui le premier fit construire une machine de cette nature pour faire sauter le pont qu'Alexandre de Parme avoit bâti sur l'Escaut pendant le siége d'Anvers. Que peut penser la sublime Porte en voyant toutes les manœuvres des Nazaréens pour se détruire; & toi, Prince invincible du glorieux corps des Spahis, que dis-tu d'une nation qui emploie des millions pour venir faire un inutile tintamare de boulets & de grenades à la vûe d'une ville qu'elle voudroit écraser. Ce qu'il y a de pire là dedans, c'est que les Malouins en deviennent plus hardis sur la mer, & qu'ils rient de tout leur cœur en voyant les corps des Anglois que les éclats de la machine ont portés jusques sur les goutieres de leurs toits.

Nous n'avons point ces méchancetés; le cœur des Musulmans ne connoît ni les agitations de la haine, ni les bassesses de la jalousie. Dans quelle situation penses-tu que je me trouve lorsque je me vois condamné à habiter avec des peuples qui n'ont ni notre équité dans le commerce, ni notre franchise dans la société? Tout est grimace parmi eux, tout y est mensonge; l'art de tromper a passé chez eux en habitude. Ils sont convenus de se dire les serviteurs les uns des autres lorsqu'ils se ren-

contrent, & de s'en tenir à ces termes. Leurs réverences me déplaisent; il faut 1693. avancer le pied, plonger la tête en avant, & minauder avec grace un compliment faux que le cœur n'adopte pas. Je hais sur-tout ce chapeau qu'ils ne cessent de promener avec la main, & l'affublement de leurs perruques. Les ordres de l'immortel Sultan sont seuls capables d'engager son esclave à vaincre ces dégoûts que doit éprouver un cœur qui aime le vrai. Quand verra-t-on le moment écrit dans les astres, où la loi de l'Envoyé du Seigneur fera passer le rasoir sur toutes les chévelures Nazaréennes, & en changeant leurs cœurs, coeffera leurs têtes du turban des Vrais-Croyans.



1693

LETTRE XXXVI.

À Beden-Azim, son ami.

Duplicité des Nazaréens ; le ridicule de leurs ajustemens ; ingratitude des Rois envers leurs Sujets.

EST-IL donc vrai que j'occupe toujours une place dans ton cœur, cher & ancien ami, heureux Beden Azim ; il n'appartient qu'aux enfans du Prophete de connoître les douceurs de l'amitié, & d'en faire le bonheur de la vie. Les Infidéles sont privés de cet avantage, parce qu'ils ne sont que corruption & que duplicité. Si tu pouvois être témoin, cher ami, des détours de leur langage, & des longs circuits de leurs complimens, oh combien tu plaindrois la servitude de celui que les ordres de l'invincible Sultan obligent d'habiter parmi eux.

Nous naissons nous autres, avec un caractere de vérité que la nature a empreint sur le limon dont nous sommes pétris, il croît avec nous, & coule dans nos veines avec le sang qui nous anime. Aimable franchise, tu ès l'ame des Vrais-Croyans, & le sceau des Elus de l'Eternel ; mais le

crois-tu, cher Beden-Azim, ces Nazaréens, que tu sçais être l'objet de nos mépris, osent nous mépriser à leur tour, & insulter à nos manieres. Ils trouvent de la grossiereté dans nos façons d'agir, & de la rudesse dans nos mœurs. Leur Capitale est, selon eux, le centre du goût, & l'arbitre des modes. Pour moi, je ne vois rien de si outrageant pour la raison que ces soins que les Petits-Maîtres prennent sans cesse de leurs frisures & de leurs ajustemens. On diroit qu'ils sont comme ces figures de carton que l'on enduit de céruse, & qui n'ont qu'un extérieur à orner; aussi ne me suis-je pas encore apperçu qu'ils ayent beaucoup plus que l'écorce. Si leur tête valoit quelque chose par elle-même, ils la chargeroient bien moins d'ornemens étrangers.

1691

Il n'appartient qu'à des Nazaréens de placer la gloire d'être bien mis dans ce qui mérite le moins d'égards: des cheveux, tu le sçais, ne sont que des filamens produits par une matiere fuligineuse que la nature chasse par les pores; ils sont le rebus du corps, & l'excrément de la tête; & voilà ce qu'ils ont choisi pour faire le plus bel ornement de leurs personnes. Autrefois leurs Princes portoient les cheveux longs, & lorsque l'on vouloit montrer à quelqu'un combien on étoit son serviteur,

on tiroit proprement un cheveux de la
1693 tête, & on lui en faisoit présent. Aujourd'hui on ne couvre plus les épaules d'une chévelure longue & pendante ; mais on a donné à certaines gens oisifs le soin de coëffer les têtes d'un goût, qui doit toujours être le dernier goût, & ce talent nourrit des familles entieres. Un Nazaréen du bon ton n'oseroit pas se montrer dans un cercle, si le fer, la poudre, & la pommade n'avoient pas passé sur sa tête, ou si un accident imprévu avoit dérangé l'économie de sa frisure. On passeroit plutôt à un homme une ignorance dans le discours, ou un travers dans l'esprit, qu'une négligence dans la frisure. Rien ne montre mieux la petite ame de ces Nazaréens, & les bornes étroites de leur jugement que cette gravité avec laquelle ils portent leurs visages & soutiennent leurs têtes lorsqu'ils les ont chargées de l'échafaudage de leurs perruques. Ce n'est pas pour la tête qu'ils craignent, c'est pour l'amas de cheveux qui la couvre.

Ce ornement est bien vil à tes yeux, cher Beden Azim, & il doit l'être ; mais que dirois-tu de ton ami si tu le voyois paroître dans un état semblable ? Un Musulman couvert d'une perruque Nazaréenne ! c'est cependant ce que j'ai été obligé de faire. Je t'avouerai que ce sacrifice a

un peu coûté à mon cœur, mais que ne ferois-je pas pour remplir les devoirs que le sublime Sultan impose à son esclave? Tu perdrois cette gravité qui te rend le plus respectable des Musulmans, si tu m'appercevois dans ce risible équipage. Oui, cher ami, tu rirois en me voyant, & je ne peux m'empêcher d'en rire moi-même, lorsque je consulte mes graces dans un miroir. C'est une loi qu'il faut subir; celle de l'exil est bien plus fatiguante pour moi. L'ennui m'accable, & me desséche. Faut-il que je sois si long-tems privé de mes amis & de mes femmes pour suivre les caprices d'un Prince. 1693

Oh! que les Souverains imposent souvent à leurs Sujets de pesantes obligations! Je te le dis avec confiance, parce que tu connois la véritable amitié que tous les Nazaréens ignorent, & que ton cœur n'est point fait pour les perfidies; mais tu vois le malheureux esclavage auquel le Sultan m'a réduit. Eh! quelle sera ma récompense après tant de travaux? Celle que les Rois donnent à ceux qu'ils ont destinés à être comme moi les victimes de leur politique, l'ingratitude, & l'oubli.

1693

Lettre XXXVII.

Au même.

Politique des Nazaréens ; leur conduite entr'eux & à la Cour.

Une seconde Lettre suit de près ma derniere : je suis dans des inquiétudes qui enlevent tout mon repos, depuis le moment où mon cœur s'est ouvert librement au tien. Des images effrayantes se présentent à moi dans l'horreur de la nuit, & m'accompagnent dans le jour. Il me semble voir le redoutable Sultan, les yeux allumés de colere, venir à moi ma lettre à la main, & faire voler ma tête sous les coups du redoutable cimeterre, ou presser ma gorge par le fatal cordon. Encore si ce que je t'écris ici pouvoit guérir mes frayeurs, mais cette seconde lettre n'empêchera pas le sort de la premiere. Ce n'est pas que j'aie à craindre de ton côté, c'est de quelque accident imprévu. Je connois ta grandeur d'ame, & je sçais qu'un Fidéle n'achéte pas les bonnes graces du Souverain par la trahison d'un ami. La conduite des Nazaréens est bien différente ; ils mettent tout

tent leur esprit à se supplanter & à se détruire. La fourberie est leur vertu favorite ; ils sont convenus de l'appeller politique ; pour ne pas lui donner un nom qui effraye, & ils ont là-dessus des livres sur lesquels ils forment le cœur de leurs enfans. Un certain Machiavel en a fait un art qu'il a réduit en principes, & il n'y a point de Grand dont le cabinet ne soit meublé de cette production. Tous ceux, qui veulent débuter dans le monde, ne commencent leur entrée qu'après la lecture de cet ouvrage. On prétend qu'ils s'exposeroient sans cela à des bévues grossieres, & qu'ils donneroient trop aisément dans les piéges de leurs ennemis qui sont toujours tendus pour les perdre ; car ici personne n'est sans ennemis, on s'en fait, & on le devient ; la haine passe du pere au fils, & s'étend quelquefois dans des générations entieres. Ils m'ont raconté qu'un de leurs Dervis à bonnet rouge avoit trouvé moyen, étant Ministre, de faire périr sur l'échafaud un nommé de Thou, parce que son pere avoit mal parlé de son Eminence dans un livre ; & que, pour un sujet à peu près semblable, il avoit fait brûler comme sorcier le Dervis Grandier, tandis qu'il ne croyoit ni aux diables, ni aux sorciers. Voilà des traits qui auroient diffamé chez nous la sacrée

1693.

1693 personne du Moufti même, & qui l'auroient fait rayer des saintes Annales de notre Empire. Eh-bien, cher ami, la vie de ce même Dervis est un tissu de cruautés, & toute pleine de sang, cependant ils le reverent comme un grand homme qui a illustré leur Empire.

Ne crois pas au reste qu'il soit nécessaire d'avoir fait quelque mal pour être haï, il suffit d'avoir un poste éminent, & des honneurs. Tu as entendu parler de Catinat; il vient d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux de son Roi par la victoire de la Marsaille; cependant j'ai découvert par mon activité qu'on travaille sourdement à le perdre en Cour, & il y succombera à coup sûr, parce que c'est un Général d'une vertu tranquille, & que son ame ne peut point se plier à la bassesse des intrigues. Plus il acquérera de gloire à son maître, plus il aura d'envieux auprès de lui. Telle est la perfide nation des Nazaréens. Les Généraux d'armée comptent leurs ennemis par les services qu'ils rendent à l'Etat, & les Grands sont un peuple de renards toujours dans les ruses pour se porter des coups, toujours dans la défiance pour les parer.

J'ai une entiere confiance en toi, cher Beden-Azim, tu m'as toujours donné les tendres marques d'une amitié qui ne viel-

ſt pas, & que le tems n'altere jamais. Je te conjure au redoutable nom du Prophete, & par les ſublimes vérités de l'Alcoran d'employer tout ton crédit auprès du glorieux Viſir pour abréger l'exil qui me retient ſi long-tems dans le ſéjour des prophanes, & qui m'éloigne de la ville des Saints. Un Infidéle me promettroit tout ſon zéle pour agir, & le traître n'agiroit pas. J'attens autre choſe de ta candeur. Rends à ſa patrie un infortuné qui ne ſouhaite vivre que pour mourir après avoir fait le ſaint pélerinage. Jette mes lettres dans les flammes, ou s'il eſt arrêté dans le livre des deſtins qu'elles doivent amener le dernier de mes jours, je me ſoumets aux décrets de l'éternelle Providence. Les aſtres qui roulent ſur nos têtes ont marqué l'heure du plus ſimple des bergers, comme du plus grand des Rois. 1697



(1693)

LETTRE XXXVIII.

Au Kaïmakam.

Propositions de paix faites par écrit de la part de la France ; conjectures sur les sentimens du Prince d'Orange pour les faire rejetter.

LA politique du Roi de France occupe toutes les Cours de l'Europe, & étonne ses ennemis. Il y a long-tems que les Rois de Suède & de Dannemark proposent des moyens d'en venir à une paix générale entre les Puissances belligérantes. Il semble que ces deux Rois soient plus clairvoyans que les autres sur les intérêts des Infidéles leurs semblables, & sur les leurs. Ils sentent que les guerres de l'Europe chrétienne ouvrent l'entrée de leurs Etats aux disciples du grand Prophète, & que lorsque les Nazaréens se seront bien affoiblis par leurs propres fureurs, la sublime Porte n'aura plus qu'un pas à faire pour achever de les exterminer dans la rapidité de ses conquêtes. Leur zéle pour la cause commune a été infructueux jusqu'ici. Cependant Louis XIV. semble prêter l'oreille à leur voix, & ou-

blier toutes les victoires qu'il a remportées au-delà du Rhin, sur la Mer, en Flandre, en Catalogne, & en Amérique, pour offrir la paix à ses ennemis. Ce secret n'est pas encore sorti du cabinet; ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à en être instruit; mais il en est peu que l'or ne puisse arracher de la cupidité des Sécrétaires. Voici ce que celui-ci contient. 1692

Le Roi demande que la trève de Ratisbonne soit la base du traité de paix, & que l'on se conforme à ceux de Westphalie & de Nimègue.

Quelques nombreuses que soient ses conquêtes, & quelque sang qu'elles lui ayent couté, il les remet en entier, & ne conserve que Strasbourg. Il démolit Mont-royal, Traerbach, les ouvrages d'Huningue, & du Fort-Louis.

Pour ce qui concerne le Duc de Lorraine, il se soumet à l'arbitrage de cette République ennemie du Croissant, & haïe du Prophète.

Il remet la Catalogne aux Espagnols; rend aux Hollandois leur traité de commerce, avec Mons, Charleroy & Namur pour barrieres.

Il exige qu'à la mort du Roi d'Espagne les Pays-Bas soient donnés à l'Electeur de Baviere.

1693 Il permet à l'Evêque de Liége de faire entrer ses troupes, c'est-à-dire, je crois, son régiment, dans les villes de Huy & de Dinan.

Il redemande aux Anglois les Isles de Terre-Ferme; & comme il y a eu de la part de cette nation quelque insulte faite à la Majesté royale, le Roi prend là-dessus les autres Rois pour arbitres & pour juges.

Je sçais que ces propositions doivent être notifiées par écrit à la Haye par Messieurs de Harlay, & de Caillieres; que les Suisses en seront instruits, & que le Comte d'Avaux a ordre d'en faire part au Roi de Suède. Mais tous ces projets échoueront par les ruses du Prince d'Orange: c'est un politique intelligent qui voit que ses intérêts sont liés aux troubles de l'Europe: plus les Hollandois perdront, plus il se rendra nécessaire: leurs défaites sont des avantages pour lui. Il sent qu'il a à faire à de riches Négocians, qui ne sçavent que chiffrer & dépouiller le nouveau monde, & il les amuse par des opérations militaires. Lorsqu'il a perdu une bataille, il va faire un siége, & par cette manœuvre il les réduit à croire que la victoire a été pour lui, puisqu'il joue le rôle de vainqueur après le combat. Peu lui importe du sang du soldat, pourvû qu'il

traîne les Hollandois d'espérances en espérances, & qu'il se fasse prolonger le commandement des troupes. C'est un Infidéle qui sert beaucoup au Prophète par le sang qu'il fait couler, & que je regarde comme le ministre de ses vengeances. 1693.

O toi esprit de douceur & de paix, génie lumineux qui veille à la garde du plus auguste trône de l'univers, & que l'Empereur des Empereurs éclaire des rayons de sa gloire, trouves-tu ces odieuses manœuvres dans les vastes Etats qui composent la glorieuse Monarchie des Musulmans? Des régions immenses obéissent à l'immortel Sultan, & elles sont tranquilles; la voix de l'Eternel leur a été annoncée dans l'Alcoran par son Prophète, elles la respectent dans le cœur, & la suivent dans la conduite. On ne voit chez nous ni démêlés sanglans pour des Provinces, ni combats pour la Religion. Les Infidéles n'ont qu'un pouce de terre, & ils ne cessent de se battre; ils ont dix sectes différentes qui prêchent la paix, & ils ne cessent de se déchirer. Que ces divisions montrent bien la foiblesse de leur loi, & le triomphe de la nôtre!



1693

LETTRE XXXIX.

Au même.

Refus des propositions de paix faites par la France ; intérêts du Prince d'Orange dans cette conduite.

JE l'avois prévu, & je le désirois ; les guerres des Infidéles se perpétuent, & ne finiront que dans leur sang. Le Prince d'Orange est venu à bout de faire rejetter les propositions de paix du Roi de France ; il a même eu l'adresse de saisir cette occasion pour faire naître de la défiance dans l'esprit des Alliés, & de chercher à décrier Louis XIV. dans les Cours étrangeres. Je crois que l'invisible Prophète dont l'ame préside au conseil de l'Eternel & se repose dans son sein, a frappé d'aveuglement toutes les Cours Nazaréennes pour préparer les voyes à l'exécution de ses grands projets. Le Prince d'Orange ne pouvoit mieux colorer l'ambition qui le dévore ; ce qui devoit le perdre sert à l'affermir, & ce qui montroit le plus de désintéressement de la part de la France, contribue à faire naître la défiance & l'ombrage. Ce Général des Hollandois a hérité de

ces diſpoſitions dans le ſang de ſes ancê- ——
tres ; les peuples, qui l'ont choiſi pour chef, 1693
ne ſont que des rébelles qu'un Prince de ſa Maiſon détacha de leur véritable Souverain pour les ériger en République ; ils ne connoiſſoient que la pêche des molues, il leur apprit le commerce des mers, & il n'y perdit pas ſon tems. Il eſt vrai qu'il ſacrifia quelques morceaux de terre qui lui obéiſſoient, ce qui fit qu'on le compara à l'alcion qui bâtit ſon nid ſur les eaux ; mais il eſpéra tout des reſſources de ſa politique, & de la fortune des combats. Celui-ci a le même génie, & les mêmes intérêts ; il ne peut établir ſa tranquillité que dans l'agitation des événemens. Un moment de paix le feroit rentrer dans la claſſe des particuliers ; les ſuccès de ceux qu'il commande pourroient ruiner ſa fortune, mais leurs revers aſſurent ſa grandeur. Tu ſens à quel point le refus de cet homme va irriter le Roi de France, & quels ruiſſeaux de ſang vont couler de toutes parts.

O généreux Prince des Spahis, quand eſt-ce que le Prophète commandera aux armées de la ſublime Porte d'écraſer par leurs poids ces inſectes qui ſe déchirent ? Quand les verra-t-on ſe répandre comme un torrent qui diſperſe, comme un feu qui dévore ? Je voudrois te voir à leur

1693 tête achever l'extinction de la perfide race des Infidéles, & porter la mort à ce corps malade & sanglant. Que tu ferois bien, leur Ange exterminateur! Ils sont déchirés par leurs propres mains, ils expireroient sous la tienne.

LETTRE XL.

A Becmen Osman, Dervis à Constantinople, son ancien ami.

Affoiblissement des Nazaréens; maniere de pénétrer les secrets de l'Etat.

OUI, je te reverrai, cher ami; l'immortel Sultan voudra enfin abaisser la majesté de ses regards sur l'humilité de la priere de son esclave. On me fait espérer mon rappel, & si je tarde encore à recevoir cet ordre sacré, ce ne sera que pour me faire mieux gouter le plaisir de te revoir. O cher ami! quelle joie je sens naître dans mon cœur, lorsque je vois l'Europe Nazaréenne se consumer par ses propres feux, & nous frayer par ses fureurs la route des conquêtes! Si cet aveuglement continue, les astres cesseront de luire pour les ennemis du grand Mahomet; le Ciel qu'ils ont outragé leur mon-

trera dans le firmament l'arrêt de leur perte tracé en gros caractères par le doigt 1691.
du Prophète. Il y a quelques années que le fanatisme de la Religion désoloit leur Empire, aujourd'hui c'est l'ambition qui verse le sang. Qu'importe de quelle main il coule; bientôt il n'en restera plus, ou trop peu pour résister aux armes des Croyans.

J'ai mandé tous ces mouvemens à la sublime Porte, & je ne laisse échapper aucune des démarches des Infidéles. Ne crois pas cependant que j'achete tous ces secrets par des bassesses, ou par des crimes. Je sçais bien qu'un Auteur Nazaréen, qui a voulu former un parfait Ambassadeur, n'a pas craint d'avancer que la religion, la bonne foi, & les mœurs ne sont rien quand il s'agit de pénétrer le secret d'un Etat, & d'en instruire son Prince. Mais de telles maximes ne sont point faites pour nous; je veux préserver mon ame de la corruption des Nazaréens, & je peux être témoin de leurs mœurs, sans être complice de leurs crimes: cependant s'il falloit mentir, tromper, trahir, être même scélerat, parjure, en un mot Nazaréen, je le deviendrois pour un tems; & le divin Moufti m'a assuré que je ne serois point exclus pour cela du Paradis du Prophète; heureusement je n'y suis plus

tête achever l'extinction ... uis
1693 des Infidéles, & port... oute
malade & ſanglant ... d'un
leur Ange exterm... treſ-
rés par leurs ... je la
roient ſous la ... je la
... de Paris.
... point dans moi
...x comme rival, à
...nd âge, n'y apperçoit
A B... ...n Envoyé ſecret du Roi des
... veut s'inſtruire de leurs crimes
... purger la terre & venger les cieux.
...le librement devant ſa maîtreſſe, &
...pprens tout de ſa bouche; s'il ne s'ex-
plique pas aſſez, je pique adroitement la curioſité de la femme qu'il chérit, & ſon ſecret ne tient point contre la plus ſimple demande qu'elle lui fait. Autrefois, lorſque j'étois encore dans la vigueur de l'âge, je trouvois plus de difficultés, parce que j'étois plus ſuſpect; ma derniere reſſource alors étoit l'or & les préſens; on me donnoit un ſecret, & on m'en demandoit un pour celui-là même que l'on me confioit; c'étoit un échange.

Sage Dervis, que ceux-là ſeront heureux qui ſuivront les drapeaux du Prophète, lorſque nos invincibles combattans s'avanceront contre les mauvais diſciples de Chriſt! Crois-moi, ce ne ſera point un

redoutables Spahis, & nos
...es n'auront qu'à frapper. 169[illegible]
...o affoibli par ses dis-
... la force par la for-
... état d'échapper
...onduire moi-
...iers, & diriger
...ions d'Eden, & le
...rée de beauté pouroient-
...er dans l'ame des transports
... que ceux que j'éprouverois en
...rassant sur les ruines fumantes des
...mparts des Nations! Que la terre seroit
heureuse de ne voir par-tout que des Vrais-Croyans! Heureuses les Mosquées, qui au lieu de ces coqs prophanes, n'offriroient plus que des croissans dans les airs!



1693 exposé. Sçais-tu comment je m'instruis des secrets des Nazaréens ? Il m'en coute peu. Je me rends ami du Secrétaire d'un Ministre ; je fais des présens à sa maîtresse ; je deviens assidu auprès d'elle ; je la défraye quelquefois aux spectacles ; je la régale de toutes les nouveautés de Paris. Le Secrétaire qui ne voit point dans moi un homme dangéreux comme rival, à cause de mon grand âge, n'y apperçoit pas non plus un Envoyé secret du Roi des Rois, qui veut s'instruire de leurs crimes pour en purger la terre & venger les cieux. Il parle librement devant sa maîtresse, & j'apprens tout de sa bouche ; s'il ne s'explique pas assez, je pique adroitement la curiosité de la femme qu'il chérit, & son secret ne tient point contre la plus simple demande qu'elle lui fait. Autrefois, lorsque j'étois encore dans la vigueur de l'âge, je trouvois plus de difficultés, parce que j'étois plus suspect ; ma derniere ressource alors étoit l'or & les présens ; on me donnoit un secret, & on m'en demandoit un pour celui-là même que l'on me confioit ; c'étoit un échange.

Sage Dervis, que ceux-là seront heureux qui suivront les drapeaux du Prophète, lorsque nos invincibles combattans s'avanceront contre les mauvais disciples de Christ ! Crois-moi, ce ne sera point un

combat : nos redoutables Spahis, & nos terribles Janissaires n'auront qu'à frapper. 1693.
L'Infidéle, déja trop affoibli par ses dissensions pour repousser la force par la force, sera encore moins en état d'échapper au carnage. Que je voudrois conduire moi-même les pas de nos guerriers, & diriger leurs coups ! Les visions d'Eden, & le tonnerre de la vallée de beauté pouroient-ils faire couler dans l'ame des transports plus doux que ceux que j'éprouverois en t'embrassant sur les ruines fumantes des remparts des Nations ! Que la terre seroit heureuse de ne voir par-tout que des Vrais-Croyans ! Heureuses les Mosquées, qui au lieu de ces coqs prophanes, n'offriroient plus que des croissans dans les airs !



1693

LETTRE XLI.

A Mustapha Osman, Dervis à Andrinople, son ami.

Maniere dont les Nazaréens disputent dans leurs écoles. Dégouts que leurs Sçavans essuient dans la littérature.

JE respire enfin, cher ami, j'ai un moment pour te dire que je t'aime, & te marquer toute la sensibilité de mon cœur sur ton souvenir. Le jour même que je reçus ta Lettre, j'avois été à une assemblée de Docteurs Nazaréens, qui avoient fait placarder un point de dispute sur les murs de leur école; à peine je fus entré qu'un jeune candidat, portant sur le front l'audace & l'orgueil, se plaça sur un banc élevé; fit l'éloge de son art en termes emphatiques & usés, & finit par provoquer les combattans. Un vieux Dervis, qui avoit bien l'air de ces ames chagrines que la bile dévore, & tel que sont tous les Dervis, se leva gravement du milieu de l'assemblée, & accepta le défi. Ils étoient aux mains, lorsque je m'apperçus que plusieurs jeunes Dervis plongeoient leur visage dans leur bonnet. D'où vient cet usa-

ge, dis-je à mon interpréte ? » C'est, me
» répondit il, que le vieux Docteur cite 1697.
» des axiomes de l'ancienne Philosophie,
» & il est tout étonné de voir qu'on lui en-
» léve ses principes; ces jeunes Dervis
» rient de son embarras. « Quoi, répli-
quai je, les principes de vos sciences ont
pû changer, & ces jeunes barbes en se-
roient les restaurateurs? » Sûspendez vos
» demandes, me dit-il tout bas, j'y répon-
» drai, prêtons l'oreille. « Pendant ce
tems nos deux Athlétes en étoient aux in-
jures, & avoient quitté le point de la ques-
tion pour en venir aux invectives. La fureur
étoit sur leur visage, & leur bouche n'ex-
haloit que les paroles les plus grossieres.

Ce vacarm ecessa pour faire place à un
autre. Un Dervis de la classe de ceux qui
fourent leur tête dans un sac, & qui cul-
tivent les lettres, fronda contre toute la
Philosophie, & en culbuta l'édifice. Il
étoit vif & paroissoit animé. » Vous n'a-
» vez rien de certain, s'écrioit-il, aucu-
» ne régle de vérité, aucun jugement sûr;
» j'en tire la preuve, de ce que vous avez
» quitté les principes de vos peres, &
» que d'autres après vous réformeront les
» vôtres. Votre Philosophie n'est qu'une
» capricieuse, plus légere que le vent,
» & plus inconstante que toutes les mo-
» des des femmes. « Je croyois la chose

sans réplique, lorsqu'on lui dit très-sérieu-
1769. sement que dans la multitude des choses
que l'on ignore, il en est au moins trois
que l'on sçait très-pertinemment ; sçavoir,
Que le tout est plus grand que sa partie.

Qu'une chose ne peut pas à la fois être, & ne pas être.

Et enfin, *Que deux & deux font quatre.*

» Ah! reprit le Dervis d'un ton rail-
» leur, voilà une plaisante Philosophie,
» qui se réduit à prononcer décidément
» que deux & deux font quatre, & qui
» bégaye dans tout le reste de ses con-
» noissances !

Je sortis après cette exclamation, j'en avois trop entendu. Mon interpréte m'avoua ingénuement que j'avois pris le véritable parti de prévenir le dégout & l'ennui, & qu'il auroit été fort fâché de se voir contraint de le partager avec moi.
» Ces pédans de Collége, me dit-il, ne
» sont pas estimés dans la littérature ; ils
» sont minutieux & pleins d'orgueil ;
» on diroit qu'ils s'appliquent à enseigner
» à leurs disciples tout ce qu'ils devroient
» leur laisser ignorer, & qu'ils leur lais-
» sent ignorer tout ce qu'ils devroient leur
» apprendre ; aussi ne les forment-ils pas
» pour la société, ni par le goût, qu'ils n'ont
» pas, mais pour disputer dans un langage
» barbare qu'eux-mêmes n'oseroient par-

» ter dans la bonne compagnie. Mais, l'in-
terrompis-je, ces jeunes Dervis ne ſont 1691
pas les inventeurs de ces belles choſes ?
L'Etat a ſans doute un ſyſtême qu'il adop-
te ? » Eh ! s'écria-t-il, nos Théologiens n'en
» ont pas, comment voulez-vous que nos
» Philoſophes en ayent un ? Vous leur feriez
» plutôt recevoir l'Alcoran que de les ame-
» ner à une même façon de penſer. Les
» uns en ont une, les autres une autre, &
» tous d'eux font comme les Papiſtes, ils
» damnent tous les autres. Un jeune Pro-
» feſſeur qui veut briller dans une chaire,
» ne doit pas débiter les opinions d'autrui ;
» il commence par leur faire changer d'ha-
» bit, & par décrier l'Auteur dans lequel il
» a puiſé ; il ajoute enſuite quelques petits
» ajuſtemens, comme par forme de nouvel-
» les inventions ; il retouche, il réforme,
» & ſi le voile laiſſé encore appercevoir le
» vol qu'il a fait, il donne des ſens détour-
» nés, ou il revient aux invectives contre
» ſon guide, pour ôter tout ſoupçon de com-
» plicité. Voilà, lui dis-je, une conduite
qui montre une tentative d'imagination
» qui a quelque envie de bien faire. Et
» voilà, reprit-il avec feu, voilà préciſé-
» ment ce qu'il faut faire pour nous éloigner
» du vrai. Ces fabriquans de ſyſtêmes n'ont
» pas une imagination aſſez forte pour por-
» ter un enchaînement de propoſitions ; il

1693 » y a toujours dans la chaîne quelques » anneaux foibles ou dépareillés, & le fil » qu'ils y ajoutent pour les unir, ce tissu de » distinctions puériles, ne servent qu'à » mettre un ridicule de plus dans ce monstrueux » assemblage. Voyez à présent comment » nous sommes parvenus à n'avoir » qu'un corps de Philosophie maigre & décharné, » un squelette de raisonnemens.

Je fus assez content de la franchise de ce Nazaréen, & pour l'en récompenser, je lui fis la lecture de ta lettre. Oh! quelle différence il dût trouver entre le langage des Saints, & la vaine science des profanes! Qu'il lui fut aisé de connoître que la simple nature est toujours plus éloquente qu'un art fastidieux qui n'a d'autre principe que l'orgueil!

Nous descendîmes ensuite dans le détail des travaux littéraires, & des productions de leurs Sçavans, il m'avoua avec la même ingénuité que l'érudition de leurs Docteurs est bien déchue de ce qu'elle étoit autrefois; qu'ils ne font plus que réchauffer les ouvrages de leurs peres, & les rhabiller pour se les approprier; que tout a été dit; que l'on ne trouve plus que des phrases & des mots; que l'on éteint le goût à force de vouloir le limer; que les petits maitres ont amené l'usage des brochures; que les ouvriers en litté-

rature en ont pris occasion de rétrecir les idées & les volumes, & que pour avoir place dans la classe des Lettres, il suffisoit de mettre au jour les productions d'autrui. 1692

Je l'interrogeai sur son état, il me dit qu'il avoit eu du goût pour les Lettres, mais que ce goût lui avoit passé, & qu'il s'en trouvoit bien ; qu'il avoit rencontré dans l'Empire des sciences de petits tyrans devant lesquels il n'avoit pû fléchir le genouil ; que ce qui lui avoit le plus couté, c'étoit l'hommage qu'il falloit leur rendre ; qu'il étoit sur-tout bien las de ces gens qui des bords ignorans de la Garonne étoient venus s'ériger en contrôleurs sur les sçavantes rives de la Seine ; qu'un jeune Auteur avoit toujours à luter contre la basse jalousie des autres Ecrivains ; qu'enfin on éprouvoit moins de peines pour composer un ouvrage, que de dégoûts pour parvenir à l'impression.

Tu vois, cher ami, combien les Nazaréens sont industrieux à se forger des peines ; il y a quelque esprit dans leur capitale, & rien n'y est si méprisé que l'esprit. Les vernisseurs, les parfumeurs, les gens de théâtre, les marchandes de modes, sont les seules personnes qu'ils honorent. Une Dame offrit quelques pis-

toles à un homme pour venir apprendre
1693 à danser à son chien ; celui-ci piqué d'une offre qu'il regardoit comme modique, lui répondit, *me prenez-vous, Madame, pour un répétiteur de Philosophie ?*

Les Vrais-Croyans ont plus de science, & moins d'orgueil. Oh! que le Prophète fut sage, lorsqu'il interdit aux enfans de l'Alcoran les pernicieuses connoissances des Lettres ! De quoi les arts ont-ils servi aux Nazaréens ? Les sçavans de la Grèce ont-ils pû préserver leur pays du cimeterre des Musulmans ? Nous les avons tous fait passer sous le joug, & tout pliera sous nos loix.

Je te baise les mains, & me prosterne à tes pieds, toi qui est le plus sage, & le plus sçavant des hommes.



LETTRE XLII. 1691

A Méhemet Aza, son ami.

Irréligion des Dervis Nazaréens dans leurs Temples ; abus qu'ils font de leurs richesses, avantages que l'on pourroit en tirer pour l'Etat.

Les Nazaréens ont des Temples dans lesquels ils s'assemblent à certains jours marqués & à certaines heures. Tu ne penserois jamais en les y voyant, cher ami, que ce soit pour adresser leurs prieres à l'Etre suprême. La nature de mes devoirs demandant que je me trouvasse à ces sortes d'assemblées, je sacrifiai toutes les répugnances qu'inspire la différence des Religions, & je composai mon extérieur pour n'être pas un Nazaréen scandaleux. Le croiras-tu, cher ami, je portois sur mon visage, & dans toute ma personne un air plus respectueux & plus décent que n'avoient, je ne dis pas les simples Nazaréens, mais les Sacrificateurs du lieu même. Le premier objet qui frappa mes regards fut le Dervis chargé du soin de la décoration du Temple, & de la préparation des choses nécessaires au sacrifice : une contenance aisée, une certaine démarche

familiere m'apprirent qu'il étoit bien avec
1693 le Maître de l'endroit : il avoit toutes les allures de ces gens qui pour montrer leur ton de familiarité avec quelque Grand, affectent en lui parlant un ris de connoiſſance, ou quelque négligence dans la voix & dans les geſtes. Tu ſçais que les Nazaréens ont un Dieu qu'ils enferment dans un vaſe d'argent, & qu'ils ſe diſent pleins de vénération pour lui : cet homme paſſoit devant & à côté ſans faire mine de l'appercevoir, & rodoit tout autour de ſa demeure ſans paroître y ſoupçonner ſa préſence. Je me ſentis indigné pour ce Dieu, quoiqu'il me ſoit étranger, & tout ce que je pus me dire ſur la force de l'habitude, n'excuſa point à mes yeux l'audace du Dervis.

J'étois encore allumé de colere, lorſque des voix confuſes attirerent mon attention ; c'étoit une troupe de Chantres qui aboyoient après un livre ſur lequel j'apperçus des caracteres & des notes ; plus haut ſur des ſiéges étoient d'autres Dervis qui tous portoient dans les yeux un air de hauteur qui ſembloit annoncer leur ſouverain mépris pour tout ce qui les environnoit. On liſoit l'orgueil ſur leurs viſages ; les uns appuyés négligemment ſur leurs ſtalles, portoient çà & là des regards errans, & paroiſſoient dédaigner d'occu-

per leur esprit au culte de leur Dieu ; les autres converſoient enſemble, parloient, rioient, ſouvent même juſqu'à l'indécence, tous enfin abandonnoient aux Dervis ſubalternes le ſoin de louer le Dieu dont ils ne paroiſſoient guères embarraſſés, ou qu'ils ne louoient qu'avec inſolence. 1691.

L'inſtant du ſacrifice arriva, je veux dire ce moment où tous les Nazaréens proſternés adorent l'Etre ſuprême, qui, à la voix de leur Prêtre, vient ſe loger ſous un morceau de pain. Je crus que la Divinité en arrivant rabattroit cet air d'irréligion que je découvrois ſur tous les viſages ; ſa préſence ne fit que changer leurs attitudes par une grimace d'uſage qui conſiſte à lever la calotte, & à pancher la tête. J'avois à côté de moi un Nazaréen de la claſſe des Nobles, qui ſe plaiſoit à voir d'un côté l'orgueil de ces gras faineans, & de l'autre l'humble docilité du peuple ; » Seigneur étranger, me dit il, » que penſez-vous de ce contraſte ? Vos » Ancêtres ont-ils eu, comme les nôtres, l'eſprit de dépouiller leurs familles pour enrichir des Dervis orgueilleux. Vous ne ſçauriez croire quelles » richeſſes immenſes ces hommes poſſédent dans l'Etat, & l'abus qu'ils en » font ? Ils ont ſéduit nos bons peres dans » des ſiécles d'ignorance, juſqu'à leur per-

» ſuader qu'ils ne pouvoient s'ouvrir l'en-
1693 » trée du Ciel qu'en ſe défaiſant de leurs
» biens, & on a vu les Rois & les Grands
» venir à l'envi mettre leurs tréſors à leurs
» pieds. On voudroit bien aujourd'hui re-
» venir ſur ſes pas, mais les Dervis igno-
» rent l'art de rendre, & ils ont un certain
» fantôme que l'on appelle anathême, qu'ils
» ſecouent devant les yeux de ceux qui veu-
» lent porter des regards curieux ſur leur
» conduite ; ils ont même oſé en fraper des
» Rois. Oh combien l'on feroit d'établiſ-
» ſemens utiles à la ſociété avec la ſeule
» ſuperfluité des biens dont ils jouiſſent,
» ſi le Souverain les penſionnoit ſelon leur
» état, il trouveroit encore dans leurs re-
» venus des ſommes pour former dans les
» Provinces des écoles gratuites de Deſ-
» ſein, de Peinture, de Sculpture, pour
» tous les Arts enfin ; il répareroit la pau-
» vreté de ces nobles qui ſe ſont ruinés
» dans les guerres ; il récompenſeroit ces
» vieux Officiers qui ont perdu leur ſang
» dans les combats ; il payeroit des Mé-
» decins pour les pauvres des campagnes ;
» il fonderoit des gréniers pour les tems de
» diſette ; il affecteroit des revenus aux
» villes pour relever les familles dont les
» malheurs du commerce ont cauſé la dé-
» cadence ; il fondroit des places dans les
» Colléges pour ces enfans qu'un génie
» heureux

» heureux semble destiner aux sciences;
» il nouriroit ces vieillards des campa- 1693.
» gnes qui meurent dix fois le jour dans
» les langueurs de la pauvreté; il donne-
» roit des métiers à ces orphelins que
» l'ignorance contraint d'être fainéans;
» enfin il doteroit ces filles que l'indigence
» retient dans la misere, ou qu'elle jette
» dans le crime. L'intention des fonda-
» teurs ne seroit point frustrée par l'em-
» ploi de ces deniers, & l'on ne verroit
» plus dans la capitale de ces niéces de
» Dervis qui ont toujours le privilége d'ê-
» tre de très-jolies personnes.

LETTRE XLIII.

Au Grand-Visir.

Démarches du Pape pour la pacification de l'Europe. Réconciliation des Cours de France & de Rome. Lettre écrite à Innocent XII.

LES Rois de Dannemark & de Suède n'ont fait que des tentatives inutiles pour ramener la paix parmi les Infidéles; le grand Moufti des Chrétiens vient d'adresser un Bref à l'Empereur & au Roi d'Espagne pour les conjurer de mettre bas

les armes. Ses Nonces agiſſent de même
1693 dans les Cours de Vienne & de Madrid, & l'on aſſure déja qu'ils ne rencontrent par-tout qu'une opiniâtreté infléxible. Le mot est donné; les Alliés ne prêteront l'oreille à aucune propoſition de paix; il ſemble qu'ils rougiſſent de ſe voir ſi ſouvent battus par les François, & qu'ils eſperent un meilleur ſort de la fortune des combats.

Tu vois le grand Moufti, leur pere commun, agir pour le bien de la Chrétienté; mais ce bon Pere laiſſeroit tranquillement battre ſes enfans ſi un intérêt particulier ne l'engageoit à finir leurs démêlés. Son Italie eſt fatiguée par les troupes de l'Empereur, qui la trouve bonne pour les quartiers d'hyver, & pour les contributions: auſſi a-t-il tourné ſes principales vûes de ce côté-là, & a éprouvé que Sa Sainteté ne porte pas toujours avec elle le talent de la perſuaſion. Il a du moins eu la conſolation de voir le Cardinal de Jeanſon le remercier de la part du Roi de France de ſes bons offices pour la paix, & le peu de ſuccès de ſa démarche n'empêche pas les faiſeurs de nouvelles de lui laiſſer tout le mérite de l'action.

Tu as ſçû que les Cours de France & de Rome étoient diviſées depuis longtems; que les délibérations du Clergé de

France en 1682, avoient beaucoup augmenté ces divisions sur l'article de la Régale; qu'il y avoit en France plus de trente Mosquées vacantes, & que Rome ne délivroit plus de Bulles : ces différens viennent d'être terminés, & ce sont les Dervis d'Etrée & de Jeanson qui ont operé cette réunion des deux Cours. Mais tu n'imagineras jamais quel stratagême il a fallu employer pour satisfaire le Moufti Innocent XII. Ç'a été peu pour la France de s'être précédemment relâchée sur les franchises, & de les avoir abandonnées; d'avoir déclaré par la voix du Duc de Chaulnes que l'on ne formoit plus de prétentions au sujet du Cardinal de Furstemberg, & d'avoir rendu à Alexandre VIII. Avignon & le Comtat. On est convenu outre cela que les Dervis préposés au gouvernement des Mosquées écriroient chacun de leur côté au Moufti de Rome; qu'ils se diroient prosternés humblement *aux pieds de sa Béatitude*; qu'ils seroient fâchés, *plus qu'on ne sçauroit dire*, de tout ce qui s'est passé dans les assemblées des Dervis; & qu'ils regarderoient comme non avenu tout ce qui a été délibéré au sujet de la puissance Pontificale, & au préjudice des Eglises. 1693.

J'avois envie de t'envoyer la copie de cette Lettre, dont la diction, à ce que

l'on aſſure, a été priſe dans la cuiſine des
1693 Romains: contente-toi d'en avoir les penſées. Le Moufti auquel ils écrivent, n'eſt point la dupe de cette conduite, & prendra cette Lettre pour ce qu'elle vaut: ceux qui l'adreſſent ont bien l'eſprit de comprendre qu'ils ne ſont pas parties capables pour caſſer les délibérations de l'aſſemblée des Dervis de leurs corps, & que le Roi leur maître ne ſouffriroit pas impunément qu'ils en euſſent la volonté; mais ils ſont ſi accoutumés à tromper, qu'il faut qu'ils s'amuſent à ſe tromper eux-mêmes. Il ſemble que la ſupercherie & la fraude ſoient leur élément, & que cette habitude ſoit tournée chez eux en nature.

Quelles penſées occupent ton eſprit en voyant ces choſes, toi glorieux Miniſtre des volontés du ſublime Sultan, qui ne reçoit de ſa bouche que des ordres dictés par la ſageſſe? Dans ce nombre infini de Lettres auxquelles tu poſes le ſceau impérial, en as-tu jamais vû une ſeule qui ſe reſſente du ſtratagême & du menſonge? J'ai peut-être eu tort de te faire part de cet événement, qui eſt un vrai jeu d'enfant: il y a tant de puérilité dans ces petits détours, que tu ne daigneras pas y abaiſſer tes regards,

LETTRE XLIV. 1694

Au Kaïmakam.

Progrès des François dans la Catalogne. Descente des Alliés à Brest. Marche du Duc de Luxembourg pour empêcher le siége de Dunkerque.

LEs troupes Françoises ne cessent d'envoyer à la Cour des nouvelles, & des trophées de leurs victoires : la Catalogne est devenue le theâtre de leurs triomphes : les autres armées ne sont que sur la défensive, en Flandre, en Italie, sur le Rhin. Un Courier vient d'apporter la nouvelle de la défaite des Espagnols sur les bords du Ter. Le Duc d'Escalonne avoit mis cette riviere, qui est large & profonde, entre lui & les François ; le Duc de Noailles l'a passée sous ses yeux, a forcé ses retranchemens, lui a tué cinq mille hommes, en a pris trois mille, & n'en a perdu que cinq cens. De là il s'est rendu maitre de Palamos, en y entrant pêle-mêle avec l'ennemi, qu'il suivoit l'épée dans les reins. Ostalric a eu le même sort par une même avanture. On apprend dans le moment que Gironne n'a tenu que cinq jours. Tous

ces exploits n'ont couté aux François
1694 qu'une campagne de cinq ſemaines ; leur armée vient d'entrer dans les quartiers de rafraîchiſſemens, pour éviter les grandes chaleurs.

On annonce d'un autre côté une perte conſidérable que les Nazaréens Hollandois viennent d'eſſuyer ſur les côtes de Bretagne. Talmach leur Général eſt entré dans la Baye de Breſt avec ſept frégates, & a perdu la vie dans la deſcente qu'il a voulu faire. Les chaloupes qui avoient apporté le ſoldat ont échoué ſur la côte ſous le poids des fuyards ; une galiotte à bombes a ſauté en l'air ; un gros vaiſſeau a coulé bas dans la nuit ; un autre a été pris. La perte des Alliés eſt de deux mille hommes, & ſervira ſurement à leur faire paſſer le goût des deſcentes.

Tu vois comme le deſtin ſe joue des projets que les hommes ont formés pour ſe détruire. Cette deſcente a couté aux Alliés des ſommes immenſes ; la flotte de l'Amiral Ruſſel étoit de quatre-vingt vaiſſeaux de guerre lorſqu'il eſt entré dans la Manche ; il a couru au ſecours de l'Eſpagne avec trente voiles, & en a laiſſé cinquante au Lord Barclay, avec des galiottes à bombes, des bâtimens de tranſport, dix mille hommes de débarquement, & trois mille chevaux. C'eſt avec ces forces

que celui-ci s'est montré dans la Baye de Camaret, d'où il a envoyé Talmach à Brest avec sept frégates. Le projet des Alliés étoit d'obliger la France à secourir la Bretagne, par une diversion de forces qui devoit affoiblir son armée de Flandre, & de risquer le siége de Dunkerque. Ce mauvais succès n'a point apporté de changement au dessein du Prince d'Orange. ce Nazaréen a une ame qui ne se laisse point abattre par les revers, & un cœur qui est insensible à ces pertes : il vient de marcher à Cambron à la tête de quatre-vingt mille hommes, & a envoyé devant lui le Prince de Wirtemberg au Pont-d'Espierres, qui en est éloigné de 20 lieues ; mais il a été prévenu par le Maréchal de Luxembourg, qui vient de lui barer le passage. On loue beaucoup la marche de ce Général, qui a fait faire 40 lieues à son armée en quatre jours de tems : on dit que jamais disposition n'a été plus belle pour un trajet aussi long, & on remarque sur-tout que les ordres étoient si bien donnés, que les troupes & les vivres sont toujours arrivés aux mêmes instans dans les mêmes endroits, malgré la longueur des défilés & les rivieres qui coupoient sa route.

1694

Voilà sans doute un second projet échoué. Le Prince d'Orange est hors d'é-

1694 tat de rien entreprendre, quoique l'armée Françoise lui soit inférieure en nombre; & l'inutilité de tant d'efforts va se tourner en rage pour causer de plus grands maux.

LETTRE XLV.

Au même.

Bombardement de Dieppe, du Havre-de-Grace, & de Dunkerque. Plaintes des peuples sur l'opiniâtreté de la guerre. Progrès des Musulmans contre les Nazaréens.

Les Alliés n'ont pas pû vaincre, ils veulent détruire. J'avois bien prévu par la connoissance que j'ai du caractere de ces peuples, que ne pouvant entamer la France sur terre, ils roderoient sur leurs côtes pour y causer des ravages. Ils viennent de faire avancer contre Dieppe une machine infernale à peu près semblable à celle qu'ils ont fait jouer devant Saint-Malo l'année derniere, & ils l'ont fait jouer avec aussi peu de succès: mais leurs bombes ont désolé cette pauvre ville, qui n'est plus qu'un monceau de cendres, & l'emplacement de l'ancienne. De là ils sont tombés sur le Havre-de-Grace qui peut

avoir perdu jusqu'à vingt maisons, & sur Dunkerque qui n'a rien souffert. 1694

J'apprens par mes relations avec quelques Nazaréens de différens endroits de l'Europe, que les fureurs de la guerre réduisent les Anglois & les Hollandois à la derniere misere par la cessation de leur commerce. Les Armateurs de Dunkerque & de Saint-Malo leur ont causé des pertes irréparables : ils ont beau faire escorter leurs vaisseaux marchands, Jean Barth & Saint-Pol trouvent toujours le sécret de les enlever sous les yeux de l'escorte. Enfin les choses sont poussées à un point que les peuples murmurent hautement, & ne craignent point de faire éclater leurs plaintes sur cette guerre ruineuse. La France qui apprend ces clameurs a la politique de les augmenter par l'offre qu'elle fait de leur donner la paix, & de leur rendre ses conquêtes : ainsi il ne reste aux chefs des Alliés d'autres raisons de leur conduite que l'opiniâtreté & l'aveuglement.

Je craindrois que ces murmures des peuples ne fissent ouvrir les yeux aux chefs des Alliés, si la politique du Prince d'Orange ne demandoit pas la continuation de la guerre ; mais il sçaura ramener les esprits, & il aura l'art de leur persuader que de

nouveaux efforts remettront la fortune
1694 dans leur parti.

Pouvois-je apprendre une nouvelle plus flatteuse que celle de la continuation des avantages que les invincibles Musulmans ne cessent de remporter sur les Infidéles. Depuis que le Duc de Croy a été contraint de lever le siége de Belgrade avec toute la précipitation d'une défaite entiere, on ne parle plus dans l'Europe Nazaréenne que des victoires du Croissant. Puisse la sublime Porte étendre ses conquêtes jusqu'aux extrêmités de l'Occident, ne cesser de frapper que lorsqu'il n'y aura plus à vaincre, & n'avoir que l'Océan pour barriere.

Les Alliés paroissent très-alarmés de nos triomphes. L'Empereur obligé de réunir toutes ses forces dans un point pour s'opposer à nos armes, ne pourra plus faire aucuns efforts en faveur des confédérés : l'Espagne ne peut pas de même leur être d'un grand secours : ce Royaume est épuisé, son Roi est dans un état de langueur, & tout languit avec lui dans le corps de la Nation. L'administration de la Reine-Mere promet trop peu pour la tirer de cet assoupissement où elle est plongée ; ainsi la France trouvera moins d'obstacles pour vaincre, mais elle s'affoi-

blira par les victoires ; & lorsque nos redoutables conquérans auront triomphé de l'Empereur, il leur sera aisé de po.ter ailleurs la rapidité de leurs conquêtes. 1694

LETTRE XLVI.

A Méhémet Aza, son ami.

Opinion des Nazaréens sur la prédestination ; querelles de leurs Dervis ; maniere dont ils se défont de leurs adversaires.

LE Gentilhomme que j'avois rencontré dans le Temple des Nazaréens, est venu hier à ma rencontre dans une des promenades publiques, où j'étois allé chercher quelque délassement à mon esprit. Je l'ai revu avec plaisir, parce qu'il porte avec lui un caractere de vérité qui n'est pas ordinaire à la nation Nazaréenne, & que sa naissance l'a élevé au-dessus des préjugés du vulgaire. Il a des qualités dans l'ame avec lesquelles on pourroit faire un bon Croyant, si le Prophète daignoit éclairer ses yeux de la lumiere de la foi ; & je souffre beaucoup de voir cet homme condamné à mourir dans les ténébres de sa religion. Nous avons agité quelques points de la Philosophie des Infidéles, & nous

nous sommes fort étendus sur le destin. Il
1694 ne croit point à la prédestination; il prétend que nos ames ont la liberté de se déterminer & d'agir; que la Providence ne s'est point amusée à compter nos actions, & que leurs Dervis taxent d'hérésie ceux qui s'appuyent d'une certaine grace efficace, pour soutenir le contraire. Je n'ai pas vu sans peine que ce Nazaréen, qui d'ailleurs est assez sensé, renversât ainsi une opinion qui fait un dogme de l'Empire Ottoman, & j'ai souhaité avoir la profondeur de tes connoissances pour le combattre: mais j'ai été flatté d'apprendre de sa bouche que la différence des opinions sur ce point causoit encore une guerre parmi leurs Docteurs; que ceux d'entr'eux qui avoient l'oreille du Prince en obtenoient forces Lettres de cachet pour disperser leurs adversaires; qu'ils en avoient rempli les prisons par la voie du plus fort; & que ces démêlés avoient causé la ruine d'une société de Sçavans dont on faisoit grand cas. » Le public, » m'a-t-il dit, ne pénétre pas les vûes secrettes qui font agir nos Docteurs, il » plaint les malheureux, mais les gens » éclairés s'apperçoivent aisément que » ceux que l'on proscrit, sont bien aussi » méchans que ceux qui proscrivent, & » que nous verrions les mêmes guerres

» dans la religion, si ceux qui sont battus
» avoient le même crédit que ceux qui 1694.
» les battent. De tout tems les Dervis ont
» été divisés entr'eux, & ont causé des
» troubles chez les nations. Que ces mou-
» vemens viennent des points épineux,
» dont ils ont rempli la religion, ou qu'on
» les doive à la méchanceté qui leur est
» naturelle, on conviendra que depuis la
» naissance de leur culte, ils n'ont pas
» cessé de donner aux peuples le scandale
» de leurs divisions, & qu'il faut toujours
» des sujets de contestation pour occuper
» leurs ames chagrines, & fatiguer les
» Rois. « Vous n'êtes qu'une poignée de monde, lui dis-je, en comparaison du vaste Empire des Musulmans, & vous ne cessez de vous déchirer par vos querelles. Ces peuples ne pourroient-ils pas vous dire? Nous occupons la plus grande portion de l'univers, & nous sommes tranquilles. Le Dieu que vous révérez est-il moins bon que celui que nous adorons, ou vos Imans sont-ils plus méchans que les nôtres? Sans doute, la Divinité est la même, & la fumée de notre encens ne differe que par l'odeur : mais si vos Dervis ont des ames bilieuses, pourquoi les laissez-vous agir, & pourquoi ne les corrigez-vous pas?

. . . .

1694 LETTRE XLVII.

Au Dervis Acmet, son ami.

Dispositions des Nazaréens pour la souplesse & les détours ; haine que leurs Dervis se portent entr'eux ; façon dont on les traite dans certains Royaumes de l'Europe.

TANDIS que tu goutes les douceurs du repos dans la contemplation des sublimes vérités de l'Alcoran, ton ami est condamné à passer ses jours parmi des nations profanes dans l'agitation & dans le tumulte. Pénétrer les secrets du cabinet, développer des perfidies, démêler des ressorts de politique, entendre parler de stratagêmes, ne voir que des gens artificieux, & se voir contraint d'être artificieux soi-même, voilà tout ce que je sçais faire depuis que les ordres du souverain Maître des Rois retiennent son esclave dans ces lieux. Je vois tant de méchans tous les jours qu'il faut être bon par principe, & forcé de l'être par tempéramment, pour ne point prendre part à leurs crimes. Je ne suis plus étonné de ce que les enfans des Infidéles se plient avec tant de docilité au génie de leurs parens. Outre la

facilité qu'ils ont acquiſe par le ſang, ils en retrouvent une bien plus grande dans 1694 l'éducation qui leur met continuellement des leçons de menſonge ſous les yeux. On ne leur préſente que ce qui eſt artifice, & on eſt tellement parvenu à obſcurcir la nature, qu'il leur faudroit des efforts d'imagination pour en retrouver les ſentimens.

Tu ſçais, cher ami, que l'ame ſuit aiſément les impreſſions du corps, & que tous deux ſont faits de façon qu'ils conſervent toujours le goût du terroir qui les a vû naître. Nous prenons même l'accent de ceux avec qui nous ſommes, & nous copions juſqu'à leurs défauts. Si nous faiſons corps avec eux, nous épouſons leurs haines, leurs querelles, leurs prétentions & leurs droits. Un ſoldat tire l'épée quand on bleſſe l'honneur du régiment, & il en abandonne la défenſe quand il en dépoſe l'uniforme. Que j'écoute un Dervis barbu, il fera l'éloge de la beſace & des ſandales, & humiliera tous les autres Ordres pour établir la dignité du ſien. Que j'interroge d'autres Dervis, ils déchireront avec charité tous leurs confreres; ils trouveront de l'orgueil dans les uns, de la méchanceté dans les autres; de la groſſiéreté dans ceux-ci; mais l'ignorance dans ceux-là; & tandis qu'ils me parlent, je

me dis à moi-même, ces gens-ci doivent
1694 se connoître, ils sont du métier; s'ils ne s'aiment pas, comment veulent-ils que je les aime? c'est sans doute pour m'apprendre à les mépriser qu'ils se méprisent entr'eux. Le Dervis séculier ne peut supporter le Dervis régulier; le régulier le dédaigne à son tour: le Dervis renté a pitié du mandiant; le mandiant se redresse avec orgueil lorsqu'il envisage le Dervis renté; & moi je leur signifie que je les crois tous sur leur parole, & que j'adopte respectueusement leurs opinions, sans peser leur valeur réciproque.

Tu ne verrois pas sans rire la bigarure des uniformes de tous ces soldats cloîtrés, & le soin qu'ils ont pris pour avoir des habillemens ridicules; rien de si comique que de les voir sous les armes dans les grandes cérémonies. Les Bonzes, les Druides, les Talapoins, les Marabous, nos Dervis & nos Imans réunis ensemble, ne formeroient pas un coup-d'œil plus varié par les nuances de leurs casaques. Ce que j'admire le plus, c'est la complaisance de l'état qui les tolere.

Il y a en Europe des Royaumes où ces Dervis sont en si grande vénération, qu'ils ont trouvé le secret d'interdire aux maris l'entrée de la chambre de leurs femmes, lorsqu'ils apperçoivent les socs du

Directeur à la porte ; mais dans d'autres ils sont haïs jusqu'à n'oser paroître ; on les a dépouillés, on les a bannis, & on s'en trouve bien. Vois-tu quelle contrariété la religion a mise dans les opinions des hommes ; quelles extravagances, elle permet aux uns, quelle sagesse elle prescrit aux autres ?

1694

1695

LETTRE XLVIII.

Au Grand-Visir.

L'Empereur veut que la France reconnoisse le Prince d'Orange Roi d'Angleterre. Etablissement d'une capitation en France. Mort du Maréchal de Luxembourg.

Les efforts du Prince d'Orange pour se soutenir sur le trône d'Angleterre, seroient peut-être infructueux, s'il n'avoit pour lui que les Anglois & les Hollandois qui le soutiennent. L'Empereur vient de se déclarer de nouveau en sa faveur, pour apprendre à l'Europe qu'il sçait protéger un usurpateur, & que l'invasion du trône n'est point un crime à ses yeux. Remarque, je te prie, que c'est un gendre qui dépossede son beau-pere, un anti-papiste qui amene avec lui les fauteurs des opinions

nouvelles, & que l'Empereur se dit par-
1695 tisan d'une religion qui y est opposée ;
mais ces motifs ne frappent plus que le vulgaire des Nazaréens. La France, qui a long-tems luté contre toutes les Puissances, se verra contrainte de leur abandonner l'infortuné Jacques II, si elle veut donner la paix à ses peuples. Elle vient déja de faire déclarer au Roi de Suede par le Comte d'Avaux, qu'elle veut que le Prince d'Orange soit content sur ce qui regarde sa personne & la Couronne d'Angleterre. Voilà un acheminement à la paix. Mais ce qui prouve que l'Empereur & le Prince d'Orange agissent de mauvaise foi, c'est qu'ils font solliciter le Roi de Suede de leur fournir des troupes en vertu d'un ancien traité : ils citent des raisons de politique, qui demandent qu'ils concourent tous à opposer une digue aux invasions de la France. Voilà encore un de ces leurres dont le Prince d'Orange se sert pour traîner la guerre en longueur, & tromper les peuples.

La France de son côté vient d'établir un impôt, qui en lui fournissant une ressource pour la guerre, devroit apprendre aux Nazaréens que les conquêtes sont aussi ruineuses pour les vainqueurs que pour les vaincus. C'est une taxe qui comprend également les premiers de l'Etat, & les der-

niers du peuple. On a divisé tous ces Nazaréens de France en vingt-deux classes : 1695
l'état des Princes est de deux mille francs, celui des valets est de vingt sols ; les autres sont dans la proportion du rang & des richesses. Ces sommes font murmurer le peuple qu'elles épuisent ; mais elles aideront à combattre les Alliés qu'elles alarment.

Tandis que la France amasse de l'argent, elle perd des Généraux. Le Duc de Luxembourg vient de mourir assez brusquement, & laisse un grand vuide dans le commandement des armées. Il a gagné à son Prince les fameuses batailles de Fleurus, de Leuze, de Steinkerque, & de Nerveinde. La marche de Vignamont au Pont d'Espierres, qui a fait manquer au Prince d'Orange le siége de Dunkerque, vaut seule la gloire de tous ces exploits.

Sans doute les Alliés feront des réjouissances de cette mort : ce Duc les a assez bien battus pour leur faire prendre part à cet événement. Ils ne feroient en cela qu'imiter les Parisiens, qui sur un faux bruit de la mort du Prince d'Orange après la bataille de Leimeric, firent des illuminations & des feux de joie ; dresserent des tables dans les rues ; obligerent les passans de boire & manger avec eux ; traînerent dans la bouë un Prince d'Orange de paille, & le jetterent dans le feu,

avec des malédictions pour tous ses atten-
1695 tats. Malheureusement pour eux, le Prince d'Orange vit encore, & ne reconnoîtra les dépenses que l'on a faites pour ses funérailles, que par des siéges & des batailles.

LETTRE XLIX.

Au Kaïmakam.

Siége de Namur. Bombardement de Bruxelles. Prise d'une flotte Angloise par le Chevalier de Nesmond. Ravages de la Jamaique.

LA Maison de Stuart va perdre pour toujours le Royaume d'Angleterre: la Couronne lui échappe, & reste sur le front de l'Usurpateur. La bataille de la Hogue a rallenti l'ardeur de la France pour Jacques II. Louis XIV. se dispose à reconnoître le Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre, & va lui donner le titre de frere. Que cette conduite des Nazaréens ne t'étonne pas; ils eussent nommé de même Denis le Tyran, & tous ces brigans qui ont consacré leur nom dans l'histoire par leurs attentats sur le trône. Que ces brigans soient heureux, les Nazaréens

prendront la volonté de la fortune pour les droits de la nature, & la voix de l'équité. 1695

En attendant que le nouvel usurpateur du trône des Anglois reçoive le titre de *frere* dans des ambassades ou par des traités, il fait tout le mal qu'il peut faire à la tête de ses troupes. Il vient de former le siége de Namur, & en a foudroyé les remparts avec deux cens pieces de canon. Le Maréchal de Boufflers ne s'est rendu qu'après avoir perdu la plus grande partie de ses ouvrages & de sa garnison; il s'est retiré dans les châteaux, où il a soutenu avec toute la bravoure possible un assaut très meurtrier. Le Maréchal de Villeroy s'est avancé avec une armée de cent mille hommes, & s'est retiré après avoir vû; c'est sans doute tout ce qu'il a pû faire. Enfin le brave Boufflers s'est rendu avec tous les honneurs de la guerre, après soixante & sept jours d'attaque; il a perdu dix mille hommes, & en a fait perdre vingt mille à son ennemi qui se croit victorieux, & ne sent pas ses pertes.

On vient de voir dans cet événement une chose qui n'étonne que les Nazaréens, dans lesquels il reste encore quelque foible lueur de probité, mais qui ne surprend pas ceux qui connoissent la perfidie de leurs chefs. La capitulation portoit que

le Maréchal de Boufflers se retireroit dans
1695 une ville de la domination de la France, avec sa garnison & ses malades. A peine a-t-il été engagé dans les rangs de l'armée ennemie qui bordoient son passage, qu'un Officier est venu lui annoncer qu'il avoit ordre de le déclarer prisonnier de guerre, & de le ramener dans la Place, qu'il venoit de rendre. La résistance eût été inutile : Boufflers a suivi, & le vainqueur justifie sa conduite par des raisons de représailles dont il se dit en droit d'user. Il prétend que l'on a violé les capitulations de Deinsse & de Dixmude, ce que d'autres assurent être évidemment faux : c'est-à-dire qu'il cherche à donner une couleur à cette action, qui est bien digne de ces anciens Grecs que nous avons exterminés, ou il a des raisons sécrettes que le vulgaire ne doit point connoitre. Plus je suis ce Prince dans sa conduite, plus je découvre qu'il n'est que duplicité, & que tous les événemens sont un jeu pour lui.

Voilà bien des Nazaréens qui ont péri dans un siége. D'autres en veulent aux édifices, & s'appliquent à réduire en cendres les Maisons des Villes. Le Roi de France vient de bombarder Bruxelles : le Maréchal de Villeroy, qui étoit chargé de cet ordre, avoit en même tems celui d'annoncer au Gouverneur de la ville que

ce bombardement n'auroit point lieu, si les Alliés vouloient engager leur parole 1695. au Roi son maître, de ne plus tenter ces sortes d'hostilités sur ses villes maritimes. Le Gouverneur, qui n'étoit point autorisé pour répondre, a fait recourir au Duc de Baviere ; ce Duc n'a point répondu au jour marqué, les bombes ont joué sans aucune discontinuation pendant trois jours entiers. Les temples, les édifices publics, & trois mille huit cens maisons ont été réduites en cendre : le seul quartier de l'Electrice a été épargné par les ordres du Maréchal : la perte monte à huit millions.

Les Alliés de leur côté sont venus avec la même fureur jetter des bombes dans Saint-Malo, Calais, & Dunkerque. Le Marquis de Nesmond a enlevé aux Anglois deux vaisseaux de guerre, & une flotte très riche qui venoit des Indes orientales : d'autres François ont porté la désolation dans la Jamaïque : ils ont enlevé les Négres, ont arraché les plantations, & brûlé tout ce qu'ils n'ont pas pû emporter avec eux.

Que le fer & le feu ont été bien inventés par le Créateur, puisqu'ils servent à la destruction des Infidéles, & que ce sont leurs mains mêmes qui travaillent à la ruine de leurs villes, & de leurs peu-

1693 ples ! Les campagnes sont arrosées du sang des combattans ; les remparts en sont imbibés ; les flots de la mer en sont teints : les Isles sont encore témoins de leurs fureurs ; l'acharnement continue, & les nouveaux soldats qu'ils font avancer du fonds de l'Empire, ne sont que de nouvelles victimes qu'ils destinent à la mort.

LETTRE L.

Au même.

Manie des Nazaréens pous la frisure ; maniere dont ils font orner leurs têtes par les baigneurs.

LES affaires de la guerre semblent devoir mériter toute l'attention des Ministres, & remplir tous leurs momens. Je l'ai cru moi-même, & je différois dans cette idée quelques petites affaires que j'ai à terminer à la Cour. Enfin je m'y suis rendu hier, & j'ai été introduit dans l'appartement d'un Ministre, c'étoit environ sur les neuf heures du matin. *M. le Secrétaire est occupé*, m'a dit un valet, *& n'a pas le tems de vous entendre, dans une heure il sera libre.* Je n'ai point été surpris de voir le Secrétaire d'un Ministre occupé au

au travail dans un tems de guerre, & je pris le parti de m'asseoir pour attendre l'heure de parler : mais un valet ayant ouvert une porte, j'ai été étonné au-delà de tout ce qu'on peut dire, de voir que les occupations de cet homme étoient le soin que la baigneur prenoit de sa tête. D'abord il a fallu distribuer tous ses cheveux en petits paquets, & les envelopper méthodiquement dans autant de chiffons de papiers ; ensuite on a pressé tous ces chiffons les uns après les autres avec un fer chaud : on a retiré l'enveloppe des frisons, & on a passé le peigne à plusieurs reprises pour donner une forme à l'ouvrage. Un autre fer a servi à pincer les cheveux de la partie supérieure de la tête, & du dessus du front. La pommade a été répandue sur tout cet édifice pour en nourrir les différentes parties, & les disposer à une premiere poudre. La main de l'artiste a repassé de nouveau sur toute cette frisure avec une grande attention, & a mis tout son art pour lui donner une tournure de goût & de l'élégance. Cependant l'ennui me dévoroit ; je quittois ma chaise & je la reprenois ; je me jettois dans un fauteuil, & je tirois un papier de ma poche, ou je portois les yeux sur les meubles & sur les tableaux de la chambre où j'étois. Tout l'Empire Ottoman, me disois-je à

1695

moi-même, se feroit habillé dix fois de-
1695 puis que ce petit Nazaréen est à sa toilette. Le sublime Sultan lui-même n'emploie pas autant de tems dans le cours d'une année entiere à se revêtir de toutes les richesses de l'Orient. Enfin ce grand œuvre a touché à sa perfection, & le baigneur a enfariné à mon homme la tête & le visage.

C'est après ce moment que je suis entré pour exposer mon affaire. Tandis que je parlois, le Secrétaire occupé à détacher la poudre de son visage, se regardoit dans un miroir. J'étois étonné de voir qu'il ne daignât me répondre que par monosyllabes, lorsque tout d'un coup frappant du pied, & tout transporté de colere, il s'est écrié, » en vérité voilà qui est » désespérant, voyez un peu quelle frisure » cet homme m'a fait là: je lui ai recom» mandé cent fois de la tenir plus élevée: » cette boucle est trop haute, celle-la est » trop basse; en voici une qui fait une » vilaine figure: ô quel homme que cet » homme! qu'on le rappelle. Monsieur, » m'a-t il dit, je vous demande bien des » pardons; mais il faut que je paroisse, » & je ne veux pas être fait comme un » insensé. « Puis s'adressant à quelques personnes qui attendoient le moment de parler, il a continué en disant: » Mes-

» ſieurs, nous ne terminerons rien d'au- 1695.
» jourd'hui, l'heure s'avance ; prenez-
» vous-en à mon perruquier ; j'aurai ſoin
» que demain il ſoit plus raiſonnable. Ce
» que j'ai à vous repréſenter preſſe un
» peu, a dit un homme qui ſe trouvoit
» là ; Oh preſſé, ou non, a reprit le Se-
» crétaire, le ſoin de mes affaires doit
» paſſer devant celui des vôtres ; demain
» je vous entendrai.

Je ſuis ſorti & j'ai porté mes pas vers un Commis du même Bureau ; mais le Commis retenu de même par les mains du baigneur, livroit ſa tête aux ſoins qu'il prenoit de la faire valoir quelque choſe, & il me falloit de toute néceſſité parler devant le baigneur, ou remettre mon affaire. Qu'eſt-ce donc que tous ces gens-ci, me ſuis-je dit ? Ai-je beſoin de tous ces valets ; il faut que j'aille au maître.

L'occupation de la friſure étoit d'un tout autre ſoin chez le maître ; c'étoit une affaire ſérieuſe, une affaire d'Etat. Le jeune Miniſtre tenoit en main un miroir qui lui rendoit tous les mouvemens de ſon baigneur ; il le ſuivoit des yeux, & dirigeoit tous les coups de peigne avec la voix. J'ai vû détruire une boucle juſqu'à trois fois, & elle renaiſſoit ſous une forme plus riante, pour atteindre à cette façon, à cette tournure heureuſe, qui eſt

1695 si chere à la nation. Quatre flatteurs sourioient avec grace, & applaudissoient à chaque instant au goût décidé du Ministre. Un Dervis à calotte & à rabat s'avançoit de même pour dire son suffrage. On se rappelloit sur-tout une maniere de frisure que l'on avoit vue sur un jeune homme à talons rouges, & qui faisoit un effet merveilleux ; mais on étoit au désespoir de ne pouvoir pas l'exécuter.

J'ai bien promis, & je le promets bien encore, que jamais Nazaréen ne me verra m'ennuyer à sa toilette. Qu'ils deviennent femmes par les ajustemens, qu'ils ornent leurs têtes au lieu de les remplir, je les abandonne à la manie qui les posséde. O gens à frisures ! ô gens à perruques ! que vous étes fols avec vos perruques, & avec vos cheveux recoquillés ! Les barbets sont encore mieux frisés que vous.



LETTRE LI. 1695.

A Béhouli Bassa.

Négociation des Hollandois avec la France découverte par l'Ambassadeur d'Espagne. Chagrin du Duc de Savoie pour la prise de Cazal. Projet de descente en Angleterre manqué. Inconstance des Anglois envers leurs Rois.

DE toutes les nations de l'Europe il n'y en a pas qui affecte plus les dehors de la probité que les Hollandois; ils sont, ce qu'on appelle, *les bonnes gens*, & ils ont l'air si épais, qu'on ne les soupçonneroit pas de pouvoir être autre chose. Voici un trait qui t'apprendra à les connoître.

Il y a fort long-tems que cette République est fatiguée de la guerre, ses meilleures villes sont la proie de l'ennemi, & ce qui lui reste ne promet pas de tenir long-tems contre les efforts des victorieux François. Elle a résolu sagement de profiter de la prise du Maréchal de Boufflers pour traiter avec ce Général, & faire ainsi son accommodement avec la France. Mais elle a des Alliés à tromper, & pour y

parvenir Mylord Portland s'eſt abouché
1695 ſécrettement avec cet Officier. Cependant cela avoit ſes inconvéniens, & comme il falloit un homme de confiance qui pût porter en France les demandes, & en rapporter les réponſes, on a jetté les yeux ſur un nommé de Caillieres François, auquel un certain Dycvelt d'Amſterdam a fait obtenir un paſſeport du Duc de Baviere ſous le nom d'un Marchand intéreſſé dans la Compagnie des Indes. Le prétendu Marchand a fait quelques voyages, mais le clairvoyant Dom Bernard de Quiros Eſpagnol, a ſoupçonné le manége, & a éventé le ſecret. Il s'eſt tranſporté bruſquement à Bruxelles, & a trouvé le paſſeport enregiſtré. Je te laiſſe à penſer quelle a été la colere de cet Ambaſſadeur: il a parlé ſur le ton le plus haut, & a inſtruit le Roi ſon maître de la fourberie des Hollandois. Ces Marchands ne ſont déja pas trop bien dans les Cours de l'Europe qui n'aiment pas les voir marcher à l'égal des Princes; ce petit jeu va leur faire de nouveaux ennemis, & ceux qui marqueront le plus d'indignation, ne montreront pas plus de ſcrupule pour tromper leurs Alliés dans des occaſions ſemblables. Remarques, je te prie, que les Hollandois ſe font gloire ſur toute autre nation de reſpecter la foi du ſerment; que ce ſerment

est la base de leur religion, ou de leur commerce, & qu'un particulier qui auroit 1695. violé cette loi seroit puni, proscrit, diffamé. Ici c'est une nation entiere qui contrevient à ses engagemens, & trompe ses Alliés. O perfides Nazaréens! vous foulez aux pieds les loix divines & humaines, lorsqu'il s'agit de sacrifier à un vil intérêt, & ce qui est sacré pour le peuple, est un jeu pour les Grands!

Tandis que les Hollandois méditent cette trahison, un de leurs Alliés paroît en projetter une autre. C'est le Duc de Savoie qui vient de recevoir de grands sujets de mécontentement de la part des Espagnols: leur armée s'est emparée de Cazal; le Duc croyoit qu'on alloit lui remettre cette place, lorsqu'il a eu le chagrin de la voir passer entre les mains du Duc de Mantoue. Tu as vu un trait de fourberie dans la conduite des Hollandois, en voici un de défiance & d'ingratitude de la part des Espagnols. Je crains pour les Alliés. Telles ont toujours été les ligues des Infidéles; jamais on ne les a vues demeurer amies jusqu'à la fin, parce qu'elles ne posoient que sur la duplicité & la mauvaise foi. Il est toujours arrivé qu'un des membres a occasionné la division des autres en nuisant à leur intérêt, ou en saisissant le sien. Le Duc de Man-

toue ne s'attendoit pas au présent qu'on
1695 vient de lui faire, & le Duc de Savoie avoit droit d'y prétendre. Mais celui-ci aura sa revanche, & s'il trouve l'occasion de tromper les trompeurs à son bon profit, il ne le manquera pas.

La mort de Marie Stuart vient de causer une nouvelle fermentation en Angleterre. Ce Royaume divisé en plusieurs factions, a toujours une partie de ses habitans prête à massacrer l'autre. Il a été aisé au Prétendant de trouver des mécontens dans le nombre des Seigneurs, & de se faire un parti. Malheureusement le secret a été trahi au moment où le projet alloit être mis à exécution, & les infortunés partisans du Prince légitime ont perdu la tête sous la hache de l'usurpateur. La France avoit fait de grands préparatifs, mais ces préparatifs lui restent, & je ne lui conseille pas d'en faire usage contre les Anglois, sans être d'accord avec eux. Sois persuadé, sage Bassa, que jamais les Anglois ne seront vaincus que par eux-mêmes. On dit qu'un certain César eut autrefois la gloire de les dompter : ce même César y échoueroit aujourd'hui quand même il ameneroit autant de Romains qu'il y a d'Italiens dans Rome. La vraie façon de battre les Anglois c'est de les diviser, & cette division n'est pas un

grand ouvrage ; il en reste toujours un
germe caché depuis les sanglans démêlés 1695.
des Maisons de Lancastre & d'Yorck ; un
rien le réveille & opére des révolutions.
J'aime beaucoup à voir ce peuple faire
parade de constance & accuser ses voisins
de légereté ; il n'en est peut-être pas un
sous le ciel qui soit plus papillon que lui.
Le François, il est vrai, change chaque jour dans son goût pour les modes,
mais du moins il est constant dans son
attachement pour ses Rois ; & pour te
le dire en un mot, le François est volage dans le petit, & l'Anglois dans le
grand.

Tu n'as peut-être jamais jetté les yeux
sur l'ouvrage d'un fameux Dervis François qui a trouvé dans les révolutions d'Angleterre de quoi faire une histoire suivie :
c'est un livre qui est tout de feu pour l'esprit, mais peut-être pas aussi exact qu'il
est beau : on n'y voit que crimes, que perfidies : des Rois sont reçus dans leur capitale au milieu des acclamations du peuple ; peu de tems après ce même peuple
marche contre eux, & les jette dans une
prison obscure : sa légereté change d'objet, il brise leurs fers, & les rétablit sur
le trône. La tour de Londres a été souvent le domicile des Monarques Anglois.
Croiras-tu qu'ils en ont fait mourir un dans

1695 ce lieu abominable en lui brûlant les intestins avec un fer chaud qu'ils lui introduisirent dans le fondement au travers d'une corne; & ne sçais-tu pas qu'ils en ont fait périr un autre sur l'échafaud? La France s'est obstinée long-tems à vouloir leur donner un Roi, mais ils ne le recevront jamais de sa main; & quand même elle parviendroît à placer ce Roi sur le trône, que lui en reviendra-t-il? C'est un ennemi qu'elle aura la peine de couronner; & s'il prend fantaisie à la Nation Angloise d'entrer en guerre avec elle, il faudra bon gré malgré que son Roi y donne les mains. Le véritable intérêt des François est de rétablir l'ancien Royaume d'Ecosse; les Anglois occupés chez eux par leur propre méchanceté, ne viendront plus insulter les ports de leurs voisins; & occupés à se détruire, ils mettront moins de trouble dans le commerce des mers.



1696

LETTRE LII.

Au Capitan Bacha.

Traité particulier du Duc de Savoie avec la France. Mariage de la Princesse de Piémont avec le Duc de Bourgogne. Complaisance des François pour les femmes.

LE Duc de Savoie ne devoit pas tenir long-tems contre les offres de la France. Il a été aisé à ce Prince de voir que ses Alliés ne vouloient point son aggrandissement, & qu'il n'avoit aucun dédommagement à espérer du sacrifice de ses Etats. La France, qui devinoit le petit chagrin que lui avoit causé la conduite des Espagnols, a saisi adroitement l'occasion de le détacher de la ligue, & elle avoit d'autant plus lieu d'espérer d'y parvenir, qu'elle seule pouvoit lui offrir des avantages réels. Le Maréchal de Catinat, qui étoit chargé des ordres du Roi son maître, s'est avancé jusqu'à Rivalte, & de-là il a écrit au Marquis de Saint-Thomas. La Lettre avoit de quoi éblouir. Louis XIV rendoit au Duc tout ce qui a été pris, & y ajoutoit Pignerol. Il a fallu d'abord paroître balancer; enfin on a prêté l'oreille

de bonne grace & on a arrêté. C'est en-
1696 core peu ; ce traité porte que si l'Empereur & l'Espagne n'accédent pas à la neutralité pour l'Italie, les troupes du Duc se joindront à celles de France pour agir contre eux. En effet elles marchent actuellement dans le Milanez pour former le siége de Valence. Je ne doute pas que cette conduite des Nazaréens ne te fournisse des réfléxions sur leur caractere & sur leur conduite. Elle doit suffire pour t'apprendre quel cas ils font de la sainteté des sermens, & de la foi des traités. Aujourd'hui amis, demain ennemis ; l'intérêt les unit, l'intérêt les divise ; il est le mobile de leurs actions, & l'ame de leurs démarches ; qu'on feuillete l'histoire de leurs guerres, on y voit toujours quelque Prince épouser les querelles des autres, marcher avec eux au combat, & tout de suite se jetter dans le camp ennemi pour tourner ses armes contre ses Alliés, en couvrant ses vues particulieres des prétextes de l'intérêt général.

Le Duc de Savoie a bien senti que cette diversion alloit indisposer contre lui tous les Princes Européens, quoiqu'elle ne dût pas les surprendre. Il a écrit les Lettres les plus respectueuses & les plus soumises à l'Empereur, au Roi d'Espagne, aux Hollandois, à l'Electeur de Baviere, & à

celui de Brandebourg. Ils auront beau faire les mécontens, il faudra en passer par-là : 1696
leur grand Moufti, qui a reçu une Lettre semblable, va interposer sa sainte médiation pour ramener les esprits par la douceur des remontrances ; la Hollande seule pourra se montrer plus rebelle, parce que le tonnerre Romain ne gronde plus sur les terres de cette République ; mais une bonne paix fera oublier toutes ces petites ruses ; le Duc se rétablira dans l'esprit des Princes Nazaréens à l'aide d'un traité général, aussi sacré que les autres, & ils deviendront bien cordialement ses *très-chers freres*.

Le traité particulier du Duc de Savoie avec la France a été cimenté par une alliance qui sera plus indissoluble, c'est le mariage de Marie-Adelaide de Savoie Princesse de Piémont, avec le Duc de Bourgogne. La Cour de France s'est avancée jusqu'à Montargis pour la recevoir. La Princesse n'a pas paru fort étonnée à cette premiere réception, elle s'est jettée aux genoux du Roi & du Dauphin, qui tous deux n'ont pas voulu le permettre ; mais on a remarqué quelque embarras sur son visage, lorsque Louis XIV lui a présenté son époux. Il est vrai que la Cour brilloit alors dans tout son éclat, & que le Monarque des François a un air de

grandeur & de majesté, que l'on ne trou-
1696 ve point sur le front des autres Rois. Sa Cour paroissoit un autre monde à la jeune Princesse, & sa personne une divinité. Hélas! quelle n'auroit pas été son extase, si elle avoit été trouvée digne de se prosterner aux pieds du majestueux Sultan, ce Roi des Rois, cet Empereur des Empereurs, ce souverain Maître du monde, Conseiller de l'Eternel, image du grand Prophète, frere du Soleil, & cousin-germain des Astres!

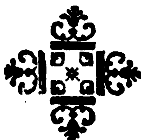
Une chose qui m'étonne dans les Nazaréens, c'est leur soumission, leur respect, leurs déférences aveugles pour leurs femmes. Ils n'ont pas encore pu parvenir jusqu'à s'appercevoir que ces petits êtres n'ont été créés que pour l'amusement de l'homme, & qu'on n'a jamais eu lieu de soupçonner que le Créateur leur eût donné une ame capable de raisonnement. Ce sont de jolies marionnettes qui ont du babil, des graces, & des caprices. Un Juif a dit que l'Eternel, après avoir créé le monde, se rappella qu'il avoit oublié la femme, & qu'ayant jetté un sommeil profond sur l'homme, il tira subtilement une de ses côtes, la revêtit de chair, & en forma la femme. Il s'ensuit d'abord de cette opinion que la femme est la derniere des créatures. Veux-tu voir comment il

prouve qu'elle est la plus méchante ? Il ajoute qu'il y avoit au milieu de leur Paradis terrestre un arbre dont on a perdu l'espéce ; que son fruit avoit la propriété de donner des connoissances philosophiques du bien & du mal ; que la femme, qui vouloit tater de tout, s'en fit donner par un certain serpent, qui a perdu l'usage de la parole depuis ce tems-là, & que se sentant empoisonnée, elle en présenta à son complaisant mari ; mais que ce fatal morceau leur couta cher. On commença par les expulser de ce lieu de délices, & on lâcha contre eux & contre leurs descendans la fiévre, le mal des dents, la migraine & la mort. Les Payens racontoient la chose différemment. Ils prétendoient que Jupiter, indigné de l'audace de Prométhée, avoit renfermé tous les maux, sans même en excepter la goutte, dans une boëte qu'il donna à Pandore, bien persuadé que cette femme l'ouvriroit, parce qu'elle avoit défense de l'ouvrir, & qu'il n'y resta que l'espérance, lorsqu'elle la ferma. Tu vois combien ils étoient persuadés que les femmes sont les premiers instrumens de leurs maux. Un Poëte Nazaréen a dit que l'Eternel joua un fort mauvais tour à l'homme quand il l'endormit pour lui faire prendre la femme, & que celui-ci eût tout aussi-bien

1696

fait de la lui rendre, puiſque ſon premier
1696 ſommeil fut ſon dernier repos.

Malgré cela les femmes ont pris un grand empire ſur l'eſprit du François: il n'y a pas de Cour dans le monde où elles ſoient plus ſouveraines & plus abſolues; on diroit que ce ſont des idoles que le François adore : elles regnent ſur les cœurs, & prononcent dans les affaires. Si jamais elles ſe font jour dans le Conſeil, je crains bien que le Monarque François ne voie flétrir ſes lauriers, & que les malheurs de ſes armes ne lui faſſent regretter un regne de quarante années de victoires. Puiſſe le ſéréniſſime Sultan être toujours invulnérable aux traits de ces dangéreuſes ſirènes, & ne pas oublier que la liberté des hommes eſt attachée à l'eſclavage des femmes.



1696

LETTRE LIII.

Au Kaïmakam.

Pillage des environs de Cologne. Surprise de Huy. Incendie des fauxbourgs de Liége. Motifs de bravoure dans les Nazaréens.

LES troupes Nazaréennes paroissent attendre dans l'inaction le succès des négociations secretes de leurs Cours. Cette campagne n'a fourni aucun exploit mémorable. On parle seulement de la hardiesse d'un Partisan, qu'ils appellent la Croix : je craindrois d'en faire mention dans mes Lettres, si j'avois quelque chose de mieux à te mander. Te donner des nouvelles d'un Partisan, c'est t'entretenir de quelque action d'un brigand, d'un voleur, qui a sous lui d'autres voleurs toujours prêts à massacrer & à piller ; qui ne marche au combat que lorsque le pillage l'y appelle ; qui fuit sans être deshonoré, & qui triomphe sans acquérir de la gloire. Celui-ci cependant paroît en mériter quelqu'une, si l'amour du butin n'a pas été la seule cause de ses ravages. Les Nazaréens publient qu'il s'est avancé vers Cologne, & a surpris tous les environs de cette pla-

——ce ; que de-là il s'est réplié brusquement
1696 sur la ville de Huy, & s'en est emparé malgré la résistance de la garnison & des habitans. Ce coup n'a sans doute eu lieu que par surprise, parce que cet homme n'a point d'artillerie, & n'est pas censé pouvoir former un siége. Du moins, il lui suppose beaucoup de résolution, & il a servi à lui faire naître l'idée de viser à un autre. Il s'est porté sur Liége avec la même bravoure, sans avoir le même bonheur. Liége est une ville peuplée, & défendue par la Meuse. Il y auroit eu de l'extravagance dans la Croix d'en former les attaques, c'étoit déja assez d'avoir eu la témérité de se présenter sous ses murs avec un seul régiment; mais pour ne pas perdre tout-à-fait le fruit de sa démarche, il s'est jetté sur les fauxbourgs & y a mis le feu, après les avoir livrés au pillage. Liége a un régiment qui veille à sa garde : ce régiment a été spectateur du pillage & des flammes. La Croix sçavoit qu'il n'avoit pas beaucoup à craindre de cette troupe qui est trop bien payée pour bien se battre, ni des habitans qui étant attachés à des familles, ne peuvent pas avoir beaucoup de goût pour le combat.

J'ai observé que les Nazaréens n'ont de courage qu'à proportion de ce qu'ils sont pauvres ou malheureux. Un soldat

qui dans une paye médiocre trouve à peine de quoi subsister, ne fait pas grand cas 1696
d'une vie qui lui donne tant de peines & si peu de plaisirs; maltraité d'ailleurs par son Officier, il se jette volontiers dans le combat, sans croire qu'il y ait un grand danger pour lui. L'esprit du gain, l'idée de la gloire, la vengeance qui l'anime, sont autant de voiles qui lui dérobent le péril; il imagine même un bonheur dans un changement de situation que le pillage lui promet; & il ose tout, parce qu'il espére. Mais celui qui dans le service trouve une petite fortune, sent que le combat peut l'en priver, & il redoute ce moment qui ne lui promet pas autant qu'il posséde. C'est en vérité une erreur que de ne supposer à des combattans que l'amour de leur nation, ou les fureurs de la victoire. Le Capitaine lui-même a des motifs particuliers qui le retiennent dans les rangs, comment le soldat n'en auroit-il pas? Les Européens racontent que les anciens peuples du nord étoient autrefois conquérans, on voit même encore en France une Province entiere qui leur a été cédée par des Rois François. Ces nations septentrionales étoient braves lorsqu'elles étoient pauvres encore; l'industrie & le commerce ne leur avoit pas appris à fertiliser leurs terres, & à écarter les injures de l'air;

elles voyoient des peuples riches dans des
1696 climats plus temperés, & elles fondoient ſur leurs villes avec la fureur de gens affamés qui veulent du pain. Aujourd'hui ces mêmes peuples moiſſonnent des bleds, où ils ne cueilloient que du gland, & ils n'ont qu'un courage ordinaire. Tu as entendu parler des conquêtes d'un Alexandre de Macédoine; crois-tu qu'il eût trouvé tant de valeur dans ſes ſoldats, ſi leur courage n'eût pas été animé par l'or qui brilloit ſur les armes des Perſes? Pourquoi les peuples qui habitent ſous les cercles polaires, n'ont-ils pas eu tant d'ennemis à combattre que ceux qui ſont vers les tropiques ou ſous l'équateur? C'eſt que les richeſſes de ceux-ci étoient un appas puiſſant pour les vainqueurs, & que la pauvreté des autres ne montroit pas un butin qui pût entrer en compenſation avec les dangers de la bravoure. Ainſi la fertilité d'un pays eſt le premier ennemi de la nation qui l'habite. Rome ne ſeroit jamais devenue la proie des Barbares, ſi elle n'avoit pas été le centre des tréſors du monde entier. Le Méxique & le Pérou ne ſeroient pas devenus le théâtre de la cruauté des Eſpagnols, ſi des mines d'or n'avoient pas irrité la cupidité de ſes barbares Nazaréens; & l'Amérique entiere, ſi elle avoit été plus ſtérile, n'au-

roit pas vu fondre chez elle tant de nations devenues courageuses par ses richesses. 1696

On assure que les Suisses ont chez eux plusieurs mines d'or & d'argent, mais qu'ils se gardent bien de les ouvrir & de les faire exploiter. Leur pays est gras & fertile, leurs citoyens sont laborieux, c'en est assez : de plus grands trésors leur attireroient des ennemis sur les bras ; ils sont contens de ce qu'ils possédent. Les Hollandois s'engraissent des dépouilles du nouveau monde ; ils n'épargnent ni peines ni travaux pour enrichir le misérable coin de terre qu'ils habitent ; ils ne cessent d'entasser ducats sur ducats, c'est-à-dire qu'ils ne cessent d'inviter quelque nouveau conquérant à leur rendre visite, & qu'ils veulent lui faire présent de tout l'or qu'ils accumulent. On prétend que ces peuples ont été braves, cela peut être, mais leur bravoure est si ancienne qu'ils en ont perdu le souvenir. Ils se sont soustraits à la domination de l'Espagne, & ont tenu long-tems contre toutes ses forces, parce qu'il s'agissoit de la liberté, & de leur religion ; aujourd'hui ils ne font que fuir devant les François. Louis XIV a pu les conquérir, il n'a voulu que les chatier. Hé qu'auroit-il fait de leur pays, ou plutôt de leur marais? Un homme de sa

Cour, qu'il avoit envoyé chez eux, lui
1696 rapporta à son retour qu'il n'avoit vu en Hollande que des canaux, des canards, & des canailles.

Quelle différence je trouve dans les cœurs, lorsque je considere la bravouré des fidéles soldats du sérénissime Sultan! on ne les voit point marcher au combat par des motifs de cupidité; la sublime Porte ne doit ses conquêtes qu'à la justice & à la gloire; voilà les fondemens inébranlables de son Empire. Le Prophète qui a fait tomber sous son glaive tant de vastes Etats, inspire à ses combattans une ame toujours égale; il soutient leurs bras, & marche à leur tête dans les batailles.



1696

LETTRE LIV.

A Becmen Osman, son ami.

Friponneries secrettes de quelques Marchands. Causes d'une altération dans le tempéramment des Nazaréens. Différence qui se trouve entre eux & leurs ancêtres.

JE croyois connoître la capitale des Nazaréens François depuis le tems que j'y habite, mais je m'apperçois chaque jour qu'il y a mille choses qui m'ont échappé. Un Militaire avec lequel je suis en liaison depuis peu, m'a fait observer cent fourberies que je ne connoissois pas. Celle qui m'a paru le choquer davantage est le mêlange dangéreux, ou plutôt la composition des vins que font les marchands qui vendent cette liqueur. Il prétend prouver que leur friponnerie est un attentat sur la société, & peut être la premiere cause de tous les désordres qui naissent dans le bas peuple. Les gens aisés, & tous ceux qui vivent sur un certain ton, tirent leurs vins de la Province; mais l'artisan qui n'a qu'un gain journalier, se trouve réduit à la discrétion de ces misérables. O que les enfans de l'Alcoran sont heureux de ne

1696 pas être exposés aux dangers de ce poison si fatal à la raison de l'homme! Il est vrai qu'ayant eu occasion de parcourir les deux Provinces de France qui sont les plus rénommées pour les vins, je veux dire la Bourgogne & la Champagne, je ne me suis pas apperçu que cette boisson leur fût si funeste pour le tempéramment & pour l'esprit, mais il semble qu'elle change de nature sitôt qu'elle entre dans la capitale. A peine peut-on en soutenir la dose la plus légere sans éprouver le feu dévorant des drogues qui composent ce breuvage. Le Marchand, qui croiroit ne point profiter assez, s'il vendoit la liqueur telle qu'il la reçoit, fait un mélange qui en augmente la quantité, & provoque la soif par la chaleur qu'il opére dans l'estomach. Peu lui importe de la santé, ou de la raison de ses buveurs. Qu'ils éprouvent des maux de tête, ou des inflammations de gorge; que la poitrine soit alterée; que l'estomach soit affoibli; on le paye, & il jouit impunément de son vol. Cependant on ne voit dans les gens du commun que des yeux enfoncés & des visages pâles; on diroit qu'un poison secret a miné leur tempéramment, ou qu'un feu caché altére leur substance; & tandis que le Provincial jouit d'une santé forte & vigoureuse, on les voit maigres, décharnés, cacochymes,

cacochymes, & souvent contrefaits. Compte que si l'on punissoit les Marchands qui 1690
les empoisonnent, on verroit bien moins d'abus, & que le Prince trouveroit des soldats robustes, où il n'a que de petites figures maussades. Ce qu'il y a de pire en cela, c'est que l'espéce va toujours en dégénérant. Les meres une fois atteintes de ce poison, le font passer à leurs enfans; ceux-ci le communiqueront à d'autres, & tout cela produira des squelettes & des nains. Mon Militaire m'a assuré que cette dégradation devenoit sensible par les anciens tableaux, où l'on ne voyoit que des visages bien nourris, des nés aquilains, des phisionomies nobles, & des traits réguliers, même parmi les gens du bas peuple; que dans d'autres, qui sont des tems postérieurs, les figures d'hommes sont d'une nature courte, mais musclée sensiblement par tout, avec une chair rouge ou basanée. Que l'on peigne aujourd'hui des gens de la populace, & que l'on fasse le parallele des tableaux. Le climat n'a point changé, l'air est le même, les alimens sont ce qu'ils étoient dans ces tems-là, il faut donc en chercher la cause dans l'usage des liqueurs, & dans l'art de ferlater les vins.

» Ne croyez pas, me dit le Militaire, » que l'on ne connoisse ici que cette façon

1696 » de tromper. Si vous avez des achats à » faire, ayez des défiances sur tout ce » qui est composé, ou sur tout ce qui peut » souffrir l'alliage & le mêlange. Les Chi» nois ne sont pas plus rusés que nous là» dessus. Nous avons un endroit assez » connu par les oracles de la Justice qui » s'y rendent, vous y verrez un étalage » brillant de tout ce que le gout a pu ra» finer sur nos modes; soyez en garde & » contre la marchandise, & contre les » sirènes qui la débitent. Revenez sur ce » pont qui porte le plus grand de nos » Rois; je soutiens que la bande du fa» meux Cartouche avoit moins de talent » pour filouter, que n'en ont les marchands » de ce lieu-là. Enfin, ajoûta-t-il avec trans» port, vous voyez ce reste de canne; » c'est une emplette que j'y fis derniere» ment; on me présenta un beau jonc, » droit, & sans aucuns nœuds; je le payai » fort cher. En entrant chez moi, je veux » faire admirer mon nouveau meuble, un » morceau se détache; j'approche les » yeux de plus près, & je trouve que » ma canne est un composé de plusieurs » petits morceaux de jonc enfilés propre» ment dans une fiche, avec un enduit » léger, & couvert de vernis.

Il y a dans Paris une multitude de gens qui ont les jambes les plus singulieres du

monde : on diroit que l'on a pris à tâche de les plier en zigzags. J'avois cru jusques- 1696
là que ces petits monstres formoient une espéce particuliere : » Desabusez vous, » me dit-il, ce n'est pas à la nature qu'il » faut s'en prendre, c'est à la nourrice de » l'enfant. Rien de si pitoyable, & peut- » être rien de si dur, que la façon dont » les femmes de village traitent leurs » nourrissons. Le grand nombre ne per- » met pas à la Police de faire là-dessus » des recherches exactes, mais que l'on » décerne une amende ou des peines con- » tre celles qui défigurent ainsi les enfans, » soit en enveloppant mal leurs jambes, » soit en les faisant poser trop de bonne » heure sur leurs pieds pour s'épargner la » peine de les soutenir ; Messieurs les Pa- » risiens en auront les jambes bien mieux » faites, & il en résultera quelque avan- » tage par le nombre des soldats que cela » pourra procurer à l'Etat.

L'heureux Empire des Musulmans ne connoît point dans toute son étendue ce mêlange informe de gens à faces livides ou défigurés. La vigueur & la force sont l'appanage des Vrais-Croyans ; on ne voit dans les régions saintes qu'ils habitent ni mensonge dans le discours, ni fraude dans le commerce. Ah cher ami ! ne parviendras-tu jamais à m'arracher de ce pays

de corruption, & à me rendre à la société
1696 des Saints! Je suis courbé sous le poids des années, je succombe sous le dégout & l'ennui, & je meurs si je perds l'espoir de faire encore avec toi le saint pélerinage.

LETTRE LV.

A Bozen Azan, son ami.

Sur la mascarade du fauxbourg S. Antoine; & les folies du Carnaval.

JE ne sçais plus où j'en suis, mon cher ami, tout change de face dans le pays que j'habite, & passe rapidement de la tranquillité à la frénésie, & des apparences de la sagesse au comble de l'extravagance. Les François menoient une vie assez uniforme, & je commençois à soupçonner à la douceur de leur caractere qu'ils étoient des êtres pensans, lorsque tout-à-coup un esprit de vertige s'est emparé de la capitale, & a communiqué la chaleur de la fiévre à tout le corps de la nation. Un fleuve qui reçoit dans son lit les neiges qui descendent des montagnes, ne franchit pas plus rapidement ses bords pour se répandre dans les campagnes voi-

ſines. A un ſignal donné, j'ai vu ſortir des maiſons des gens de toute condition & de tout âge. Les uns avoient les épaules couvertes d'un habit mauſſade & ridicule; les autres étoient enveloppés dans des étoffes riches, mais vêtus d'un gout ſingulier & bizare. Le ſuperbe, l'élegant, le groſſier & le groteſque ſe trouvoient réunis dans ces différens perſonnages. Tous couroient çà & là dans les rues, ſemblables à ces inſenſés qui dans un délire auroient échappés aux bras de leurs gardes pour s'égarer dans les places, & tous avoient le viſage caché ſous le maſque. Je me ſuis trouvé ſaiſi d'une certaine frayeur à cet aſpect, & l'imagination pleine de ces tremblemens de terre qui déſolent quelquefois toute l'Europe, j'ai penſé que ces furieux fuyoient la ruine de leurs maiſons; j'ai même cru éprouver ſous mes pieds des ſecouſſes réïterées qui alloient m'engloutir ſous les débris d'un bouleverſement général. Dans le moment je me ſuis mis à courir avec eux pour échapper au danger, & j'ai pris le chemin du fauxbourg S. Antoine, où ſe jettoit le gros des fuyards. Quel a été mon étonnement, lorſque j'ai apperçu une foule innombrable de gens traveſtis? Gentilhomme, bourgeois, marchand, ouvrier, tout y étoit accouru, les uns à pied, les

1696

autres à cheval, ceux-ci dans des caros-
1696 ses, ceux-là sur l'impérial même des carosses, & tout jusqu'au cocher se sentoit du déguisement. Les spectateurs étoient aux fenêtres, sur les balcons, dans les boutiques, & sur les toits. On ne voyoit par-tout dans les rues que brillans équipages, & ces équipages remplis de tout ce que la capitale a de plus galant & de plus beau. Les rivieres de diamans jettoient un éclat à éblouir, les graces minaudieres y brilloient dans tout leur jour, & les couches du fard enluminoient les visages.

Tandis que ces brillans spectateurs se donnoient eux-mêmes en spectacle, une foule d'acteurs de toute espéce jouoit son rôle dans les rues. Les uns alloient, venoient, & se contentoient de faire admirer la force de l'esprit qui les avoit porté à choisir la singularité de cet habillement; les autres couroient çà & là pour montrer la légereté de leur course, & la vivacité de leurs folies. On y voyoit des fous tranquilles, & des fous animés; mais, ce que tu auras peine à croire, & ce qui me fait rougir en l'écrivant, c'est que des filles, des femmes se trouvoient mêlées dans ce honteux déguisement, & paroissoient charmées de pouvoir oublier à l'ombre du masque la pudeur génante qui fait

l'appanage du sexe. Je me suis bientôt apperçu en voyant tous ces égaremens bizares qu'il étoit moins question d'un tremblement de terre que d'un bouleversement de cervelles. J'ai commencé à le croire lorsque j'ai vu un jeune militaire saisir par la main un Dervis en rabat, & lui dire, » nous sommes au tems des saturnales, » êtes vous un des Prêtres de la Divinité? » Hélas! a répondu ce saint homme, je » viens ici pour gémir sur l'aveuglement » de ma nation! Quels transports, quelle » yvresse! Ne diroit-on pas qu'il s'agit de » célébrer les orgies de Bacchus? Quoi, » a repris l'Officier avec étonnement, » vous blâmez cette conduite & vous venez » y prendre part? Prenez garde qu'en » croyant n'être que témoins, vous ne deveniez » complice. J'apperçois dans la » foule plusieurs gens de votre étoffe dont » la présence ne répare point le scandale, » & qui m'ont tout l'air d'être plutôt venus » par l'envie de le voir que par le » désir de le réprimer. « A ces mots le dévot personnage a fait un salut d'un air benin, & a filé doucement loin de nous sans rendre sa réponse. 1696

Cependant un masque vêtu en Dame attiroit tous les regards sur l'impérial d'un carosse. Il avoit dans sa contenance toute la fierté d'un homme & toutes les graces

d'une femme ; les Dervis le regardoient,
1696 parce qu'ils croyoient y appercevoir les traits d'une belle femme ; & les femmes avoient les yeux sur lui, parce qu'elles y découvroient un bel homme sous les dehors trompeurs de leur séxe. Un gros Chinois nouvellement voituré en Europe, se trouvoit au milieu de cette multitude, & ne sçavoit où porter ni ses regards ni ses pas. Enfin m'ayant apperçu, il *s'est écrié*, » où en sommes nous, cher ami, » quelle révolution subite vient d'arri» ver ? où vont ces furieux ? l'ennemi » est-il dans la ville ? « Ne craignez point, lui ai-je dit, il ne s'agit ici que d'une fermentation dans les têtes ; attendons la fin de l'accès. » Hélas, m'a ré» pondu Camhi ! si Bicêtre n'a pas été » forcé une seconde fois, si les maisons » de force n'ont pas été ouvertes, il faut » que ce peuple ait mangé d'une herbe » qui met les fibres du cerveau en confu» sion, ou que quelque magicien puissant » ait étendu ses maléfices sur les François, » & je crains bien qu'il ne nous envelop» pe dans les enchantemens. O heureux » Empire des Chinois ! tu existe depuis » plusieurs millions de siécles, & tu n'as » jamais vu aucun enchanteur troubler un » seul instant la sagesse de tes peuples !

Un François, homme sensé, a entendu

ces exclamations, & nous tirant à l'écart, 1696
il lui a dit : » Monsieur, je veux bien
» croire que les Chinois sont le peuple le
» plus sage de la terre, quoiqu'ils ayent
» encore une certaine fête des lanternes ;
» mais ne blâmez point nos usages, ou
» souffrez que je vous en instruise. Autre-
» fois nous n'étions que médiocrement sa-
» ges dans tout le cours de l'année, &
» nous étions de même médiocrement
» fous. Nos Législateurs fatigués de ce
» mélange de folie & de sagesse, qui pou-
» voit faire le sel de la société, mais qui
» en dérangeoit l'économie, nous défen-
» dirent d'être fous à moitié, & ordon-
» nerent que dans le cours de l'an chacun
» mît à part tous ses grains de folie, pour
» en faire une dose forte que l'on pren-
» droit un jour marqué. C'est cette prise,
» Monsieur, qui produit toutes les belles
» choses que vous voyez, & les Magis-
» trats s'y sont si bien attendus, qu'ils ont
» bordé les rues de soldats pour réprimer
» la licence. Demain ce peuple sera si
» confus de ses extravagances, qu'il ira
» se cacher la tête dans les cendres.



1696

LETTRE LVI.

Au Grand Visir.

Vues politiques de la France pour la conclusion de la paix. Prise des Vaisseaux Hollandois par le Chevalier de Nesmond & par le Capitaine Jean Barth. Fort enlevé aux Anglois.

Enfin l'Empereur & le Roi d'Espagne ont accepté la neutralité pour l'Italie qu'ils avoient refusée tant de fois. Il falloit que le Duc de Savoie eût joint ses troupes à celles de France pour obtenir ce consentement, qui doit te paroître bien forcé. Voilà déja une difficulté applanie par la France, elle sçaura de même triompher des autres. Je pénétre la politique de cette Cour ; elle voit le Roi d'Espagne sur le déclin ; il lui faut un successeur ; elle a des prétentions sur cette Couronne ; l'Archiduc en a d'aussi fortes, qu'il songe à faire valoir ; en terminant la guerre présente, la France se met en état de la faire avec plus d'avantage, lorsqu'il sera question de disputer la Couronne ; ainsi elle veut la paix. L'Empereur au contraire, qui sent que cette paix ne lui sera pas avantageu-

se, veut prolonger la guerre jusqu'à la mort du Roi d'Espagne, afin d'entrainer 1696 la Ligue dans ses intérêts. Ainsi ces deux Puissances font jouer tous les ressorts de leur politique pour parvenir à leurs vues particulieres. Les réjouissances n'en sont pas moins brillantes à la Cour de France pour le mariage du Duc de Bourgogne. Ce ne sont que fêtes, danses, bals, festins, & tout ce que l'on peut imaginer de plus magnifique & de plus galant. Versailles paroit un lieu enchanté. Louis XIV a porté bien loin la magnificence du trône, aucun n'a soutenu si long-tems l'éclat du diadême. Les Parisiens ne sçauroient comprendre comment ce Roi peut à la fois orner des villes, bâtir des citadelles, vaincre tant d'ennemis, former tant d'établissemens utiles à la société, élever tant de monumens dignes de la majesté des Romains, donner tant de fêtes à sa Cour, & ne point obérer ses peuples. Toi qui peut contempler de près la majesté du sublime Sultan, apprend leur comment tout ce vain appareil seroit éclipsé par un seul rayon de sa gloire.

La marine Françoise fait des exploits sur les mers. Le Chevalier de Nesmond vient d'enlever huit vaisseaux Hollandois ; Jean Barth continue à les battre. Il y a long-tems qu'il les attendoit dans la mer

1696 LETT[RE]

Au

Vues politiq[ues] ... sion de ... lande ... le ...

...iendront-ils ...? Lorsque des ...cus, ils se récrient or... la surprise, ou sur la supé... nombre. Ici ils ne peuvent allé... aucune de ces choses: ils devoient ...endre à rencontrer des ennemis, puisqu'ils ne marchoient avec leurs vaisseaux marchands que pour les en préserver; ils avoient l'avantage du nombre, puisqu'ils étoient douze contre sept. S'ils n'avoient été que dispersés, ce seroit encore beaucoup; mais être dispersés, battus, & pris, c'est un petit fait que je ne leur conseille pas de laisser subsister dans leurs annales.

Les Anglois de leur côté ont été mal menés par le Sieur de Gènes dans l'Isle de Gambie. Ce Nazaréen les a poussés devant lui avec beaucoup de perte de leur part, & s'est emparé d'un fort qui leur étoit d'une grande utilité pour la conservation du pays.

s avantages doivent servir à te
les François auroient bientôt 1696
ner sur leurs voisins, si la
isseaux répondoit à la
rs qui les comman-
u un grand échec
le tems : mais
eurs rivaux,
s le loisir. Ils
quelques années de
qu'ils s'apperçevront que
nouvellement construits for-
de leurs ports, ils tomberont dessus
avec toutes leurs forces ; ils citeront pour prétexte une infraction de traité, ou quelque insulte faite au pavillon Anglois ; on en viendra à une guerre ouverte ; les François victorieux ou vaincus, y perdront quelques navires, & ce sera autant de diminué sur le nombre. Ensuite on fera une paix pour réparer les pertes, & on la rompra de même. Par ce manege la marine Françoise restera au point où elle est, & les Anglois répandront des flottes nombreuses sur toutes les mers. Cartage & Rome n'ont pas été plus émules autrefois, que le sont aujourd'hui Londres & Paris.

Baltique avec sept vaisseaux seulement.
1696 Les Hollandois ont paru avec toute leur flotte, & des richesses immenses. Jean Barth n'a point été étonné de la voir escortée de douze vaisseaux; il a fondu dessus avec sa résolution ordinaire, en a pris cinq, & s'est emparé de cinquante vaisseaux marchands. Voilà des gens qui auront de bonnes nouvelles à porter à leur République. Quelle excuse prendront-ils pour pallier cette défaite? Lorsque des Nazaréens sont vaincus, ils se récrient ordinairement sur la surprise, ou sur la supériorité du nombre. Ici ils ne peuvent alléguer aucune de ces choses: ils devoient s'attendre à rencontrer des ennemis, puisqu'ils ne marchoient avec leurs vaisseaux marchands que pour les en préserver; ils avoient l'avantage du nombre, puisqu'ils étoient douze contre sept. S'ils n'avoient été que dispersés, ce seroit encore beaucoup; mais être dispersés, battus, & pris, c'est un petit fait que je ne leur conseille pas de laisser subsister dans leurs annales.

Les Anglois de leur côté ont été mal menés par le Sieur de Gênes dans l'Isle de Gambie. Ce Nazaréen les a poussés devant lui avec beaucoup de perte de leur part, & s'est emparé d'un fort qui leur étoit d'une grande utilité pour la conservation du pays.

Tous ces avantages doivent servir à te montrer que les François auroient bientôt l'empire de la mer sur leurs voisins, si la bonté de leurs vaisseaux répondoit à la capacité des Officiers qui les commandent. Leur marine a reçu un grand échec qu'elle peut réparer avec le tems : mais je prévois que les Anglois, leurs rivaux, ne leur en donneront jamais le loisir. Ils pourront leur laisser quelques années de répit, & sitôt qu'ils s'appercevront que les vaisseaux nouvellement construits sortiront de leurs ports, ils tomberont dessus avec toutes leurs forces; ils citeront pour prétexte une infraction de traité, ou quelque insulte faite au pavillon Anglois ; on en viendra à une guerre ouverte ; les François victorieux ou vaincus, y perdront quelques navires, & ce sera autant de diminué sur le nombre. Ensuite on fera une paix pour réparer les pertes, & on la rompra de même. Par ce manege la marine Françoise restera au point où elle est, & les Anglois répandront des flottes nombreuses sur toutes les mers. Cartage & Rome n'ont pas été plus émules autrefois, que le sont aujourd'hui Londres & Paris. 1696

1697

LETTRE LVII.

Au Visir Azem.

Dispositions des Alliés pour la paix. Demandes de l'Espagne & de l'Empire. Médiation du Roi de Suede.

JE n'ai point de bonnes nouvelles à t'apprendre : les Nazaréens vont cesser de se battre, quoiqu'ils ne cessent pas de se haïr. La Hollande épuisée & presque hors de combat, baisse la tête sous le joug que la France voudra lui imposer ; l'Espagne qui craint de paroître plier sous sa loi, fait naître des difficultés qui ne sont des leurres que pour le vulgaire. Aurois-tu jamais imaginé qu'après des villes prises & des batailles perdues cette Puissance eût osé demander la restitution de tout ce qui est occupé par les François, & qu'elle eût renouvellé d'anciennes prétentions qui sont assurément imaginaires ? Telles sont les places qui se trouvent dans les Provinces de Luxembourg & de Namur, les Terres de Thy, la Mairie de Saint-Godard, la Banlieue d'entre la Sambre & la Meuse, & tout ce qu'on a pris dans le Hainaut.

L'Empereur qui dans le fonds voudroit rompre toutes ces négociations, a pris le parti de paroître y accéder, bien résolu de les traîner en longueur. Il s'est enfin déterminé à accepter la médiation du Roi de Suede, & dans le même tems le Sieur de Caillieres a notifié à l'Ambassadeur de ce Prince les conditions auxquelles la France accorde la paix. 1697

Ces déclarations de Caillieres contiennent un article, qui donne matiere à bien des raisonnemens: c'est la reconnoissance de Guillaume III pour Roi d'Angleterre. Les uns én sçavent mauvais gré à la France; les autres prétendent que ce trait de politique lui fait honneur, & qu'il vaut mieux céder au tems que de perpétuer une guerre où il n'y a que du sang à répandre. Guillaume III est brave, il a pour lui la plus grande partie de la nation & la fortune; Jacques toujours malheureux, ne trouve dans ses peuples que des sujets ingrats. Ses droits ne sont point prescrits, il trouvera toujours l'occasion de les faire valoir, & le génie inquiet de sa nation, lui fera des partisans dans ceux qui sont aujourd'hui ses ennemis déclarés.

A bien considerer les choses, l'Angleterre a plus lieu de désirer la paix que la France. On est étonné de voir Louis XIV victorieux la proposer à l'Europe, & on

ne peut attribuer ces dispositions qu'à des
1697 sentimens de bonté de la part de ce Prince, ou à des vues politiques pour l'agrandissement de sa Maison par la conquête de l'Espagne qu'il médite. Mais si l'on sçavoit ce qui se passe dans la grande Bretagne, on seroit plus étonné encore de voir que ce Royaume n'en eut pas fait les premieres propositions. Sçais-tu que la nation Angloise a dépensé quarante millions de livres sterlings, & qu'elle en doit la moitié; malgré cela elle a fait à Guillaume une réception qui a tout l'air d'un triomphe; mais je prévois que bientôt sa mobilité donnera une autre face aux affaires, & que lorsque la paix lui aura permis de jetter les yeux sur ses pertes, elle cherchera à s'en venger par les sujets de chagrin qu'elle donnera à son usurpateur, ou si tu veux à son Souverain.

La France nomme trois villes pour traiter de la paix, sçavoir la Haye, Utrecht & Breda. Voilà assurément les Hollandois bien honorés d'une telle marque de confiance, & l'Empereur fort fâché de ce que l'on n'a point fait ce choix dans ses Etats. Il a fait là-dessus des représentations très-vives, qui annoncent toujours un éloignement pour toute voie de pacification. Les Alliés ont marqué du mécontentement. Pour concilier les deux Part-

sances, on a proposé le Château de Ryswick, & il a été accepté; ainsi la France n'obtient pas tout ce qu'elle demandoit, & l'Empereur de même n'est pas entierement satisfait; mais la France traite en Hollande, ce qu'elle souhaitoit; elle ne traite pas dans une des trois villes qu'elle a indiquée; ce que l'Empereur ne vouloit pas; & cette petite subtilité vient très à propos pour terminer le différend. 1697.

J'oubliois de te dire que ses Ministres des deux Puissances, j'entens les Allemands & les François, ne se parlent pas; soit qu'un point de contestation les arrête, soit qu'un nouveau cérémonial le prescrive ainsi, ils ne traitent entr'eux ni par gestes, ni par signes, ni de vive voix, ni par écrit. On les a logés dans des appartemens séparés, au milieu est le Baron de Lilliéroot Ambassadeur de Suede, & médiateur des Puissances belligérantes; ce Baron va successivement chez les uns & chez les autres, il reçoit les demandes, il écoute les propositions, il rapporte les réponses, il propose des moyens d'accommodement; mais il me paroît que les Impériaux sont d'humeur à lui faire faire bien des pas. Ils ne veulent entendre à aucune proposition que la France n'ait fait préalablement une restitution entiere de la Lorraine, & que l'on ne renouvelle la décla-

ration que le Comte d'Avaux a faite au
1697 Roi de Suede de la part de Louis XIV, sur ses dispositions pour la paix. Les Alliés en murmurent, & qui n'en murmureroit pas ? Qu'ils laissent l'Allemagne & la France aux prises, nous aurons bientôt les François pour voisins.

LETTRE LVIII.

Au Kaïmakam.

Mort du Roi de Suede. Dispute sur la différence des Religions.

J'APPRENS dans le moment la mort de Charles XI Roi de Suede, & je me hâte de t'en faire part. C'est ce Nazaréen qui montroit tant de zéle pour rendre la paix à l'Europe, & dont l'Empereur vient d'accepter la médiation. A peine ce Prince a-t-il quitté la vie que l'on commence à ouvrir les yeux sur ses défauts. Voilà comme sont les Nazaréens, il encensent leurs Rois quand ils vivent, & ils les déchirent par la critique quand ils ne sont plus. Ils sont respectueux tant qu'ils espérent, & audacieux quand ils cessent de craindre. Les grandes qualités de Charles XI sont si connues que l'on ne peut pas lui refuser

son estime, mais comme il faut le trouver vicieux de quelque côté, on se rejette sur son gouvernement, & on lui trouve de la dureté, de la cruauté même. Ceux qui prennent quelque intérêt à la mémoire de ce Monarque, le justifient par le caractere de ses peuples, par son amour pour la justice, & par la nécessité indispensable où il se trouva d'employer la sévérité pour faire respecter les loix. On compte trois journées fameuses qui le mettent au rang des grands Capitaines de son siécle, sçavoir celles de Halmstadt, de Lunden, & de Landskroon. Mais quel avantage lui procurerent ces batailles, puisqu'elles ne purent pas empêcher ceux mêmes qu'il avoit battus, de lui enlever toutes les places qu'il possédoit dans la Poméranie. Tu sçais que le Roi de Dannemarck & l'Electeur de Brandebourg en firent la conquête, & ne les rendirent qu'à la paix de Nimégue. Je te laisse à penser lequel joue un plus beau rôle de celui qui gagne des batailles, & qui perd des places; ou de celui qui après avoir perdu des batailles, prend des places pour les rendre.

1697

Le plus beau trait de Charles XI est d'avoir sçu contraindre le Roi de Dannemarck de mettre le Duc de Holstein en liberté, & de lui rendre ses Etats. L'histoire ne doit pas oublier cette action, qui

1697 est d'autant plus louable qu'elle n'est point souillée par l'intérêt ; & que l'on ne voit dans le Roi de Suede qu'un combattant intrépide qui vole au secours d'un parent & d'un ami, & qui ne demande d'autre prix de ses travaux que la gloire de briser ses fers, & de lui rendre ses Etats. Je voudrois n'avoir à t'annoncer que des actions semblables de la part des Nazaréens, je crois que la sublime Porte passeroit bientôt sur la différence des Religions pour leur offrir son alliance, & leur accorder son estime.

A propos de Religion je veux te faire part d'une question qui vient d'être agitée en ma présence. Un Nazaréen disoit à un Dervis, » les différentes Religions qui » partagent les hommes, subsistent-elles » sous le bon plaisir du Créateur, ou » contre sa volonté ? Dieu ne les approu» ve pas, répondit le Dervis, mais il les » permet. S'il les permet, reprit l'autre, » il doit les vouloir de même, parce qu'il » ne peut les permettre que par un acte » de sa volonté. Permettrez-vous ce que » vous ne voulez pas ? Donnez-vous à » votre écolier la permission de parler » dans le tems que vous ne voulez point » qu'il parle ? Il y auroit donc en vous » deux puissances contradictoires, ou » deux ames dont l'une voudroit & l'au-

» tre ne voudroit pas. Convenez que
» *vouloir* & *permettre* sont si voisins que 1697.
» l'un tient à l'autre, & que lorsque vous
» distinguez dans Dieu des décrets *per-*
» *missifs* & des décrets *absolus*, la Divi-
» nité ne vous a pas donné commission de
» lui faire tenir un tel langage.

La dispute s'échauffa, le Dervis n'oublia pas de dire que des cultes opposés par leur nature, ne pouvoient avoir un même objet, ce qu'on lui nia; qu'il faut distinguer deux choses dans les actions des Infidéles, le *physique* & le *moral*; que Dieu est auteur du *physique*, parce que le *physique* est un être; mais qu'il ne doit que permettre le *moral* dans ce qui est péché, parce que le *moral* est une *absence d'être*, *ou une privation de rectitude*.

A ces mots nous partîmes tous d'un éclat de rire qui acheva la déroute du Dervis. L'un lui demanda comment Dieu pouvoit permettre ce qu'il devoit punir; l'autre le pria de lui dire si l'Etre suprême pourroit ramener tous ces différens hommages à l'unisson, & pourquoi il ne l'entreprenoit pas? On n'outrage pas impunément les Dervis; celui-ci s'emporta avec fureur; il damna tout l'univers, Chinois, Siamois, Japonois, Tartares, Mogoliens, Persans, Musulmans, enfin tout fut compris sous l'anathême. Il enveloppa dans

1697 ses malédictions & les Africains, & les Américains, Noirs, Blancs, Sauvages, Civilisés, tout lui fut égal. On le pria de faire grace à ses voisins les Anglois, & les Hollandois; il fut inexorable, parce que ces peuples ne chantent pas leurs prieres en latin. Suffira-t-il pour te faire connoître le fanatisme de ces gens, de te dire que cet homme eut la constance de perdre de même le pieux Antonin, Marc-Aurele, Titus, Trajan, & tous les bienfaiteurs du genre humain qu'on lui nomma.

Nous avions donc grand tort de croire que le Ciel étoit fait pour les vertus. Le froc, la besace, les sandales, un peu de crasse, & beaucoup d'ignorance peuvent seuls en ouvrir l'entrée; voilà le Dieu des Nazaréens en bonne compagnie.



LETTRE LIX. 1697

A Beden Azim, son ami.

Etendue de l'Empire Turc. Indifférence des Nazaréens pour leur Religion. Inutilité d'un Espion dans les Cours.

TU sçais que je suis courbé sous le poids des années & que je meurs dix fois le jour, pourquoi m'abandonnes-tu à l'ennui qui m'accable & au chagrin qui me dévore? Qu'ai-je donc fait au Prophete pour être exclus de la ville des Saints, & condamné à habiter la demeure des profanes? Devrois-tu te lasser de solliciter mon rappel? Un autre ne pourra-t-il pas faire ici ce que j'y fais? La sublime Porte a-t-elle donc si grand besoin d'être instruite de toutes les démarches des Cours Nazaréennes? Elle commande à plus de trente millions d'hommes; son Empire occupe une espace de huit cens lieues du levant au couchant, & d'environ sept cens du septentrion au midi; elle a sous ses loix de riches Provinces qui composoient autrefois dix Royaumes; j'y trouve la Cappadoce, le Pont, la Bithinie, la Thrace, la Macédoine, la Grece,

1697 la Nubie, l'Egypte, l'Empire de Trébizonde, & l'Arabie; que peut-elle craindre de la part des Nazaréens quand même ils seroient aussi unis qu'ils sont divisés entr'eux? Nous avons triomphé de leurs efforts dans un tems où ils croyoient combattre pour la gloire de leurs autels, & où ils avoient des fanatiques qui les animoient au combat. Aujourd'hui ils n'ont plus les mêmes intérêts, & leur zéle pour la Religion est bien rallenti. Je m'apperçois même qu'ils ne s'égorgent plus entr'eux pour des questions de Théologie; comment pouvons-nous appréhender qu'ils rentrent dans la frénésie des Croisades? Les Hollandois, & une partie des Allemands, ont réformé le Catéchisme de Christ; ce sont des ennemis de moins. Les Anglois qui étoient autrefois de zelés Papistes, ne sçavent ce qu'ils sont à présent en fait de Religion; ils ont plusieurs sectes qu'ils trouvent bonnes, ils les permettent toutes & ne croyent à aucunes. Sois persuadé que si ce peuple avoit encore un Richard, cœur de lion, il ne viendroit pas avec lui porter l'étendart de la Croix dans le Royaume de Chypre. Ce que je te dis de ces Infidéles est une vérité dont tu peux aisément t'assurer auprès de tous les Nazaréens qui sont à Constantinople, ou en jettant les yeux sur l'histoire de

de la Grande-Bretagne, tu verras que Henri VIII a entierement changé la Religion des Anglois, & avec elle le caractere de ses peuples; autant ils étoient dévots & soumis, autant ils sont devenus ennemis des Indulgences, des Agnus, & des Chappelets du Moufti Romain. On s'apperçoit même qu'en faisant parvenir leur langue à leurs voisins, ils leur ont aussi donné quelque teinture de leur mépris pour les Dieux. Ainsi tu vois, cher ami, que les Nazaréens n'ont plus la même tendresse qu'ils avoient autrefois pour leur *Terre-Sainte*, & que n'ayant point d'autres intérêts à démêler avec nous, ils aimeront mieux boire tranquillement leurs vins, que de venir se faire exterminer chez nous pour le recouvrement des *saints lieux*. Dois-je espérer que tu auras le courage d'être mon ami quand il faut devenir mon protecteur? Porte mes plaintes aux pieds du majestueux Sultan. Son cœur est le siége de la justice, & sa bouche en est l'oracle; réprésente lui les dispositions actuelles des Nazaréens, & l'inutilité de mon emploi. Enfin s'il faut un homme dans les Cours pour observer les démarches des Princes, & les sottises des peuples; n'y a-t-il que moi parmi tant de millions de Fidéles qui sois propre à cet esclavage?

1697

1697

LETTRE LX.

A Osbibec, ſon ami.

Opinion des Muſulmans ſur la prédeſtination, Conduite des anciens Sultans, & leurs conquêtes.

RYSWICK attire tous les regards de l'Europe ; les négociations de paix que l'on vient d'y entamer peuvent intéreſſer les Princes Nazaréens ; mais eſt-il d'une ſi grande conſéquence pour la ſublime Porte d'être inſtruite de tous ces mouvemens ? Il eſt queſtion dans cette aſſemblée de places foudroyées par le canon, de Provinces ruinées, de peuples vaincus ; ces peuples nous ſont étrangers, ces places ſont éloignées des confins de notre Empire ; que nous importe de ſçavoir que des Rois qui ne ſeront jamais redoutables pour nous, combattent pour des pouces de terre qu'ils prennent & qu'ils abandonnent ? C'eſt cependant l'emploi auquel je ſuis condamné. Il faut que j'aie l'œil ſans ceſſe ſur tout ce qui ſe trâme dans les cabinets des Princes, & que j'en inſtruiſe les Miniſtres de notre auguſte Empereur. Je n'attens aucune récompenſe de mes

travaux, & s'il m'étoit permis d'en demander une, ce seroit celle de les finir 1697
pour aller gouter les douceurs du repos dans la ville des Saints. Tu sçais avec quelle exactitude j'ai fait part à la Cour de toutes les actions des Nazaréens; quel avantage crois-tu que nous en retirerons? Tu es trop sage pour penser que ce soit pour adopter leurs maximes, & que leur exemple devienne pour nous une régle de conduite; la sublime Porte donne des loix, & n'en reçoit aucunes; si tu crois que la connoissance de ce qui se passe chez les Nazaréens soit nécessaire à la conservation de notre Empire, ou doive contribuer à son agrandissement, n'es-tu pas dans l'erreur? Avons-nous besoin des conseils des hommes pour les combats, & pour les succès de nos armes? N'est-ce pas le bras de l'Eternel qui préside à la marche des armées, & aux victoires des combattans? Tout est écrit dans les cieux, nos jours, notre fortune, nos malheurs, les fléaux qui tourmentent les hommes, les biens qui les rendent heureux, le regne des Princes, la durée des Empires: la Providence a tracé toutes nos actions avec son doigt; elle a marqué tous les mouvemens de l'insecte qui rampe & de l'aigle qui vole; elle sçait combien de fois ta respiration doit fournir à ta vie, &

1697 quelque confiance que tu prennes dans le langage des Médecins, tu n'ajouteras pas un seul battement d'artere au nombre qui t'est prescrit. Que sert-il donc de prendre tant de soins pour se conserver ou pour s'agrandir ? Le tranchant du cimeterre n'est-il pas la meilleure politique des Rois? Si nous devons être les maîtres de la terre, le Prophete ne marchera-t-il pas à la tête de nos combattans pour écraser les nations, sans qu'il soit nécessaire qu'un esclave soit occupé à observer leurs démarches, & à compter leurs sottises ? Le grand Orcan, fondateur de notre Empire, avoit-il des Espions dans les Cours lorsqu'il conquit la Cappadoce, le Pont, la Bithinie, la Pamphilie, & la Cilicie ? Cet Orcan, Amurath, Bajazet, Selim, & tant d'autres heureux Conquérans, se sont-ils jamais mis en peine de la conduite des Nazaréens, de leurs querelles, des remparts qu'ils s'arrachent, & qu'ils arrosent de leur sang, & des méchancetés qu'ils exercent ? Pourquoi leurs illustres Successeurs veulent-ils descendre dans ce détail minucieux, & indigne de la majesté d'un Sultan ? Nous avons vu croître notre Empire par la force, il doit subsister de même ; & tous les avis que je te donne ne feront point changer la prédestination de l'Eternel.

Fais gouter ces raisons au Divan, & 1697.
obtiens ma liberté. Je ne t'offre point mon amitié pour récompense de tes services; tu sçais combien je suis ton ami, mais puisse ton ame en récompense d'un tel bienfait, entrer de plein vol dans le Paradis du Prophete.

LETTRE LXI.

Au Grand Visir.

Division de la Cour d'Espagne sur la succession à la Monarchie. Traité des François. Défaite des Espagnols. Prise de Barcelone par le Duc de Vendôme. Causes de la perte des batailles.

LA mort du Roi de Suede n'apporte aucun changement aux affaires de l'Europe; la Régence continue sa médiation pour la paix, & les François donnent la loi dans Ryswick. Les Allemands & les Espagnols ont fait de nouvelles tentatives pour tirer la chose en longueur, mais enfin voyant les Hollandois traiter ouvertement sur le pied du traité de Nimégue, ils viennent de se déclarer, & recevoir les conditions du vainqueur.

Pendant ce tems l'Espagne se divise sur

l'article du fucceffeur à la Monarchie. Les
1697 uns tiennent pour l'Archiduc, les autres font pour le Prince Electoral de Baviere, petit neveu du Roi; le fameux Comte de Montarey s'eft déclaré pour la France. Ce dernier parti eft le plus foible, mais je prévois qu'il prendra des forces par la fuite; ce qui me donne à penfer qu'il eft le plus jufte, c'eft que le Comte de Montarey a fait beaucoup de bruit jufqu'ici par fon antipathie pour les François, & qu'en fe rangeant de leur côté, il paroît facrifier fa haine à la juftice de leurs droits.

Cette querelle ne fe terminera pas fans faire répandre beaucoup de fang. L'Empereur me paroît bien déterminé à faire valoir fes prétentions. Il a envoyé à Madrid le Comte de Harrach pour engager le Roi d'Efpagne à fe décider en faveur de l'Archiduc, le Roi qui craignoit l'iffue du fiége de Barcelone a défendu à cet Ambaffadeur d'apprendre à perfonne le fujet de fon voyage, afin, difoit-il, de mieux y parvenir par le fecret, mais dans le fonds pour éviter les factions des grands. Ainfi le Comte a été trompé, & l'événement a juftifié les craintes.

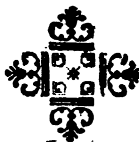
Barcelone vient d'être prife par les François, quoiqu'elle eût à leur oppofer dix mille hommes de garnifon, quatre mille bourgeois armés, & quinze cens chevaux.

Le Duc de Vendôme a emporté le terrein pied à pied ; il y a tel poste où ses troupes ne sont parvenues à se loger, qu'après y être revenues jusqu'à sept fois. Le Baillif de Noailles fermoit l'entrée du port avec trente galeres, & des galiottes à bombes ; le Comte d'Estrées avoit neuf gros vaisseaux ; Vendôme a tiré de cette flotte Officiers, Canoniers & Soldats, & s'en est servi avantageusement pour emporter la place : ainsi voilà les mesures de l'Empereur rompues, & un grand contrepoids dans le parti des François. 1697.

Ce siége n'est pas le seul avantage que le Duc de Vendôme ait remporté : il a défait entierement le Comte de Culasco, lui a noyé trois mille hommes, en a tué autant, a enlevé six cens chevaux, & s'est emparé des bagages de l'armée, de la vaisselle d'argent des Généraux, avec la cassette du Vice-Roi, où il a trouvé vingt-deux mille pistoles.

Tandis que le Duc de Vendôme battoit les Espagnols, leur Général Culasco étoit endormi, & il ne s'est réveillé qu'au bruit que faisoient ses fuyards. Que penses-tu d'un Général qui dort, & quel châtiment la sublime Porte ne lui feroit-elle pas subir ? Les Nazaréens n'ont pas coutume d'envoyer le cordon à ceux qui trahissent leurs intérets, & ils blâment là-dessus nos

1697 usages. Il s'en est trouvé parmi eux qui vendoient le sang du soldat, qui livroient des places, qui faisoient perdre des batailles, & qui par leur argent, ou par le crédit d'une maîtresse échappoient à la peine du crime. J'ai vu des Officiers manquer des avantages, parce qu'ils n'avoient pas voulu laisser à un rival la gloire de vaincre, ou contribuer à la victoire, & on ne les punissoit pas. D'autres causoient des déroutes par incapacité, ou par imprudence, & on excusoit leur malheur. Tu sçais qu'Eugene de Savoie a dit à ce sujet, qu'il avoit pu battre les Généraux des François, mais que jamais il n'avoit battu les François. Je crois que si cette nation punissoit les traîtres, elle seroit invincible ; sa fatale douceur apportera toujours des obstacles à ses victoires.



LETTRE LXII. 1697.

Au Kaïmakam.

Paix de Ryſwick. Proteſtation de Jacques II, contre ce Traité. Demande des Religionnaires. Pouvoir des Dervis ſur l'eſprit du peuple.

ENFIN les Alliés reçoivent la paix des mains de la France. L'Empereur eût bien voulu faire entrer dans le traité un arrangement ſur la Monarchie d'Eſpagne, mais les ruſés François, qui ſentoient leur ſupériorité, lui ont répondu que cette affaire n'avoit rien de commun avec celle de la paix, & il a refuſé d'accéder au traité que les autres Puiſſances ont ſigné, & que bientôt il acceptera. La Hollande rend le Marquiſat de Berg-op-Zoom au Comte d'Auvergne, & Ponticheri à la Compagnie des Indes, & elle rentre dans toutes ſes villes : la France & l'Angleterre ſe reſtituent mutuellement tout ce qui a été pris de part & d'autre : on ajoute aux ceſſions faites à l'Eſpagne les pays réunis à la Couronne dans la Flandre, excepté cinquante villages, ſur leſquels on ſe remet à l'arbitrage des Hollandois : le

—— Duc de Lorraine démolit Nancy, & céde
1697 Sarlouis, avec la Préfecture de Longwy : le Cardinal de Furstemberg déclaré ennemi de l'Empire par la Diette de Ratisbonne, recouvre son Evêché, son Abbaye, & toutes ses prérogatives : l'Electeur Palatin obtient la restitution de son pays ; on abandonne Dinant à l'Evêque de Liége.

L'infortuné Jacques II a cru qu'il intéresseroit les Puissances en leur écrivant pour leur recommander la bonté de sa cause, il n'a pas eu une seule réponse. Las de ce silence, il a pris le parti de s'adresser au médiateur, & de lui envoyer un acte de protestation contre tout ce que l'on pourra conclure au préjudice de ses droits : sa protestation n'a produit aucun effet, il n'est pas même fait mention de lui dans tous les articles du traité ; seulement le Parlement d'Angleterre assigne à la Reine son épouse une pension de cinquante mille livres sterlings, qui ne sera jamais payée.

D'un autre côté, les Religionaires de France ont cru trouver un protecteur dans le Prince d'Orange. Ils l'avoient prié de leur obtenir de Louis XIV l'exercice libre de leur Religion ; Guillaume s'en étoit chargé, mais il a trouvé trop de fermetédans le Monarque François, & bien content d'en être reconnur Roi de la

Grande-Bretagne, il a abandonné les intérêts des Protestans pour les siens, & a 1697
oublié leurs services.

Je doute que Guillaume ait agi de bonne foi pour eux. La politique des Anglois ne demande pas que les Prétendus-Réformés obtiennent la permission de prier Dieu en françois sur les terres de France : ce Royaume est si beau que tous les Religionnaires y rentreroient en foule du fonds de l'Angleterre & des marais de la Hollande, & en rapporteroient avec eux leurs manufactures & leurs richesses. Cette concession seroit le plus grand coup que la France pourroit porter à ses voisins, & les Anglois auront toujours grand soin de le parer : ils feront bien mine de donner quelque secours à leurs freres les Calvinistes de France, mais cette conduite simulée n'est qu'un stratagême qu'ils employent pour nourrir des sémences de révolte & opérer quelque diversion dans le fort d'une guerre. Ils soulevent ces malheureux, puis ils les abandonnent; on n'a pas vu de soulévement où ces pauvres freres n'ayent été les victimes de leur zéle aveugle & de leur crédulité.

Dans les conditions de paix que Louis XIV propose à l'Empereur, il est stipulé que les Catholiques de la Forêt noire & du Brisgau pourront hautement chanter

leurs Messes, & sonner leurs cloches. Dès
1697 que les Imans des Réformés l'ont appris, on a vu paroître une foule d'écrits injurieux, & dictés par la passion pour empêcher cet établissement. Vois ce que l'intérêt peut sur ces ames. Les Ministres éloignent les Catholiques, parce que la liberté de ce culte fait une diminution de leurs revenus. Les Dervis Catholiques persécutent les Calvinistes, parce que les Calvinistes n'achetent point leurs Messes & leurs Indulgences, & qu'ils ne respectent pas assez leurs personnes; mais que l'on assigne aux uns & autres des rentes qui ne dépendent pas du nombre des sujets, on les verra s'engraisser tranquillement sans aucun souci pour la Religion.

Il y a eu en France un fameux Comédien qui s'avisa de mettre sur le theâtre dans le Tartufe les vices secrets des Dervis de son tems; ils s'éleverent de tous côtés, & le poursuivent avec l'acharnement le plus bilieux. On joua peu de tems après la Comédie de Scaramouche Hermite, dans laquelle on appercevoit des traits contre la morale & les mœurs; les Dervis ne dirent mot. » D'où cela vient-il, dit Louis XIV; » c'est, répondit le Prince » de Condé, que la Comédie de Scara» mouche joue le Ciel & la Religion, dont » ces Messieurs ne se soucient guéres; mais

» le Tartufe de Moliere les joue eux-mê-
» mes, ce qu'ils ne peuvent souffrir. 1697.

Il faut que la voix des Imans ait quelque charme secrèt qui entraîne le peuple. Le fanatique Jurieu vient de répandre dans Amsterdam des prophéties qui annoncent de la part du ciel, la fin du Papisme & de la France : une foule d'imbécilles a respecté son délire, mais le renouvellement de l'Edit de Nantes détruit malheureusement les extravagances de cet enthousiaste. Les Dervis Romains ne sont pas moins écoutés de leurs disciples ; les uns s'attirent la vénération par une barbe sale & des pieds nuds ; les autres commandent au respect par des Talismans & de petites boules passées dans une ficelle.

J'ai osé prier mes amis de t'adresser mes prieres pour mon rappel. Tu vois combien je languis ; je sens que mes forces m'abandonnent. Veux-tu que je périsse dans le séjour malheureux des profanes ? Je ne suis pas assez pur pour entrer dans le Paradis des Fidéles ; il faut me purifier encore par la société des Saints, & par le pélerinage au tombeau de l'Envoyé de Dieu. Ah ! si je mourois avant ce tems, mon ame changée en puce, seroit-elle assez heureuse pour se fourer dans la toison du Prophete ?

1697

LETTRE LXIII.

A Beden Azim, son ami.

Remercimens de l'Espion sur son rappel. Plaisirs qu'il se promet. Avanture d'un Dervis jaloux de la blancheur de ses mains.

QUELLE heureuse nouvelle, cher ami! je recouvre ma liberté; c'est toi qui me la procure & qui me l'annonce. O combien de remercimens je te dois pour avoir brisé des fers dont le poids entraînoit mon ame vers la terre, & me précipitoit au tombeau. Je vas donc me dépouiller de cette Soutane noire qui faisoit mon déguisement, pour reprendre la robe des Fidéles; je quitte le chapeau pour le turban; je coupe mes cheveux pour laisser croître ma barbe; ô quelle félicité pour un Vrai-Croyant! Je pourrai donc te revoir, t'embrasser, converser avec toi, me purifier avec toi, & prier avec les enfans du Prophete. Je laisse aux Nazaréens toutes les connoissances que j'ai prises parmi eux, & j'oublie jusqu'à leurs crimes. Tu ne m'entendras jamais parler d'eux, & tu croiras en me voyant que je n'ai jamais été parmi eux. Si je ne reviens pas meil-

leur que j'étois, du moins ne suis-je pas corrompu par leurs exemples. Qu'ils soient 1697 fourbes & politiques ; qu'ils se trahissent & s'embrassent ; qu'ils inventent des modes & qu'ils les changent ; qu'ils méprisent leurs Dervis & qu'ils les craignent ; que leurs femmes les trompent & les caressent ; que leurs coquettes soient minaudieres & enluminées par le fard ; que leurs Imans prêchent la pénitence & vivent dans la mollesse ; qu'ils annoncent leur Alcoran au peuple & ne le suivent pas ; que leurs Sçavans cultivent les sciences & corrompent les mœurs, ou insultent la Religion ; que leurs Censeurs lisent pour l'amour de Dieu les ouvrages qu'ils doivent examiner par devoir ; qu'ils promettent d'en bien parler au Libraire & qu'ils traversent l'Auteur ; tout cela m'est étranger, je les abandonne à leurs vices, à leurs perfidies, à eux-mêmes.

Je rentre dans la société des Saints, c'est tout ce qui pouvoit flatter mes désirs. Je verrai donc le tombeau du Prophete, c'est là que je veux finir ma carriere. J'ai assez vécu, puisque j'ai vû tous les ridicules des hommes. Ah ! si la sublime Porte conserve toutes mes Lettres, combien on verra de sottises dans ses archives.

Je sens que mon cœur nage dans la joie, & précipite ma plume dans l'impatience

de te voir. As-tu annoncé cette nouvelle
1697 à ma femme & à mes enfans ? Les trouverai-je en bonne ſanté ? Reconnoîtront-ils mes traits défigurés par l'âge & par l'ennui ? Mais je me trompe, je vas renaître, & le plaiſir de jouir de leurs embraſſemens, me rajeunit déja. Adieu, je quitte tout, & je pars.

P. S. Voici encore une ſottiſe d'un Nazaréen, mais ce ſera la derniere que tu ſçauras de moi. Un Dervis de la claſſe de ceux qui portent des bâtons d'augure & des bonnets pointus, a fait venir un Chirurgien pour le ſaigner : le Chirurgien a trouvé le Dervis au lit, coëffé en femme, un ruban autour de la cornette, les mains hors du lit, & ſoutenues par des cordons de ſoye. » Oſerois-je demander, a-t-il dit, » quelle eſt la maladie pour laquelle Vo- » tre Grandeur m'appelle ? Ouvrez-moi la » veine, a répondu le Dervis, je m'ap- » perçois que le ſang altére la blancheur » de mes mains.

Adieu de nouveau, c'eſt à ce coup que je pars pour Conſtantinople ; je cours ſans regarder derriere moi.

Fin du neuvieme & dernier Volume.

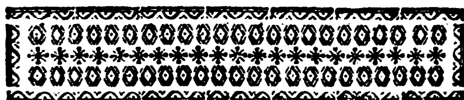


TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES.

Les petites lettres mises avant le chiffre marquent à quel Volume ce chiffre appartient : a. *est pour le premier,* b. *désigne le second, & ainsi des autres lettres selon le rang qu'elles tiennent dans l'alphabet.*

A.

B.

C.

D.

E.

H.

S 3

K.

L.

N.

N.

O.

P.

T 5

Q.

R.

S.

Thamus

W.

X.

Y.

Z.



Fin de la Table générale des Matieres.



